

Septième siel

Janet Evanovich

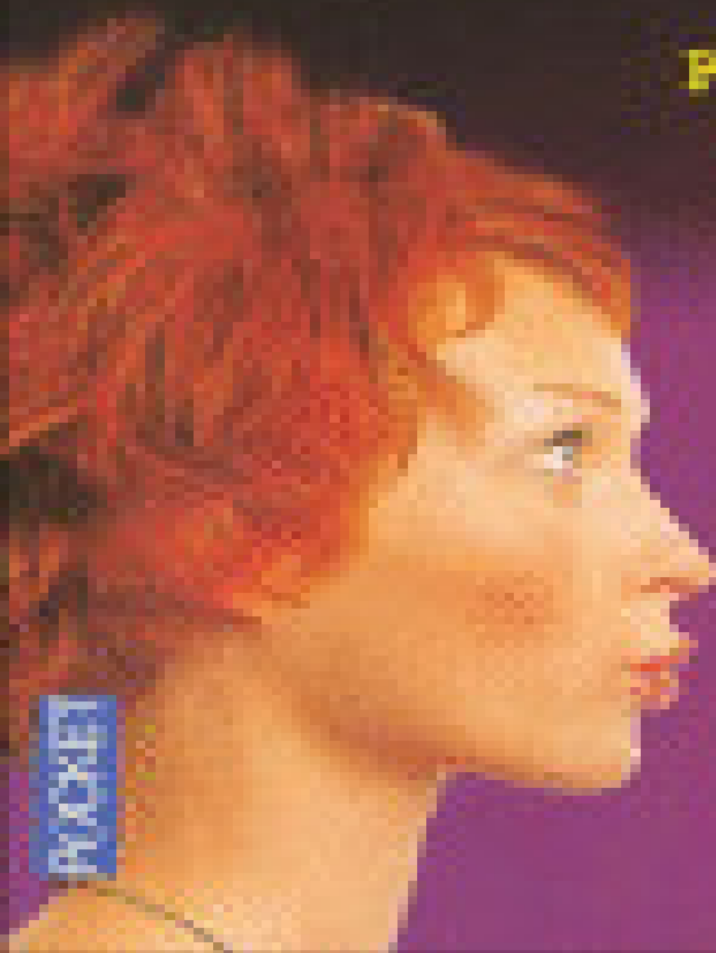
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Janet
Evanovich

Septième ciel

Policier



POCKET

JANET EVANOVICH

SEPTIÈME CIEL

Traduit de l'américain par Philippe Loubat-Delranc

PAYOT SUSPENSE

BUSSIÈRE

GROUPE CPI

à Saint 'Amand-Montrond (Cher) en mai 2005

POCKET - 12, avenue d'Italie - 75627 Paris Cedex 13 Tél. :
01-44-16-05-00

- N^o d'imp. : 51296. -Dépôt légal : juin 2005.

Imprimé en France

Une aventure de Stéphanie Plum

Une nouvelle enquête «casse-tête» pour la chasseuse de primes Stéphanie Plum. Lancée cette fois-ci aux trousseaux du vieillard Eddie DeChooch, mafieux bigleux, dépressif et aussi insaisissable qu'un cafard sur une plinthe, l'irrésistible traqueuse de têtes doit parallèlement composer avec une série de truculentes aventures. Coincée entre sa sœur qui, à peine larguée par son mari, décide de virer sa cuti, les avances matrimoniales de l'entrepreneur Joe Morelli et les incursions de deux «Laurel et Hardy» de la pègre adeptes des visites par effraction, la belle fait appel à son mentor, le sulfureux Ranger.

Seulement voilà, celui-ci l'aidera mais à une seule condition : qu'elle lui offre son corps le temps d'une nuit d'amour torride...

« Un roman à suspense sexy et plein d'humour. »

Maxi

Egalement chez Pocket : La prime, A la une, à la deux, à la mort, Deux fois n'est pas coutume, Quatre ou double, Cinq à sexe et Six appeal.

Sommaire

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Prologue

Durant la plus grande partie de mon enfance, mes aspirations professionnelles étaient très simples : je voulais devenir princesse intergalactique. Mais régner sur des hordes d'extraterrestres ne m'intéressait guère. Je désirais surtout porter une cape, des bottes sexy et une arme cool.

Finalement, mon trip princesse ne s'est pas réalisé, alors j'ai fait des études supérieures et, une fois mon diplôme obtenu, travaillé comme acheteuse en lingerie fine pour une chaîne de magasins. Puis, comme même ça ne marchait pas, j'ai fait chanter mon cousin agent de cautionnement judiciaire afin qu'il m'embauche comme chasseuse de primes. C'est drôle, le destin. Je n'ai jamais porté de cape ni de bottes sexy, mais finalement, j'ai bel et bien une arme cool. Bon, d'accord, ce n'est qu'un petit .38 rangé dans ma boîte à biscuits, mais c'est tout de même une arme, non ?

À l'époque où je postulais pour le poste de princesse, je me chamaillais de temps en temps avec le mauvais garçon du quartier. Joe Morelli. Il avait deux ans de plus que moi. Et il cherchait les embrouilles.

Je me chamaille toujours avec lui. Et il cherche toujours les embrouilles... mais à présent, c'est le genre d'embrouilles qui plaisent aux femmes.

Il est flic, son revolver est plus gros que le mien et, lui, ce n'est pas dans une boîte à biscuits qu'il le range.

Il y a quinze jours, il m'a demandée en mariage lors d'une poussée libidinale. Il a déboutonné mon jean, glissé un doigt dans la ceinture et m'a attirée contre lui.

- Au sujet de ma proposition, ma jolie ?
- De quelle proposition parlons-nous ?
- Du mariage.
- Tu es sérieux ?
- Je suis au désespoir. C'était flagrant.

En vérité, moi aussi, je l'étais. Je commençais à me faire des films sur ma brosse à dents électrique. Le problème, c'est que je n'étais pas sûre d'être prête pour le mariage. Le mariage, ça fait peur. Il faut partager une salle de bains. Ce n'est pas rien ! Et quid des fantasmes ? Et si la princesse intergalactique montrait à nouveau le bout de son nez et que je doive partir en mission ?

- Tu cogites encore, m'a dit Morelli en hochant la tête.
- Il y a beaucoup de paramètres.

- Laisse-moi t'énumérer les principaux... la pièce montée, les cunnilingus et en prime, tu pourras utiliser ma carte de crédit.
- Une pièce montée... ça me tente.
- Le reste aussi, ça te tente.
- J'ai besoin de temps pour réfléchir.
- Bien sûr. Prends tout ton temps. Pourquoi ne pas monter réfléchir dans ma chambre ?

Son doigt était toujours coincé dans la ceinture de mon jean, et je sentais la chaleur augmenter par là en dessous. Malgré moi, mon regard a glissé vers l'escalier.

Morelli, avec un grand sourire, m'a serrée tout contre lui.

- C'est à la pièce montée que tu penses ?
- Non. Et à la carte de crédit non plus.

Chapitre 1

Je pressentis tout de suite les ennuis lorsque Vinnie me convoqua dans son bureau. Vinnie, c'est mon patron et cousin. Un jour, j'ai lu sur une porte de toilettes publiques que Vinnie baisait comme un furet. Je ne sais pas ce que cela signifie au juste, mais ça m'a paru tout à fait plausible puisque Vinnie ressemble à un furet. Son rubis à l'auriculaire me rappelle les trésors des pêches miraculeuses des fêtes foraines. Ce jour-là, il portait une chemise noire et une cravate assortie, et ses rares cheveux bruns étaient lissés en arrière sur son crâne dégarni dans le plus pur style patron de casino. L'expression de son visage était réglée sur pas jouasse.

Je le regardai par-dessus le bureau en me retenant de grimacer de dégoût.

- Que se passe-t-il ?

- J'ai un boulot pour toi, me répondit Vinnie. Je veux que tu retrouves cette enflure d'Eddie DeChooch. Je veux que tu le ramènes ici à coups de pied dans le cul, ce sac d'os. Il s'est fait épingler alors qu'il ramenait clandestinement de Virginie un camion de cigarettes de contrebande et il ne s'est pas présenté au tribunal.

Je levai les yeux au ciel si haut que je crus voir mes cheveux pousser.

- Ne compte pas sur moi pour traquer Eddie DeChooch. Il est vieux, il tue les gens, il sort avec ma grand-mère.

- Il ne flingue pratiquement plus personne. Il a de la cataracte. La dernière fois qu'il a voulu tuer quelqu'un, il a vidé son chargeur sur une planche à repasser.

Vinnie possède et dirige l'agence de cautionnement judiciaire Vincent Plum, à Trenton, New Jersey. Lorsque quelqu'un est poursuivi pour un délit, Vinnie verse au tribunal une caution en espèces, le tribunal relâche le prévenu jusqu'au procès, et mon cousin prie le ciel qu'il se présente à l'audience. Si le prévenu décide de poser un lapin au tribunal, Vinnie se retrouve avec un gros trou dans ses comptes, à moins que je remette la main sur le malfaiteur et le ramène dans le giron du système. Je m'appelle Stéphanie Plum, je suis agent de cautionnement judiciaire... en langage clair, chasseuse de primes. J'ai pris ce boulot en période de vaches maigres et alors que le fait d'avoir décroché mon diplôme d'études supérieures comme quatre-vingt-dix-huit pour cent de ma classe ne suffisait pas à m'assurer une meilleure situation. Financièrement, ça s'est amélioré depuis, et je n'ai aucune bonne raison de continuer à traquer les mauvais numéros, à part que

ça ennuie ma mère et que plus rien ne m'oblige à porter des collants pour aller au travail.

- Je le refilerais bien à Ranger, mais il est à l'étranger, dit Vinnie. Il ne reste que toi.

Ranger est une sorte de mercenaire qui travaille parfois comme chasseur de primes. Il est très doué... pour tout. Et il fait peur un max.

- Que fait Ranger à l'étranger ? Qu'entends-tu par «à l'étranger», d'ailleurs? L'Asie? L'Amérique du Sud ? Miami ?

- Il réceptionne une livraison pour moi à Porto Rico.

Vinnie poussa un dossier vers moi sur son bureau.

- Voilà l'accord de caution de DeChooch et ton autorisation d'arrestation. Il vaut cinquante mille dollars pour moi... cinq mille pour toi. Passe chez lui et découvre pourquoi il était aux abonnés absents pour son audience d'hier. Connie a appelé et n'a pas obtenu de réponse. Si ça se trouve, il est raide mort dans sa cuisine. Sortir avec ta grand-mère, il n'en faut pas plus pour tuer un homme.

Les bureaux de Vinnie se trouvent dans Hamilton Avenue, ce qui ne paraît pas être le meilleur emplacement pour une agence de cautionnement judiciaire. La plupart sont situées en face de la prison. La différence avec Vinnie, c'est que la majorité des personnes dont il avance la caution sont soit des parents soit des voisins qui habitent juste au bout de Hamilton Avenue, dans le Bourg. C'est là que j'ai grandi. Mes parents y habitent toujours. C'est un quartier très tranquille, étant donné que les délinquants du Bourg ont pour habitude d'aller commettre leurs forfaits ailleurs. Oui, d'accord, un jour, Jimmy Rideau a fait sortir Garibaldi Deux Orteils de chez lui en pyjama pour le conduire à la décharge... mais bon, le règlement de comptes n'a pas eu lieu dans le Bourg. Et les types retrouvés enterrés dans la cave de la confiserie de Ferris Street n'étaient pas du Bourg, alors on ne peut pas vraiment les prendre en compte dans les statistiques.

Connie Rosolli leva les yeux sur moi lorsque je sortis du bureau de Vinnie. Connie est la secrétaire de direction. C'est elle qui gère les affaires quand Vinnie s'absente pour libérer les fripouilles et/ou forniquer avec des animaux de basse-cour.

Ses cheveux crêpés la rehaussaient de trois têtes. Elle portait un pull en V rose qui moulait les seins d'une femme bien plus forte qu'elle, et une jupe en tricot noire hyper courte faite pour une femme bien plus mince.

Connie seconde Vinnie depuis qu'il s'est lancé dans ce métier. Elle tient le coup depuis si longtemps parce qu'elle ne lui passe rien et que, les très mauvais jours, elle s'accorde une prime de guerre en piquant dans la caisse.

Son visage se chiffonna lorsqu'elle aperçut le dossier dans ma main.

- Tu ne vas pas pourchasser Eddie DeChooch, quand même ?

- J'espère qu'il est mort.

Lula était vautrée sur le canapé en skaï calé contre le mur où l'on entassait les cautionnés et leurs pauvres proches. Lula avait en commun avec le canapé une nuance de brun presque identique, à l'exception de ses cheveux qui, ce jour-là, se trouvaient être cerise.

Je me fais toujours l'effet d'être anorexique lorsque je me trouve à côté de Lula. Je suis une Américaine italo-hongroise de la troisième génération. J'ai le teint pâle, les yeux bleus et le bon métabolisme de ma mère qui m'autorise à manger ma part de gâteau d'anniversaire et de toujours (ou presque) boutonner le bouton-pression de la ceinture de mon Levi's. De la branche paternelle de ma famille, j'ai hérité d'une masse de cheveux bruns ingérables et d'une tendance à parler avec les mains, à l'italienne. Seule, un bonjour, avec une tonne de mascara et dix centimètres de talons, je peux attirer l'attention. En compagnie de Lula, je fais tapisserie.

- Je te proposerais bien de t'aider à le traîner en taule par la peau des fesses, me dit-elle. T'aurais sûrement l'utilité d'une femme extra large dans mon genre. Alors, c'est trop dommage que je les aime pas morts. Morts, ils me foutent la chair de poule.

- Bah, en fait, je ne suis pas sûre qu'il soit mort.

- Alors, c'est bon pour moi. Je m'engage. S'il est vivant, je lui flanquerai des coups de latte au cul à ce minable. S'il est mort... je mets les bouts.

Lula joue la dure, mais en vérité, nous sommes toutes les deux plutôt poltronnes lorsqu'il s'agit de joindre le geste à la menace. Lula était pute dans une vie antérieure, maintenant, elle fait du classement pour Vinnie. Elle était aussi douée pour le tapin qu'elle l'est pour le classement... et elle est un peu fâchée avec l'ordre alphabétique.

- On devrait peut-être mettre un gilet pare-balles, suggérai-je.

Lula prit son sac dans le bas d'un classeur à tiroirs.

- Fais ce que tu veux, moi, non. On en a pas d'assez grands, et en plus, ça gâcherait le look que je veux imposer.

Je portais un jean, un T-shirt et n'avais guère de look à imposer. J'allai chercher un gilet pare-balles dans la pièce du fond.

- Minute, dit Lula une fois arrivée au bord du trottoir. C'est quoi, ça ?

- J'ai acheté une nouvelle voiture.

- Ben, mince, cousine, t'as fait fort. Ça, c'est de la bonne caisse.

C'était une Honda CR-V noire dont les mensualités me tuaient. J'avais dû choisir entre manger et avoir l'air cool. L'air cool avait emporté le morceau. Bah, tout a un prix, pas vrai ?

- On va où ? demanda Lula en s'asseyant à mes côtés. Il crèche où, ce gus ?

- Au Bourg. Eddie DeChooch habite à trois rues de chez mes parents.

- C'est vrai qu'il sort avec ta grand-mère ?
- Elle l'a rencontré à une veillée mortuaire il y a trois semaines, chez Stiva, et ils sont allés manger une pizza en sortant.
- Tu crois qu'ils ont fait des cochonneries ? Je faillis mordre sur le trottoir.

- Non ! Beurk !

- Je demandais, c'est tout.

DeChooch habite dans une petite maison jumelée à la façade en brique. Angela Marguchi, soixante-dix ans et des poussières, occupe une moitié de la maison, DeChooch l'autre moitié. Je me garai devant la moitié DeChooch et, flanquée de Lula, gagnai le perron. Je portais le gilet pare-balles, Lula un top extensible à motifs animaliers et un pantalon stretch jaune. C'est une femme forte qui a tendance à tester les limites du Lycra.

- T'y vas d'abord et tu regardes s'il est mort, dit-elle. S'il l'est pas, tu me le dis, j'arrive et j'y botte le train.

- Ouais, c'est ça.

- Han ! fit-elle, lèvre inférieure en avant. Tu crois que j'en serais pas capable ?

- Si tu te postais plutôt d'un côté de la porte ? suggérai-je. Au cas où.

- Bonne idée, admit-elle en faisant un pas sur le côté. C'est pas que j'aie peur, pas du tout, mais j'aimerais pas me retrouver avec des taches de sang sur mon petit haut.

Je sonnai et attendis qu'on vienne ouvrir. Je sonnai une deuxième fois.

- Monsieur DeChooch ? criai-je.

Angela Marguchi passa la tête par l'entrebâillement de sa porte. Quinze centimètres de moins que moi, cheveux blancs, maigre comme un coucou, cigarette coincée entre des lèvres minces, yeux plissés par la fumée et l'âge.

- C'est quoi, ce raffut ?

- Je viens voir Eddie.

Elle me regarda à deux fois et son visage s'illumina quand elle me reconnut.

- Stéphanie Plum. Bonté divine, ça fait longtemps que je ne t'avais pas vue. J'avais entendu dire que tu attendais un enfant du policier de la brigade des mœurs, Joe Morelli.

- Ragot.

- Et DeChooch ? demanda Lula à Angela. Il est là ?

- Il est chez lui. Il ne va plus nulle part. Il est déprimé. Il ne parle plus, ni rien.

- Il ouvre jamais ?

- Il ne répond pas au téléphone non plus. Entrez donc. Il ne ferme jamais à clé. Il dit qu'il attend qu'on vienne le tuer pour abrégé ses

souffrances.

- Ben, qu'il compte pas sur nous, dit Lula. Bien sûr, s'il est prêt à payer pour ça, je connais quelqu'un qui pourrait peut-être...

J'ouvris prudemment la porte de chez Eddie, et entrai dans le hall.

- Monsieur DeChooch ?

- Foutez le camp.

La voix venait du salon à droite. Les stores étaient baissés, la pièce sombre. Je plissai les yeux vers la voix.

- C'est Stéphanie Plum, Monsieur DeChooch. Vous avez raté votre rendez-vous au tribunal. Vinnie s'inquiétait à votre sujet.

- Je n'ai pas l'intention d'aller au tribunal. Ni ailleurs.

Je m'avançai dans la pièce et le repérai, assis dans un fauteuil dans un coin. C'était un type sec et nerveux, aux cheveux blancs en bataille. Il était en débardeur, caleçon, chaussettes et chaussures noires.

- Pourquoi les pompes ? demanda Lula. DeChooch baissa les yeux.

- J'ai froid aux pieds.

- Si vous finissiez plutôt de vous habiller et qu'on vous accompagne au poste pour convenir d'une nouvelle date ?

- Vous êtes dure d'oreille ou quoi ? Je viens de vous dire que je ne vais nulle part. Regardez-moi. Je suis en pleine dépression.

- Peut-être que vous êtes en dépression parce que vous ne portez pas de pantalon, dit Lula. En tout cas, c'est sûr que moi, j'aurais meilleur moral si vous m'obligiez pas à voir votre Guignol pendouiller de votre caleçon.

- Vous ne savez pas de quoi vous parlez, lui répondit DeChooch. Vous ne savez pas ce qu'on ressent quand on est vieux et qu'on fait tout de travers.

- Non, ça, je risque pas.

Ce que Lula et moi savions, c'est ce qu'on ressent quand on est jeune et qu'on fait tout de travers.

- C'est quoi que vous portez ? me demanda DeChooch. Bon sang de bonsoir, un gilet pare-balles ! Alors là, c'est le comble de l'insulte, putain ! Comme de me dire que je ne suis pas assez malin pour vous viser à la tête.

- Elle pensait juste que, vu que vous avez dégommé une planche à repasser, ça mangeait pas de pain déjouer la prudence, dit Lula.

- La planche à repasser ! Les gens n'ont plus que ces mots à la bouche. Un homme commet une erreur, et on ne parle plus que de ça.

Il fit un geste dédaigneux de la main.

- Ah, bah, qu'est-ce que je cherche à faire croire ? Je suis un ringard. Vous savez pourquoi on m'a arrêté ? On m'a arrêté alors que je revenais de Virginie en faisant passer des cigarettes en contrebande. Je ne suis même plus capable de faire du trafic de clopes.

Il laissa retomber sa tête.

- Je suis un perdant. Un foutu perdant. C'est sur moi que je devrais tirer.

- Peut-être que c'est juste de la déveine, fit remarquer Lula. Je vous parie que la prochaine fois que vous essaieriez de faire du trafic, ça marchera.

- J'ai la prostate qui flanche. J'ai dû m'arrêter pour pisser. C'est là qu'on m'a arrêté... sur l'aire de repos.

- Trop injuste, commenta Lula.

- La vie est injuste. Y a rien de juste dans la vie. J'ai trimé dur toute ma vie, et j'ai connu beaucoup de... réussites. Maintenant, je suis vieux, et qu'est-ce qui se passe ? Je me fais arrêter en train de pisser. C'est fichtrement gênant.

La décoration de son intérieur ne ressemblait à rien. Sans doute le mobilier s'était-il constitué, au fil des années, au gré de ce qui tombait de l'arrière des camions. Pas de Mme DeChooch. Elle était décédée depuis plusieurs années. Pour autant que j'en savais, pas de DeChooch juniors non plus.

- Peut-être vaudrait-il mieux que vous vous habilliez, intervins-je. Il faut vraiment qu'on aille en ville.

- Pourquoi pas, soupira DeChooch. Que je sois assis ici ou ailleurs, quelle différence ? Autant que ce soit en ville...

Il se leva, poussa un soupir de dégoût et s'éloigna vers l'escalier, les pas traînants, les épaules voûtées. Il se retourna et nous regarda.

- Accordez-moi une petite minute.

Sa maison ressemblait beaucoup à celle de mes parents. Le salon devant, la salle à manger au milieu, la cuisine derrière donnant sur un jardinet tout en longueur. À l'étage, sans doute trois petites chambres et la salle de bains.

Lula et moi, nous nous assîmes dans le silence et l'obscurité, et nous écoutâmes DeChooch marcher au-dessus de nous dans sa chambre.

- Il aurait mieux fait de dealer du Prozac, pas des clopes, dit Lula. Il aurait pu s'en enfiler quelques-uns.

- Ce qu'il devrait, surtout, c'est faire soigner sa vision. Ma tante Rose a été opérée de la cataracte; maintenant, elle y voit parfaitement.

- Ouais, s'il retrouvait une bonne vue, il pourrait sans doute buter beaucoup plus de gens. C'est sûr que ça lui remonterait le moral.

O.K., mauvaise idée, au temps pour moi. Lula coula un regard vers l'escalier.

- Qu'est-ce qu'il fiche là-haut ? Il en met un temps pour enfiler son pantalon.

- Il ne le trouve peut-être pas.

- Tu crois qu'il est miro à ce point-là ? Je haussai les épaules.

- Maintenant que j'y pense, je ne l'entends pas bouger, dit Lula. Si ça se trouve, il s'est endormi. Ça leur arrive souvent, aux vieux.

Je me levai, gagnai l'escalier et criai vers le haut :

- Monsieur DeChooch ? Ça va ? Pas de réponse.

Je criai de nouveau.

- Oh, c'est pas vrai ! fit Lula.

Je grimpai les marches quatre à quatre. La porte de la chambre de DeChooch était fermée. Je frappai fort.

- Monsieur DeChooch ? Toujours pas de réponse.

J'ouvris la porte et risquai un coup d'œil à l'intérieur. Vide. La salle de bains était inoccupée et les deux autres chambres idem. Pas de DeChooch.

Merde.

- Qu'est-ce qui se passe ? cria Lula d'en bas.

- DeChooch n'est plus là.

- Tu dis ?

Nous fouillâmes toute la maison. Nous regardâmes sous les lits et dans les placards. Dans la cave et dans le garage. Dans les penderies : des tas de vêtements. Dans la salle de bains : sa brosse à dents était toujours là. Dans son garage : sa voiture dormait bien gentiment.

- Ça, c'est trop bizarre, dit Lula. Comment il a pu nous passer devant ? On était assises au beau milieu de son salon. On l'aurait bien vu filer ?

Nous étions dans le jardin de derrière. Je braquai mon regard sur l'étagère. La fenêtre de la salle de bains se situait juste au-dessus de l'avant-toit plat qui abritait la porte de la cuisine donnant dans le jardin. Exactement comme chez mes parents. Quand j'étais au lycée, je me faufilais par cette fenêtre, tard le soir, pour aller traîner avec les copines. Valérie, ma sœur, la petite fille modèle, n'a jamais fait une chose pareille.

- Il a pu sortir par cette fenêtre, répondis-je. Il n'aura pas eu à sauter de très haut grâce à ces deux poubelles poussées contre la façade.

- Ah, il manque pas d'air, il joue les pauvres petits vieux tout faibles et tout déprimés et, dès qu'on a le dos tourné, il saute par la fenêtre. Tu sais quoi ? On peut plus faire confiance à personne.

- Il nous a eues.

- C'est rien de le dire.

Je retournai à l'intérieur, fouillai la cuisine et, sans trop me fouler, trouvai un jeu de clés. J'en essayai une sur la porte d'entrée. Génial. Je fermai la maison à double tour et empochai les clés. D'après mon expérience, tôt ou tard, on finit tous par rentrer à la maison. Et lorsque DeChooch rentrerait chez lui, il pourrait décider de s'enfermer à double tour.

Je frappai chez Angela et lui demandai si, par hasard, DeChooch ne serait pas venu se réfugier chez elle. Elle m'affirma ne pas l'avoir vu de la journée, alors je lui laissai ma carte en la priant de m'appeler si

jamais DeChooch remontrait le bout de son nez.

Nous remontâmes dans la Honda. Je mis le contact, et l'image des clés de DeChooch flotta en surimpression sur l'écran de mes pensées. Clés de la porte, clés de la voiture... et une troisième clé. Je sortis le jeu de mon sac à main et l'examinai.

- À quoi peut servir celle-là, selon toi ? demandai-je à Lula.

- C'est pour les cadenas de casier de gym, ou de porte de remise, ce genre de trucs.

- Tu te souviens d'avoir vu une remise ?

- J'en sais rien. Je faisais pas gaffe à ça, je dois dire. Tu crois qu'il pourrait se planquer dans une remise entre sa tondeuse à gazon et son motoculteur ?

Je coupai le moteur, nous descendîmes de la voiture et nous retournâmes dans le jardin.

- Je vois pas de remise, dit Lula. Je vois deux poubelles et un garage.

Nous scrutâmes l'intérieur du garage pour la seconde fois.

- Y a rien là-dedans à part la caisse, dit Lula. Nous fîmes le tour du garage et nous trouvâmes la remise.

- Ouais, mais elle est fermée à clé, dit Lula. Faudrait qu'il soit Houdini pour entrer là-dedans, puis fermer de l'extérieur. Et, en plus de ça, cette remise, elle schlingue !

J'enfonçai la clé dans le cadenas... qui céda.

- Minute, dit Lula. Je vote pour qu'on laisse cette porte fermée. Je veux pas savoir ce qui sent mauvais là-dedans.

Je tirai sur la poignée, la porte s'ouvrit en grand, et Loretta Ricci nous regarda fixement, bouche ouverte, les yeux dans le vide, cinq trous dans la poitrine. Elle était assise sur le sol en terre battue, le dos calé contre le mur en tôle ondulée, les cheveux blanchis par de la chaux qui ne faisait rien pour arrêter la destruction consécutive à la mort.

- Merde alors, souffla Lula, ça, c'est pas une planche à repasser.

Je refermai la porte d'un coup sec, remplaçai le cadenas et mis une distance respectueuse entre la remise et moi. Je respirai profondément en me répétant que je ne vomirais pas.

- Tu avais raison, Lula. Je n'aurais pas dû ouvrir la porte.

- Tu m'écoutes jamais. Regarde ce qu'on y a gagné. Tout ça à cause de ta curiosité. Et en plus, je sais ce qui va se passer maintenant. Tu vas appeler les flics, et on va être bloquées toute la journée. Si t'avais un tant soit peu de jugeote, tu ferais comme si t'avais rien vu, et on irait se taper des frites et un Coca. J'ai vachement envie de frites...

Je lui tendis mes clés de voiture.

- Va manger, mais reviens dans une demi-heure au plus tard. Je te jure que si tu me laisses tomber, j'envoie la police à tes trousses.

- Alors ça, c'est vraiment méchant. Quand est-ce que je t'ai déjà

laissée tomber ?

- Tout le temps !

- Han!

J'ouvris le boîtier de mon téléphone portable et appelai la police.

Quelques minutes plus tard, une patrouille se gara devant la maison.

Cari Costanza et son collègue, Bouledogue, descendirent de la voiture.

- Quand j'ai entendu l'appel, j'étais sûr que ce serait toi, me dit Costanza. Ça fait presque un mois que tu n'as pas trouvé de cadavre. Je me disais aussi.

- Je n'en trouve pas tant que ça !

- Hé, fit Bouledogue, c'est un gilet pare-balles que tu portes ?

- Et flambant neuf, ajouta Costanza. Pas même une égratignure.

Les flics de Trenton sont top, mais leur budget n'est pas vraiment Beverly Hillsien. Les flics de Trenton espèrent que le Père Noël leur apportera un gilet pare-balles parce que les gilets pare-balles, financés essentiellement par des subventions et des dons privés divers et variés, ne sont pas forcément fournis avec le badge.

J'avais ôté de l'anneau la clé de la maison de DeChooch et l'avais mise en sûreté dans ma poche. Je tendis les deux autres à Costanza.

- Loretta Ricci se trouve dans la remise. Elle n'a pas l'air dans son assiette.

Je connaissais Loretta Ricci de vue. Elle habitait dans le Bourg et était veuve. Je lui donnai autour de soixante-cinq ans. Je l'avais croisée, parfois, chez le boucher, Giovichinni, alors qu'elle commandait des pièces de choix.

Vinnie se pencha en avant dans son fauteuil et nous regarda, Lula et moi, sourcils froncés.

- Comment ça, vous avez perdu DeChooch ?

- C'est pas notre faute, dit Lula. C'est un faux derche.

- Ah, c'est sûr ! s'exclama Vinnie. J'aurais dû me douter que ce serait trop vous demander de choper i n faux derche !

- Hé ! fit Lula. Je t'emmerde.

- Je vous fiche mon billet qu'il est à son club, dit Vinnie.

Autrefois, les clubs de loisirs ne manquaient pas au Bourg. Ils avaient pignon sur rue car on y organisait les loteries clandestines. Puis le New Jersey a légalisé les jeux d'argent et, très vite, les clubs ont périclité. Il n'en reste plus que quelques-uns au Bourg. Les membres s'assoient tous en cercle, lisent Modem Maturity et comparent les performances de leurs pacemakers.

- Je ne pense pas que DeChooch soit à son club, dis-je à Vinnie. On a trouvé le corps de Loretta Ricci dans sa remise, alors j'aurais plutôt tendance à penser qu'il est en route pour Rio.

N'ayant rien de mieux à faire, je rentrai chez moi. En ce milieu

d'après-midi, le ciel était couvert et un crachin s'était mis à tomber. J'étais plus qu'un peu tourneboulée à cause de Loretta Ricci. Je me garai au parking, franchis la porte vitrée qui donnait sur le petit hall d'entrée et pris l'ascenseur jusqu'au premier étage.

Je pénétrai dans mon appartement et me dirigeai tout droit vers le clignotement du voyant lumineux rouge de mon répondeur.

Le premier message était de Joe Morelli. « Rappelle-moi. » Ton pas sympa.

Deuxième message, mon ami Moon Man. « Salut, mon. C'est Mooner. » Rien d'autre. Fin du message.

Troisième message, ma mère. « Pourquoi moi ? Pourquoi faut-il que ma fille trouve des cadavres ? Qu'est-ce que j'ai raté ? La fille d'Emily Beeber ne trouve jamais de cadavres, elle. La fille de Joanne Malinoski non plus. Pourquoi moi ? »

Le téléphone arabe marche très fort au Bourg.

Quatrième et dernier message, encore ma mère. « Je fais un beau poulet pour dîner avec un gâteau retourné à l'ananas en dessert. Je mets un couvert de plus au cas où tu n'aurais rien de prévu. »

Avec le gâteau ma mère employait les grands moyens.

Rex, mon hamster, dormait dans sa boîte de soupe, dans sa cage, sur le comptoir de la cuisine. Je tapotai sur le côté de la cage et lui criai bonjour, mais il ne broncha pas. Il avait du sommeil à rattraper après une nuit de folie à tourner dans sa roue.

J'envisageai de rappeler Morelli, mais rejetai aussitôt cette idée. La dernière fois qu'on avait bavardé tous les deux, on avait fini par se disputer. Après mon après-midi avec Mme Ricci, je n'avais plus l'énergie de me disputer avec Joe.

Je gagnai ma chambre en traînant les pattes et me laissai tomber sur le lit pour réfléchir. Penser ressemble très souvent à sommeiller, sauf que l'intention n'est pas la même. J'étais au beau milieu d'une réflexion très profonde quand le téléphone sonna. Le temps que je m'extirpe de mes réflexions, il n'y avait plus personne en ligne, seulement un message de plus sur mon répondeur.

«Dur», disait Mooner. Rien d'autre. Fin du message.

Moon Man est connu pour tester diverses pharmacopées et, la plupart du temps, sa vie n'a ni queue ni tête. De façon générale, il vaut mieux ignorer Moon Man.

Je passai la tête dans mon réfrigérateur et trouvai un bocal d'olives, de la laitue gluante et marronnasse, une bouteille de bière solitaire et une orange recouverte d'un duvet bleuté.

Un gâteau renversé à l'ananas m'attendait à quelques kilomètres de là, chez mes parents. Je lorgnai la ceinture de mon Levi's. Pas de place perdue. Je n'avais sans doute pas besoin du gâteau.

Je bus la bière en grignotant quelques olives. Pas mauvais, mais rien

à voir avec un gâteau. Je poussai un soupir résigné. J'allais craquer. J'avais très envie de gâteau.

Ma mère et ma grand-mère m'attendaient sur le seuil lorsque je me garai au bord du trottoir devant leur maison. Ma grand-mère maternelle a emménagé chez mes parents peu après que mon grand-père eut emmené son gobelet de pièces de vingt-cinq cents à la grande machine à sous des cieux. Le mois dernier, Mamie a décroché son permis de conduire et s'est acheté une Corvette rouge. Il lui a fallu très exactement cinq jours pour réunir assez de contraventions pour excès de vitesse et perdre son permis.

- Le poulet est servi, me dit ma mère. Nous allions passer à table.

- Une chance pour toi qu'on dîne tard, ajouta Mamie, à cause du téléphone qui n'arrêtait pas de sonner. Loretta Ricci, c'est le scoop !

Elle s'assit et déplia sa serviette.

- Remarque, ça ne me surprend pas, poursuivit-elle. Ça faisait un petit moment que je me disais : cette Loretta, elle cherche les ennuis. C'était vraiment une chaude, celle-là. On ne la tenait plus après la mort de Dominique. Nympho.

Mon père, en bout de table, donnait l'impression de vouloir se tirer une balle dans la tête.

- Elle sautait d'un homme à l'autre aux réunions du troisième âge, insista Mamie. J'ai entendu dire qu'elle n'avait pas froid aux yeux.

On pose toujours la viande devant mon père afin qu'il se serve le premier. Je suppose que ma mère se dit que s'il s'occupe tout de suite en mangeant, il aura moins tendance à sauter sur ma grand-mère pour lui tordre le cou.

- Comment est le poulet ? s'enquit ma mère. Vous ne le trouvez pas trop sec ?

- Non, lui répondit-on en chœur. Pas trop sec. Juste à point.

- L'autre semaine, reprit Mamie, j'ai vu un reportage à la télé sur une femme comme ça. Cette dame était très sexy, et il s'est trouvé que l'un de ses flirts était un extraterrestre. Il l'a emmenée à bord de son vaisseau spatial et lui a fait toutes sortes de choses.

Mon père s'avachit un peu plus sur son assiette et marmonna des paroles incompréhensibles, à part... azimuthée, la vieille.

- Et Loretta et Eddie DeChooch ? demandai-je. Tu penses qu'ils sortaient ensemble ?

- Pas à ma connaissance, me répondit Mamie.

D'après ce que je sais, Loretta aimait les chauds lapins, et Eddie DeChooch n'arrive plus à la lever. Je suis allée avec lui deux ou trois fois. La sienne est aussi molle que de la guimauve. J'avais beau faire, il ne se passait rien.

Mon père leva les yeux vers Mamie. Un morceau de poulet tomba de sa bouche.

Ma mère, rouge comme une pivoine à l'autre bout de la table, inspira profondément et se signa.

- Sainte Mère de Dieu !

Du bout de ma fourchette, je jouai avec le contenu de mon assiette.

- Si je pars maintenant, je suppose que je n'aurais pas droit à une part de gâteau, hein ?

- Et plus jusqu'à la fin de tes jours, me dit ma mère.

- Alors, elle était comment ? voulut savoir Mamie. Loretta ? Qu'est-ce qu'elle portait ? Comment était-elle coiffée ? Doris Szuch m'a dit qu'elle l'avait vue à la superette hier après-midi, alors je suppose qu'elle n'était pas encore toute pourrie et mangée par les vers.

Mon père tendit le bras vers le couteau à découper, mais ma mère arrêta son geste d'un regard d'acier qui lui disait n'y pense même pas.

Mon père est retraité de la poste. Il est chauffeur de taxi à mi-temps, ne jure que par les voitures américaines et, quand ma mère est sortie, fume le cigare derrière le garage. Je ne pense pas qu'il irait jusqu'à poignarder Mamie Mazur pour de vrai mais disons que, si elle s'étouffait avec un os de poulet, je ne suis pas certaine qu'il ne s'en remettrait pas.

- Je suis à la recherche d'Eddie DeChooch, dis-je à ma grand-mère. C'est un DDC. Tu as une idée où il pourrait se cacher ?

- Il est ami avec Ziggy Garvey et Benny Colucci. Et il y a Ronald, son neveu.

- Le crois-tu capable de quitter le pays ?

- Parce qu'il aurait criblé de balles Loretta, tu veux dire ? Non, je ne pense pas. Ce ne serait pas la première fois qu'on l'accuserait de meurtre, et il n'a jamais quitté le pays pour autant. Enfin, à ce que j'en sais.

- Je ne supporte pas, geignit ma mère. Je ne supporte pas que ma fille coure après des assassins. Qu'est-ce qui a pris à Vinnie de te confier cette affaire ?

Elle fusilla mon père du regard.

- Frank, il est de la famille de ton côté. Il faut que tu lui parles. Et toi, tu ne pourrais pas prendre un peu exemple sur ta sœur Valérie ? Elle est heureuse en ménage, a deux beaux enfants, ne se lance pas à la poursuite de tueurs et ne trouve pas de cadavres.

- Stéphanie sera bientôt heureuse en ménage, intervint Mamie. Elle s'est fiancée le mois dernier.

- Tu vois une bague à son doigt ? rétorqua ma mère.

Tous les regards obliquèrent vers ma main dénuée de toute parure.

- Je n'ai pas envie de parler de ça, dis-je.

- Je pense que Stéphanie en pince pour un autre, déclara ma grand-mère. Je pense qu'elle a le béguin pour l'autre type... Ranger.

Mon père se figea alors qu'il s'apprêtait à planter sa fourchette dans sa purée.

- Le chasseur de primes ? Le Noir ?

Mon père est un adepte de l'égalité des chances. Il ne s'amuse pas à peindre des croix gammées dans les églises, et ne pratique de discrimination envers aucune minorité. C'est juste que, à l'éventuelle exception de ma mère, les non-Italiens se situent légèrement au-dessous de ses exigences.

- Il est américano-cubain, lui répondis-je. Ma mère se signa illico.

Chapitre 2

Il faisait nuit quand je partis de chez mes parents. Je ne m'attendais pas qu'Eddie DeChooch ait regagné ses pénates mais, d'un coup de voiture, je passai tout de même devant chez lui. La lumière brillait plein pot dans la moitié Marguchi. La moitié DeChooch é*ait sans vie. J'entraperçus le reflet jaune du scotch de scène de crime tendu en travers du jardin.

J'avais des questions à poser à Mme Marguchi, mais elles attendraient. Je n'avais pas envie de la déranger ce soir. Sa journée avait été rude. Je passerais chez elle demain. En chemin, je ferais un saut à l'agence pour obtenir l'adresse de Garvey et Colucci.

Je fis lentement le tour du pâté de maisons et mis le cap sur Hamilton Avenue. Mon immeuble se trouve à quatre ou cinq kilomètres du Bourg. C'est un robuste bloc de briques et de mortier de trois étages bâti dans les années soixante-dix avec l'idée de faire des économies. Le décor ne paie pas de mine, mais nous avons un gardien super sympa prêt à tout faire contre un pack de six bières, un ascenseur qui fonctionne presque toujours, et un loyer raisonnable.

Je me garai au parking et levai les yeux vers mon appartement. La lumière était allumée - pas par moi. C'était sans doute Morelli. Il possédait une clé. Je fus prise d'une bouffée de chaleur à la perspective de le voir, aussitôt suivie d'une sensation d'angoisse au creux du ventre. Morelli et moi nous connaissons depuis que nous sommes tout petits, et nos rapports n'ont jamais été simples.

Je montai par l'escalier, essayant diverses humeurs, me décidant pour « heureuse sous conditions ». En vérité, Morelli et moi sommes presque certains de nous aimer. Nous doutons seulement de pouvoir nous supporter jusqu'à la fin de nos jours. Je n'ai pas particulièrement envie d'épouser un flic. Morelli n'a pas envie d'épouser une chasseuse de primes. Et puis... il y a Ranger.

J'ouvris la porte de mon appartement et trouvai deux vieux messieurs assis sur mon canapé, en train de regarder un match de football à la télévision. Pas de Morelli à l'horizon. À mon entrée dans la pièce, tous deux se levèrent et me sourirent.

- Vous devez être Stéphanie Plum, dit l'un. Permettez-moi de faire les présentations. Je suis Benny Colucci et voici mon ami et collègue. Ziggy Garvey.

- Comment êtes-vous entrés ?

- Votre porte était ouverte.

- Sûrement pas. Son sourire s'élargit.

- C'est Ziggy. Il a le doigté pour les serrures. Ziggy me regarda, hilare, en agitant ses doigts.

- Je suis peut-être un vieux schnock, mais mes mimines font toujours des merveilles.

- Je ne suis pas fana des gens qui entrent chez moi par effraction.

Benny hocha la tête d'un air solennel.

- Je comprends, dit-il, mais on a pensé que, dans le cas présent, ça passerait étant donné qu'on doit discuter d'une affaire très grave.

- Et très urgente, ajouta Ziggy. Très urgente aussi. Ils se regardèrent et se le confirmèrent d'un signe de tête. C'était très urgent.

- Et qui plus est, dit Ziggy, vous avez des voisins très indiscrets. On vous attendait dans le couloir, mais une dame n'arrêtait pas d'ouvrir sa porte pour nous regarder. Ça nous mettait mal à l'aise.

- Je pense qu'elle n'aurait pas dit non, si vous voyez ce que je veux dire. Mais on ne donne pas dans la gaudriole. On est des hommes mariés.

- Quand on était plus jeunes, peut-être, dit Ziggy avec un sourire.

- Bon, c'est quoi, cette affaire très urgente ?

- Il se trouve que Ziggy et moi sommes de très bons amis d'Eddie DeChooch, dit Benny. Eddie et nous, ça remonte à loin. Alors, on est très inquiets de sa disparition soudaine. On craint qu'il ait des ennuis.

- Parce qu'il a tué Loretta Ricci, vous voulez dire ?

- Non, ça, on ne pense pas que ce soit très grave. Eddie a l'habitude d'être accusé de meurtre.

Ziggy se pencha vers moi et chuchota avec un air de conspirateur.

- Accusations mensongères, toutes. Évidemment.

- On est inquiets car on pense qu'Eddie n'a peut-être pas les idées en place, dit Benny. Il est en dépression. Quand on va le voir, il ne veut pas nous parler. On ne l'a jamais vu comme ça.

- Ce n'est pas normal, ajouta Ziggy.

- Bref, on a appris que vous le recherchiez, et on ne voudrait pas qu'il lui arrive malheur, vous comprenez ?

- Vous ne voulez pas que je le tue.

- Ouais, c'est ça.

- Je n'ai jamais tué personne — enfin, presque.

- Des fois ça arrive, mais Dieu fasse que ce ne soit pas Choochy, dit Benny. On préférerait éviter ça.

- Hé, dis-je, s'il se fait tuer par balle, ce ne sera pas par moi.

- Il y a autre chose, dit Benny. On essaie de trouver Choochy pour l'aider.

Ziggy acquiesça.

- On pense qu'il vaudrait peut-être mieux qu'il consulte un médecin. Il a peut-être besoin d'un psychiatre. Alors, on s'est dit qu'on pourrait

peut-être travailler ensemble vu que vous le cherchez aussi.

- Bien sûr, répondis-je. Dès que je l'aurai retrouvé, je vous préviendrai.

Après l'avoir livré au tribunal et mis en sûreté derrière les barreaux.

- On se demandait si vous aviez des pistes.

- Non. Aucune.

- Pff, nous comptions sur vous pour nous en donner. Il paraît que vous êtes très douée.

- En fait, pas si douée que ça, c'est plutôt que... j'ai de la chance.

Autre échange de regards entre les deux compères.

- Et donc, comment dire, vous croyez à votre chance sur ce coup ? demanda Benny.

Difficile de croire en ma chance alors que je venais de laisser un vieux monsieur déprimé me filer entre les doigts, de trouver le cadavre d'une femme dans sa remise et, en plus, de dîner chez mes parents.

On tâtonna à ma porte, puis celle-ci s'ouvrit toute grande et Mooner entra de son pas nonchalant. Il portait une combinaison violette en spandex dotée d'un énorme M cousu sur la poitrine.

- Salut, mon, dit Mooner. J'ai essayé de t'appeler, mais t'étais jamais chez toi. Je voulais te montrer ma nouvelle tenue de Super Mooner.

- Bon Dieu, s'écria Benny. C'est qui cette folle tordue ?

- Je suis un Super Héros, man, rétorqua Mooner.

- Une Super Tantouze, plutôt. Vous vous baladez dans cette tenue toute la journée ?

- Sûrement pas, man. C'est ma tenue secrète. D'habitude, je la mets pour accomplir des super missions, mais je voulais que la man, là, elle reçoive l'effet max, alors je me suis changé dans l'entrée.

- Vous savez voler comme Superman ? lui demanda Benny.

- Non, moi, je vole dans ma tête, man. Genre, je m'élève, tu vois.

- Oh, c'est pas vrai, soupira Benny. Ziggy lança un coup d'œil à sa montre.

- On doit partir. Si vous avez une piste pour Choochy, vous nous prévenez, d'accord ?

- Bien sûr. Peut-être.

Je les regardai s'éloigner. Ils me faisaient penser à Laurel et Hardy. Benny pesait vingt-cinq kilos de trop, et son double menton débordait de son col. Ziggy ressemblait à une carcasse de poulet. Je supposai qu'ils vivaient tous les deux au Bourg et faisaient partie du club de DeChooch, sans toutefois en être certaine. Autre supposition : ils devaient être fichés comme ex-DDC chez Vinnie étant donné qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre jugé utile de me laisser leur numéro de téléphone.

- Alors, comment tu trouves ma tenue ? me demanda Mooner après leur départ. Dougie et moi, on en a trouvé tout un carton. Je pense

qu'elles sont faites pour les nageurs ou les coureurs, tu vois. Dougie et moi, on connaît pas de nageurs, alors on a pensé les transformer en Super Tenues. Regarde, tu peux les porter sous tes vêtements, comme ça, dès que t'as besoin de te transformer en super héros, il suffit de te désaper. Le seul problème, c'est qu'on n'a pas de cape. C'est sans doute pour ça que le vieux, il a pas compris que j'étais un super héros. Pas de cape.

- Tu ne penses pas réellement être un super héros, dis?

- Dans la vraie vie, tu veux dire ?

- Mouais.

Mooner paraissait surpris.

- Les super héros, c'est juste de la fiction, déclara-t-il. On te l'avait jamais dit ?

- Simple curiosité de ma part.

Je m'étais trouvée sur les bancs de l'école avec Walter Dunphy, alias «Moon Man» et Dougie Kruper, alias « Le Dealer ».

Mooner partage avec deux types une maison tout en longueur dans Grand Street. Ensemble, ils forment la Légion des Perdants, des marginaux adeptes de la fumette, dérivant d'un petit boulot à l'autre, vivant au jour le jour. Ils sont aussi très gentils, inoffensifs, et prêts à l'adoption. Je ne fréquente pas réellement Mooner. Disons plutôt que nous gardons le contact et que, lorsque nos routes se croisent, il a tendance à éveiller mon instinct maternel. Mooner, c'est un chat errant pataud qui, de temps en temps, montre le bout de son nez pour un bol de croquettes.

Dougie habite à deux pas de chez lui, dans la même rue. Au lycée, Dougie, c'était le gamin qui arborait la chemise à col boutonné de fayot quand tous les autres portaient des T-shirts. Il n'obtenait jamais de très bonnes notes, se faisait dispenser de gym, ne jouait d'aucun instrument de musique et n'avait pas de voiture cool. Son unique talent résidait en sa capacité d'aspirer de la gelée de fruit par le nez avec une paille.

Après le diplôme, le bruit avait couru que Dougie était parti dans l'Arkansas et était mort. Là-dessus, il y a quelques mois, il a refait surface dans le Bourg, bien vivant et bien portant. Le mois dernier, il s'est fait pincer pour recel de marchandises volées. Au moment de son arrestation, son trafic relevait plus du travail d'intérêt général que du délit étant donné qu'il était devenu le premier fournisseur de Metamucil à prix réduit et que, pour la première fois depuis des années, les personnes âgées du Bourg avaient un transit régulé.

- Je croyais que Dougie avait fermé boutique, dis-je à Mooner.

- C'est pas ça, mon. On les a bel et bien trouvées, ces combinaisons. Elles étaient dans un carton au grenier. On nettoyait la maison, et on est tombés dessus.

Je fis tout pour le croire.

- Alors, t'en penses quoi ? demanda-t-il. Cool, hein?

La combinaison, en Lycra très fin, moulait parfaitement son corps dégingandé sans un seul faux pli... et cela incluait la région de son zigouigoui. Rien ne laissait place à l'imagination. Ranger habillé comme ça, je ne m'en plaindrais pas. Mais c'était plus que mes yeux ne sauraient voir de Mooner.

- Super, répondis-je.

- Dougie et moi, depuis qu'on a ces tenues cool, on a décidé de lutter contre le crime... comme Batman.

Batman, voilà qui changeait agréablement. D'habitude, ils se prenaient pour le Capitaine Kirk et M. Spock.

Mooner arracha sa casquette en Lycra, et ses longs cheveux bruns jaillirent.

- On voulait commencer notre lutte anti-criminalité dès ce soir. Le seul problème, c'est que Dougie n'est plus là.

- Plus là ? Comment ça, plus là ?

- C'est comme s'il avait disparu d'un coup, mon. Il m'a appelé mardi pour me dire qu'il avait un truc à faire, mais que je pourrais passer regarder le catch chez lui hier soir, sur son écran géant. C'était un événement extra génial, man. Bref, Dougie ne s'est pas pointé. Il aurait jamais raté le catch, à moins d'un truc grave. Il porte au moins quatre bipeurs sur lui, mais il ne rappelle jamais. Je ne sais pas quoi penser.

- Tu l'as cherché ? Il pourrait être chez un ami ?

- Je te dis, ça ne lui ressemble pas de rater le catch. Ré, personne ne rate le catch, man. Je crois qu'il lui est arrivé quelque chose.

- Comme quoi ?

- J'en sais rien. C'est juste un mauvais pressentiment.

Nous retînmes tous les deux notre souffle lorsque la sonnerie du téléphone retentit, comme si le fait de craindre un désastre risquait de le faire survenir.

- Il est ici, me dit Mamie à l'autre bout de la ligne.

- Qui ? Qui est où ?

- Eddie DeChooch ! Mabel est passée me prendre après ton départ pour aller rendre un dernier hommage à Anthony Varga. Il est exposé chez Stiva. Il a fait du très bon travail, tu sais, je ne sais pas comment il s'y prend, mais ça faisait bien vingt-cinq ans qu'Anthony n'avait pas eu aussi bonne mine. Il aurait dû venir chez Stiva de son vivant. Bref, on y est encore, et Eddie DeChooch vient d'entrer dans le salon funéraire.

- J'arrive.

Au Bourg, que vous soyez déprimé ou recherché pour meurtre, vous honoriez tout de même les défunts.

Je pris ma besace sur le comptoir de la cuisine et poussai Mooner

dans le couloir.

- Il faut que je file, lui dis-je. Je passe quelques coups de fil et je viens te voir. En attendant, tu rentres. Peut-être que Dougie arrivera.

- Je rentre où, man ? Chez Dougie ou chez moi ?

- Chez toi. Passe de temps en temps chez Dougie pour voir.

Que Mooner s'inquiète pour Doogie ne me tranquillisait pas, mais ça n'avait pas l'air gravissime. Cela dit, Dougie avait raté le catch, et Mooner disait vrai : personne ne rate un combat de catch. En tout cas, pas dans le New Jersey.

Je piquai un sprint dans le couloir et descendis l'escalier quatre à quatre. Je traversai le hall d'entrée comme une flèche, franchis la porte et bondis dans ma voiture. Le salon funéraire de Stiva se trouve à trois ou quatre kilomètres de chez moi, dans Hamilton Avenue. Je dressai un inventaire mental de mon équipement. Bombe lacrymo et menottes dans mon sac. Le pistolet paralysant s'y trouvait sans doute aussi, mais peut-être pas rechargé. Mon .38 était chez moi dans la boîte à biscuits. Et j'avais ma lime à ongles au cas où ça tournerait à la bagarre.

Le salon funéraire Stiva est situé dans une bâtisse blanche, autrefois une résidence privée. Les garages pour les véhicules mortuaires et les salons d'exposition pour les morts furent ajoutés pour l'exercice de l'activité. Il y a un petit parking. Des stores noirs habillent les fenêtres, et une moquette gazon aiguilleté couvre le sol de la véranda.

Je me garai au parking et fonçai à toute berzingue jusqu'à l'entrée principale. Sur le seuil, un groupe d'hommes fumaient en échangeant de menus propos. C'étaient des ouvriers vêtus de costumes sans style, leur taille et leur front dégarni trahissant les années. Je passai à côté d'eux et entrai dans le hall. Anthony Varga se trouvait dans le salon de repos 1. Caroline Borchek dans le 2. Mamie Mazur se cachait derrière un ficus artificiel en pot.

- Il est avec Anthony, chuchota-t-elle. Il présente ses condoléances à la veuve. Il est sans doute venu prendre les mesures à vue d'œil, il cherche une autre femme à tuer et à planquer dans sa remise.

Il y avait une vingtaine de personnes dans le salon où était exposé Varga. Assises, pour la plupart. Certaines se tenaient près du cercueil. Eddie DeChooch se trouvait parmi celles-là. Je pouvais entrer, me faufiler sans bruit à côté de lui et lui passer les menottes. Sans doute le moyen le plus simple. Malheureusement, cela ne manquerait pas de provoquer un esclandre et affecterait les gens en deuil. Pour couronner le tout, Mme Varga appellerait ma mère et lui rapporterait cet horrible incident. Mon autre possibilité consistait à le rejoindre près du cercueil et le prier de me suivre. Ou je pouvais attendre qu'il sorte et le coincer sur le parking ou la véranda.

- Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? me demanda ma grand-mère. On

lui saute sur le poi, ou quoi ?

J'entendis quelqu'un étouffer un petit cri dans mon dos. C'était la sœur de Loretta Ricci, Madeleine. Elle venait d'arriver et de repérer DeChooch.

- Assassin ! hurla-t-elle à son adresse. Tu as tué ma sœur !

DeChooch pâlit et, trébuchant en arrière, perdit l'équilibre et percuta Mme Varga. Les deux se rattrapèrent au cercueil qui tangua dangereusement sur son chariot juponné. Toute l'assemblée retint son souffle tandis qu'Anthony Varga fut projeté d'un côté et que sa tête percuta la doublure de satin.

Madeleine plongea la main dans son sac, quelqu'un cria qu'elle allait sortir son revolver et ce fut la panique générale. Certains se couchèrent par terre à plat ventre, d'autres détalèrent vers le hall d'entrée.

Harold Barrone, l'assistant de Stiva, bondit sur Madeleine, la plaqua au niveau des genoux, ce qui la fit basculer sur Mamie et moi, et nous fit tous tomber par terre en tas.

- Ne tirez pas ! cria Harold à Madeleine. Contrôlez-vous !

- J'allais juste sortir un mouchoir en papier, andouille ! Vous m'écrasez, relevez-vous !

- Ouais, moi aussi, vous m'écrasez, gémit Mamie.

Je suis vieille. Mes os peuvent se briser comme des brindilles.

Je me relevai d'un bond et regardai autour de moi. Plus d'Eddie DeChooch. Je courus sur la véranda où les hommes étaient toujours là.

- Vous avez vu Eddie DeChooch ?

- Oui, répondit l'un d'eux. Il vient de partir.

- Dans quelle direction ?

- Vers le parking.

Je descendis les marches du perron quatre à quatre et déboulai sur le parking au moment où DeChooch le quittait au volant d'une Cadillac blanche. Je marmonnai quelques jurons pour me calmer et démarrai dans son sillage. Il avait cinq cents mètres d'avance sur moi, mordait sur la ligne blanche et grillait tous les feux. Il tourna dans le Bourg, et je me demandai s'il rentrait chez lui. Je le suivis dans Rœbling Avenue, et au-delà de la rue qui l'aurait mené à sa maison. Nous étions les seuls automobilistes dans l'avenue. Je savais qu'il m'avait repérée. DeChooch n'était pas bigleux au point de ne pas voir des phares dans son rétroviseur.

Il continua de foncer à travers le Bourg, prenant Washington Street, puis Liberty Street, puis revint en arrière par Division Avenue. J'eus la vision de moi filant DeChooch jusqu'à ce que l'un de nous deux tombe en panne d'essence. Et alors, quoi ? Je n'avais ni revolver ni gilet pare-balles. Ni renfort. La seule force sur laquelle je pourrais compter

serait celle de ma persuasion.

DeChooch s'arrêta à l'angle de Division Avenue et d'Emory Street. Je fis de même à une dizaine de mètres derrière lui. C'était un coin sombre sans un seul réverbère, mais je voyais nettement sa voiture dans le faisceau de mes phares. DeChooch ouvrit sa portière et descendit, genoux craquant, épaules voûtées. Il me regarda un moment, une main en visière pour protéger ses yeux de mes pleins phares. Puis, l'air de rien, il tendit le bras et tira trois fois. Pan. Pan. Pan. Deux balles se fichèrent dans la chaussée juste à côté de ma voiture, et l'autre tinta sur mon pare-chocs avant.

Hiiiiii. La persuasion, on oublie. J'enclenchai la marche arrière, mis le pied au plancher, tournai dans Morris Street sur les chapeaux de roue, pilai à un stop dans un crissement de pneus, redémarrai pleins gaz et partis comme une fusée hors du Bourg.

Je ne tremblais pour ainsi dire plus lorsque je me garai sur mon parking et constatai que je n'avais pas mouillé mon pantalon, donc, l'un dans l'autre, j'étais plutôt fière de moi. Une sale entaille déparait mon pare-chocs. Ça pourrait être pire, me dis-je. Elle pourrait déparer ma tête. J'avais tendance à trouver des excuses à DeChooch parce qu'il était vieux et déprimé mais, en vérité, je commençais à le trouver antipathique.

Les vêtements de Mooner jonchaient toujours le couloir quand je sortis de l'ascenseur. Je les ramassai tout en me dirigeant vers mon appartement. J'ouvris la porte et tendis l'oreille. La télévision était allumée. Un match de boxe, apparemment. J'étais quasi sûre de l'avoir éteinte. J'appuyai mon front contre la porte. Et maintenant, quoi ?

Je me trouvais toujours dans la même position, front contre la porte, quand Morelli apparut, tout sourire.

- Il y a des jours comme ça... me dit-il. Je tournai la tête vers lui.
- Tu es seul ?
- Tu t'attendais à trouver qui ?
- Batman, le Fantôme de Noël, Jack l'éventreur, répondis-je en laissant tomber les vêtements de Mooner sur le sol de l'entrée. Je suis un peu à cran. On s'est tiré dessus avec DeChooch. Sauf qu'il était le seul à être armé.

Je n'épargnai aucun affreux détail à Morelli et, juste comme j'en arrivais au moment où je n'avais pas mouillé ma petite culotte, le téléphone sonna.

- Ça va ? me demanda ma mère. Ta grand-mère vient de rentrer et nous a dit que tu t'étais lancée à la poursuite d'Eddie DeChooch.

- Je vais très bien, mais DeChooch court toujours.
- Myra Szilagy m'a signalé que la fabrique de boutons embauchait en ce moment. Avec intérêt. Tu pourrais sans doute obtenir un bon poste à la chaîne. Ou peut-être dans un bureau.

Morelli s'était vautré sur le canapé, retournant à son match de boxe, au moment où j'avais décroché. Il portait un T-shirt noir et un pull torsadé crème sur son jean. Il est mince, musclé avec un teint de Méditerranéen. C'est un bon flic. Il me met les seins au garde-à-vous d'un seul regard. En plus, c'est un supporter des Rangers de New York, ce qui fait de lui un homme presque parfait... si l'on oublie son côté flic.

Bob le Chien était allongé sur le canapé à côté de Morelli. Bob est un croisement entre un golden retriever et un Chewbacca. Au départ, il était venu vivre chez moi, puis avait décidé qu'il préférait la maison de Morelli. Une histoire de complicité masculine, je suppose. Désormais, Bob habite surtout chez Morelli. Ça me convient tout à fait étant donné que Bob mange TOUT. Livré à lui-même. Bob pourrait réduire une maison à rien de plus qu'un tas de clous et quelques morceaux de tuiles. Et comme il ingurgite fréquemment de grosses quantités de nutriments tels que des meubles, des chaussures et des plantes vertes, il expulse fréquemment des montagnes de crottes de chien.

Bob se fendit d'un sourire à mon intention et remua la queue, puis il continua de regarder la télévision.

- J'en conclus que tu connais le type qui s'est désapé dans ton couloir, dit Morelli.

- Mooner. Il voulait me montrer ses sous-vêtements.

- Logique.

- Il m'a dit que Dougie avait disparu. Qu'il était parti hier et n'était pas revenu.

Morelli se détourna du match de boxe.

- Dougie ne devait pas passer en jugement ?

- Si, mais Mooner ne pense pas qu'il ait pris la fuite. Il pense qu'il lui est arrivé quelque chose.

- Le cerveau de Mooner doit ressembler à deux œufs sur le plat. À ta place, je ne me fierais pas trop à ce qu'il pense.

Je tendis le téléphone à Morelli.

- Tu pourrais peut-être passer deux ou trois coups de fil ? Tu sais, vérifier auprès des hôpitaux.

Et auprès de la morgue.

En sa qualité de flic, Morelli avait ses entrées.

Un quart d'heure plus tard, il avait épuisé la liste. Nulle personne correspondant au signalement de Dougie n'avait été admise à l'hôpital St. François, ni à l'Helen Fudd, ni à la morgue. Je téléphonai à Mooner pour lui faire part de nos non-découvertes.

- Hé, man, ça devient angoissant. Y a pas que Dougie qui a disparu. Mes fringues aussi.

- Ne t'en fais pas pour ça. Je les ai retrouvées.

- Putain, t'es forte. T'es hyper forte. J'exécutai mentalement plusieurs

roulements d'yeux

et raccrochai.

- Viens t'asseoir ici, dit Morelli en tapotant la place du canapé à côté de lui. Parlons d'Eddie DeChooch.

- Quoi, Eddie DeChooch ?

- Ce n'est pas un gentil.

Un soupir s'échappa d'entre mes lèvres malgré moi. Morelli n'en eut cure.

- Costanza m'a dit que tu avais parlé à DeChooch avant qu'il prenne la tangente ?

- DeChooch est déprimé.

- Je suppose qu'il n'a pas fait allusion à Loretta Ricci ?

- Non, pas un mot. J'ai trouvé Loretta toute seule, comme une grande.

- C'est Tom Bell qui chapeaute cette affaire. Je suis tombé sur lui après le boulot. Il m'a dit que Ricci était déjà morte quand on lui a tiré dessus.

- Hein ?

- Il ne connaîtra la cause du décès qu'après l'autopsie.

- Pourquoi tirerait-on sur une morte ? Morelli tourna ses paumes vers le ciel. Super.

- Tu as autre chose pour moi ? Regard et sourire entendus de Morelli.

- À part ça, précisai-je.

Je dormais et, dans mon sommeil, j'étouffais. Un poids terrible m'écrasait la poitrine, je n'arrivais plus à respirer. D'habitude, je ne rêve jamais que je suffoque. Je rêve d'ascenseurs tombant dans le vide du haut d'un immeuble avec moi coincée à l'intérieur. Je rêve de taureaux me coursant dans une rue. Je rêve que j'oublie de m'habiller et que je sors toute nue faire les courses dans un centre commercial. Mais je n'ai jamais rêvé que je suffoquais. Jusqu'à présent. Je m'extirpai du sommeil et ouvris les yeux. Bob dormait à côté de moi, sa grosse tête de chien et ses pattes de devant sur ma poitrine. L'autre partie du lit était vide. Morelli était parti. Il s'en était allé sur la pointe des pieds aux premières lueurs du jour, laissant Bob derrière lui.

- O.K., mon gros, si tu te pousSES, je te donnerai à manger.

Bob ne comprend peut-être pas tout, mais l'intention ne lui échappe jamais dès qu'il s'agit de nourriture. Il dressa les oreilles, une lueur éclaira son regard et, en un instant, il sauta du lit, caracolant, l'air tout heureux.

Je versai l'équivalent d'un chaudron de croquettes pour chien, puis cherchai vainement de la nourriture pour êtres humains. Point de Pop-Tarts, point de bretzels, point de Crunchberries du Cap'tain Crunch. Ma mère ne me laisse jamais repartir sans me donner une ration de

vivres mais, trop concentrée sur Loretta Ricci, j'avais oublié le sac sur la table de la cuisine.

- Regarde-moi ça, dis-je à Bob. Je suis nulle comme ménagère.

Bob me regarda l'air de dire : Hé, ma bonne dame, tu me nourris, alors tu ne peux pas être si nulle que ça.

Je me glissai dans un Levi's et des boots, jetai un blouson en jean par-dessus ma nuisette et attachai Bob à sa laisse. Puis je le tirai dans l'escalier et le poussai dans ma voiture afin de l'emmener devant chez mon ennemie jurée, Joyce Barnhardt, pour qu'il dépose sa grosse commission. Ainsi, je m'évitais de devoir jouer les ramasseuses de crottes tout en éprouvant un sentiment de satisfaction. Quelques années plus tôt, j'avais surpris Joyce en train de se taper mon mari (depuis mon ex-mari) sur la table de notre salle à manger et, quand ça me prend, j'aime bien lui rendre la monnaie de sa pièce.

Joyce habite à cinq cents mètres de chez moi, mais c'est assez loin pour que ce soit un autre monde. Joyce a obtenu de bons arrangements avec ses ex-maris. Le numéro 3 était si impatient de se débarrasser d'elle qu'il lui a purement et simplement donné leur maison. Un grand pavillon sur un petit terrain dans un quartier de salariés en pleine ascension sociale. Façade en brique rouge et portique blanc rococo soutenant l'avant-toit au-dessus du perron. Un peu un hybride du Parthénon et de la maison de Naf-Naf. Le quartier était sous le coup d'une loi très stricte concernant le ramassage de crottes de chien aussi, Bob et moi n'allions rendre visite à Joyce qu'à la faveur de l'obscurité. Ou, comme à présent, très tôt le matin avant que Trenton s'éveille.

Je me garai à une rue de chez Joyce. Bob et moi avançâmes en catimini jusque chez elle, Bob se soulagea dans son jardin, nous repartîmes en catimini jusqu'à la voiture, et pfft, nous fonçâmes au McDonald's. Toute bonne action mérite salaire. Pour moi, un Egg McMuffin et un café ; pour Bob, un Egg McGuffin et un milk-shake vanille.

Vannés après toute cette activité, nous sommes rentrés à la maison. Bob fit un somme pendant que je prenais une douche. Je mis du gel dans mes cheveux et les froissai en une multitude de bouclettes. Je cédaï à la tentation de l'eye-liner, du mascara et d'une finition des lèvres au Glosas. Je ne résoudrais peut-être aucun problème aujourd'hui, mais je serais hyper hyper craquante.

Une demi-heure plus tard, Bob et moi débarquions à l'agence de Vinnie, prêts à nous mettre au travail.

- Oh-oh, fit Lula. Bob est sur le coup. Elle se baissa vers lui et lui gratouilla la tête.

- Salut, Bob. Quoi de neuf?

- On est toujours à la recherche d'Eddie DeChooch, répondis-je.

Quelqu'un sait où habite son neveu Ronald ?

Connie griffonna des adresses sur une feuille de papier qu'elle me tendit.

- Il a une maison dans Cherry Street, mais tu as plus de chances de le trouver à son travail à cette heure de la journée. Il dirige une société de pavage, « Atout Pavés », dans Front Street, près de la rivière.

J'empochai les adresses, me penchai vers Connie et, baissant d'un ton, lui demandai :

- Tu aurais entendu des bruits au sujet de Dougie Kruper ?

- Comme ? me demanda-t-elle.

- Comme une disparition.

La porte du bureau de Vinnie s'ouvrit d'un coup, et la tête de mon cousin apparut par l'entrebâillement.

- Quelle disparition ? s'écria-t-il. Je levai les yeux vers lui.

- Comment m'as-tu entendue ? Je chuchotais, et ta porte était fermée.

- Mon cul a des oreilles. J'entends tout.

Connie fit courir ses doigts le long de l'arête du bureau.

- Salaud ! dit-elle. Tu as encore placé un micro ! Elle vida son pot à stylos, fouilla dans ses tiroirs,

versa le contenu de son sac sur le bureau.

- Où est-il, petite vermine ?

- Y a pas de micro, répondit Vinnie. Je vous dis que j'ai l'ouïe fine, c'est tout. J'ai un radar.

Connie trouva le micro collé sous le téléphone. Elle l'arracha et l'écrabouilla avec la crosse de son revolver. Puis elle jeta son arme dans son sac, et le micro à la poubelle.

- Hé, se récria Vinnie, propriété commerciale !

- Qu'est-ce qui se passe avec Dougie ? intervint Lula. Il devait pas être jugé ?

- Mooner m'a dit que Dougie et lui avaient prévu de regarder un match de catch à la télé, sur le grand écran de Dougie, mais il l'attend encore. Il pense qu'il lui est arrivé quelque chose.

- Moi, je risque pas de louper l'occasion de voir ces gros lutteurs en minishorts en latex, dit Lula.

Connie et moi étions cent pour cent d'accord. Il faudrait être folle pour rater ces gros tas de muscles sur écran géant.

- Je n'ai entendu parler de rien, me dit Connie. Mais je vais me renseigner.

La porte d'entrée de l'agence s'ouvrit avec fracas et Joyce Barnhardt déboula comme une furie. Ses cheveux roux étaient crêpés à leur potentialité maximale. Elle portait un pantalon et une chemise genre SWAT — pantalon moulé contre ses fesses, et liquette déboutonnée jusqu'à mi-hauteur de son sternum, révélant un soutien-gorge noir et

un décolleté vertigineux, CAUTIONNEMENT JUDICIAIRE, écrit en lettres blanches, barrait le dos de sa chemise. Ses yeux étaient bordés d'un trait noir : ses cils alourdis de rimmel.

Bob rampa sous le bureau de Connie. Vinnie battit en retraite dans le sien et en verrouilla la porte. Il y a quelque temps, après une brève consultation avec sa zigounette, Vinnie avait accepté d'embaucher Joyce. M. Gros Dégoûtant y trouvait sans doute son compte, mais Vinnie ne savait toujours pas quoi faire de Joyce.

- Hé, le bande-mou ! cria Joyce. Je t'ai vu te défiler dans ton bureau. Sors de là tout de suite !

- Ça fait plaisir de te voir de si bonne humeur, lui dit Lula.

- Un chien a encore fait sur ma pelouse. C'est la deuxième fois cette semaine.

- Ben, faut s'y attendre quand on choisit ses amants au refuge pour animaux.

- Me cherche pas, gros tas.

Lula fronça méchamment les sourcils.

- C'est qui que t'appelles gros tas ? Traite-moi encore de gros tas et je te refais le visage.

- Gros tas, gros cul, gros lard, gros thon...

Lula s'élança sur Joyce. Toutes deux s'étalèrent par terre tout en coups de griffe et coups de poing. Bob ne décarrait pas de sous le bureau, ni Vinnie du sien. Connie zigzaguait autour des bagarreuses et, à la première opportunité, elle buzza Joyce avec le pistolet paralysant. Joyce couina et se statufia.

- C'est la première fois que je me sers d'un de ces machins, dit Connie. C'est marrant.

Bob considéra Joyce et rampa hors de sa cachette.

- Alors, ça fait combien de temps que tu gardes Bob ? me demanda Lula en se relevant avec peine.

- Il a dormi chez moi.

- Tu crois que ça pourrait être une crotte taille Bob sur la pelouse de Joyce ?

- Tout est possible.

- Possible comment ? Possible à dix pour cent ? Possible à cinquante pour cent ?

Nous baissâmes les yeux sur Joyce. Elle commençait à tressauter. Connie la paralysa de nouveau.

- C'est juste que j'ai horreur de me servir d'un ramasse-crottes... gémis-je.

- Ha ! s'écria Lula. Je le savais !

Connie piocha un beignet dans la boîte sur son bureau, et l'offrit à Bob.

- C'est un bon toutou, ça, susurra-t-elle.

Chapitre 3

- Comme Bob est un bon toutou, et que moi, je suis de bonne humeur, décréta Lula, je vais t'aider à choper Eddie DeChooch.

Ses cheveux se dressaient à la verticale là où Joyce les avait tirés, et un bouton de son chemisier avait sauté. Me faire accompagner par elle assurerait sans doute ma sécurité car elle paraissait réellement dérangée et dangereuse.

Joyce gisait toujours sur le sol, mais elle avait ouvert un œil et remuait un peu les doigts. Il valait mieux que Lula, Bob et moi soyons partis avant qu'elle ne soulève son autre paupière.

- Dis, qu'est-ce t'en penses ? me demanda Lula une fois dans la voiture et en route pour Front Street. Tu me trouves grosse ?

Lula ne donnait pas l'impression d'avoir trop de graisse. Elle faisait... bien en chair... en chair à saucisse... avec beaucoup de chair.

- Pas vraiment grosse. Plutôt... forte.

- J'ai même pas de cellulite.

Exact. Une saucisse, ça n'a pas de cellulite.

Je roulai vers l'ouest, vers Hamilton, vers la rivière, vers Front Street, Lula sur le siège passager et Bob sur la banquette arrière, la tête glissée par la vitre, les yeux plissés, les oreilles au vent. Le soleil brillait, la température n'était plus qu'à deux ou trois degrés du printemps. S'il n'y avait eu Loretta Ricci, j'aurais renoncé à chercher Eddie DeChooch et serais allée à la plage. Le fait de devoir assurer le remboursement de ma voiture me donna l'élan nécessaire pour orienter la Honda en direction de « Atout Pavés ».

Atout Pavés faisait aussi de l'asphaltage et fut facile à repérer. Petit bureau. Grand garage. Une goudronneuse géante reposait derrière les grilles de l'enclos attenant au garage, aux côtés d'autres mastodontes mécaniques noirs de goudron.

Je me garai dans la rue, enfermai Bob dans la voiture et, flanquée de Lula, mis le cap sur l'accueil. Je m'attendais à trouver le patron. Je tombai sur Ronald DeChooch qui jouait aux cartes avec trois types. Tous d'une quarantaine d'années, ils étaient vêtus de pantalons et de polos décontractés. Pas le look cadre supérieur, ni le look ouvrier. Plutôt le look petit frimeur dans une série sur le câble. Une bonne chose que la télévision existe : au moins, on sait comment s'habiller dans le New Jersey.

Ils tapaient le carton sur une table de jeu bancale, assis sur des chaises pliantes en métal. Il y avait une pile d'argent devant eux, et pas un ne parut ravi de nous voir débarquer.

DeChooch ressemblait à une version plus jeune et plus grande de

son oncle, avec trente kilos en plus, mais uniformément répartis. Il posa ses cartes face contre table et se leva.

- Je peux vous aider, mesdames ?

Je me présentai et leur dis que je cherchais Eddie. Tous sourirent.

- Ce DeChooch, s'exclama l'un d'eux, c'est quelqu'un ! J'ai entendu dire qu'il vous avait laissées toutes les deux en carafe dans son salon pendant qu'il sautait par la fenêtre de sa chambre. Hilarité générale.

- Si vous connaissiez Choochy, vous auriez pensé à surveiller les fenêtres, dit Ronald. Il s'est sauvé par pas mal de fenêtres dans sa jeunesse. Un jour, il s'est fait surprendre dans la chambre de Florence Selzer. Le mari de Flo, Jocy le Tapis, rentrait chez lui, il a surpris Choochy qui sortait par la fenêtre de la chambre et il lui a tiré dans le... comment on appelle ça déjà, le gluteus maximus ?

Un gros lascar ventripotent inclina sa chaise en arrière.

- Jocy a disparu de la circulation après ça, dit-il.

- Ah ouais ? fit Lula. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Le type retourna ses paumes vers le ciel.

- Personne ne le sait. Une chose ou une autre. Bien sûr. Sans doute servait-il de pare-chocs à un

4x4 comme Jimmy Hoffa...

- Bon, l'un de vous a-t-il vu Choochy ? demandai-je. L'un de vous saurait-il où il est ?

- Vous pourriez aller voir à son club, suggéra Ronald.

Nous savions tous que ce serait le dernier endroit où il se rendrait.

Je posai ma carte professionnelle sur la table.

- Au cas où une idée vous viendrait... Sourire de Ronald.

- Y en a plus d'une qui me vient, me dit-il. Beuuuuuurk.

- Ce Ronald, c'est de la vermine, dit Lula tandis que nous remontions en voiture. Il te regardait comme s'il voulait te bouffer.

Je frissonnai malgré moi et démarrai. Ma mère et Morelli avaient peut-être raison. Je ferais mieux de trouver un autre job. Ou de ne plus travailler. Épouser

Morelli, devenir femme au foyer comme ma sœur, la parfaite Valérie. Je pourrais avoir deux ou trois enfants, passer mes journées à colorier des livres de coloriage et à lire des histoires de grues à vapeur ou de petits ours.

- Ça pourrait être sympa, dis-je à Lula. J'aime bien les grues à vapeur.

- J'en doute pas. Tu peux me dire de quoi tu parles ?

- De livres pour enfants. Tu te souviens de l'histoire de la grue à vapeur ?

- J'avais pas de livres quand j'étais même. Si j'en avais eu, ça aurait pas été sur une grue à vapeur... mais sur une cuillère trouée.

Je traversai Broad Street en m'en retournant au Bourg. Je voulais

parler à Angela Marguchi et, éventuellement, jeter un coup d'œil à la maison d'Eddie. D'habitude, je pouvais compter sur les amis ou les parents des fugitifs pour m'aider. Dans le cas d'Eddie, je ne pensais pas que cela pouvait marcher. Les amis et les parents d'Eddie n'étaient pas du genre à balancer.

Je me garai devant chez Angela et dis à Bob que je n'en avais que pour une minute. Lula et moi nous trouvions à mi-hauteur de l'allée de la maison lorsque Bob se mit à aboyer. Bob n'aime pas qu'on le laisse seul. Il avait compris que la minute, c'était un bobard.

- Dis donc, ce Bob, ce qu'il aboie fort, dit Lula. Il me file la migraine. Angela passa la tête par sa porte entrebâillée.

- C'est quoi, ce raffut ?

- C'est Bob, lui répondit Lula. Le visage d'Angela s'éclaira.

- Un chien ! Oh, comme il est mignon ! J'adore les chiens !

Lula ouvrit la portière de la voiture et Bob fonça sur Angela, plaqua ses pattes avant sur sa poitrine et la fit tomber sur le cul.

- Vous avez rien de cassé, hein ? lui demanda Lula en l'aidant à se relever.

- Je ne crois pas. J'ai un pacemaker pour me stimuler, et des hanches et des genoux en acier inoxydable et en Teflon. La seule chose à laquelle je dois faire attention, c'est de ne pas être frappée par la foudre ou être poussée dans un four à micro-ondes.

Imaginer Angela passer au micro-ondes me fit penser à Hansel et Gretel qui connurent une horreur similaire. Ce qui me fit penser au manque de fiabilité des miettes de pain comme points de repère. Ce qui me mena à la conclusion déprimante que j'étais plus mal barrée que Hansel et Gretel car Eddie DeChooch n'avait pas semé de miettes de pain sur sa route.

- Je suppose que vous n'avez pas vu Eddie, demandai-je à Angela. Il n'est pas rentré chez lui, hein ? Il ne vous a pas appelée pour vous demander d'arroser ses plantes ?

- Nan. Je n'ai eu aucune nouvelle de lui. Il est sans doute le seul habitant du Bourg dont je n'ai pas eu de nouvelles. Mon téléphone n'a pas arrêté de sonner. Tout le monde voulait savoir pour la pauvre Loretta.

- Eddie recevait souvent de la visite ?

- Il a des amis. Ziggy Garvey et Benny Colucci. Et deux ou trois autres.

- Quelqu'un qui aurait une Cadillac ?

- Eddie a une Cadillac blanche. Sa voiture est en panne, alors il a emprunté une Cadillac à je ne sais qui. Il la garait dans l'allée derrière le garage.

- Loretta venait le voir souvent ?

- Pour ce que j'en sais, c'était la première fois. Loretta travaillait

comme bénévole pour le programme « Repas sur un Plateau », pour les personnes âgées. Je l'ai vue entrer avec une de leurs boîtes, un soir, à l'heure du dîner. Je suppose que quelqu'un lui aura dit qu'Eddie était déprimé et qu'il ne s'alimentait pas correctement. Ou peut-être est-ce Eddie qui s'est inscrit. Remarquez, je ne l'imagine pas faire ce genre de démarche.

- Vous avez vu Loretta repartir ?

- Pas exactement, mais j'ai remarqué que sa voiture n'était plus là. Elle a dû rester une petite heure.

- Et des coups de feu ? demanda Lula. Vous en avez entendu ? Vous avez entendu qu'on la frappait ? Vous l'avez entendue crier ?

- Je n'ai rien entendu. Maman est sourde comme un pot. Quand elle regarde la télévision, on n'entend plus rien ! Et la télé est allumée de six heures du soir à onze heures. Vous voulez du moka ? Sinon, j'ai une belle brioche aux amandes de la boulangerie.

Je déclinai l'invitation d'Angela en arguant que Lula, Bob et moi ne devions pas relâcher la pression.

Nous quittâmes la partie Marguchi de la maison jumelée pour passer du côté DeChooch. Interdit d'accès, évidemment. Une scène de crime entourée de bandes de scotch jaune, toujours objet d'une enquête en cours. Aucun policier n'assurait l'inviolabilité de la maison ou de la remise, aussi supposai-je qu'ils avaient dû travailler dur la veille pour collecter les pièces à conviction.

- On ferait sans doute mieux de pas entrer, vu qu'y a encore tout ce scotch, dit Lula.

J'abondai dans son sens.

- La police n'apprécierait pas.

- Tu me diras, on est venues hier. On a dû laisser nos empreintes un peu partout.

- Tu veux dire que ce ne serait donc pas très grave si on y retournerait aujourd'hui ?

- Ben, ça le serait pas si personne le sait.

- En plus, j'ai une clé, donc, ce ne serait pas vraiment une effraction.

En ma qualité d'agent de cautionnement judiciaire, je dispose du droit d'entrer au domicile d'un fugitif si j'ai une bonne raison de penser qu'il s'y trouve. Si les choses devaient mal tourner, je devrais être capable de trouver une excellente raison. Il me manque peut-être pas mal de vertus indispensables à un chasseur de primes, mais côté pieux mensonges, je suis imbattable.

- Tu devrais peut-être commencer par voir si c'est vraiment la clé de chez Eddie, me suggéra Lula. Tu sais, histoire de vérifier.

J'insérai la clé dans la serrure... la porte s'ouvrit.

- Mince, fit Lula. T'as vu, ça ? C'est ouvert ! Nous entrâmes dare-dare dans le vestibule obscur, je poussai la porte et la fermai à double tour.

- Fais le guet, lançai-je à Lula. Je n'ai pas envie que la police ou Eddie nous surprennent.

Je commençai par la cuisine, passai en revue les placards, les tiroirs, feuilletai les documents sur le comptoir. Je jouais à Hansel et Gretel, je recherchais une miette de pain qui me lancerait sur une piste. Je rêvais d'un numéro de téléphone gribouillé sur une serviette en papier, ou peut-être même un plan avec une grosse flèche orange pointée sur un motel du coin. Je ne trouvai que le bric-à-brac habituel à toutes les cuisines. Eddie possédait des couteaux, des fourchettes, des assiettes et des bols à soupe achetés par Mme DeChooch et utilisés pendant la durée de vie de leur mariage. Point d'assiette sale traînant sur le comptoir. Tout était bien rangé dans les placards. Réfrigérateur presque vide, mais tout de même moins que le mien. Un demi-litre de lait, des filets de dinde de chez Giovichinni, des œufs, une plaquette de beurre, des condiments.

Au rez-de-chaussée, j'écumai le petit cabinet de toilette, la salle à manger et le salon. Je risquai un œil dans la penderie, fouillai les poches de manteaux tandis que Lula surveillait la rue par les rideaux du salon entrouverts.

Je montai au premier et inspectai les chambres, rêvant toujours à ma miette de pain. Tous les lits étaient faits au carré. Une revue de mots croisés était posée sur la table de nuit de la chambre principale. Aucune miette de pain. J'enchaînai par la salle de bains. Lavabo rutilant. Baignoire idem. Armoire à pharmacie pleine à craquer : antalgiques, aspirines, dix-sept sortes d'antiulcéreux, somnifères, un pot de Vicks, un nettoyant pour dentier, une crème anti hémorroïdes.

La fenêtre de la salle de bains n'était pas bloquée. Je grimpai sur le rebord de la baignoire et regardai dehors. L'évasion de DeChooch semblait de l'ordre du possible. Je sautai au bas de la baignoire, sortis de la salle de bains, m'arrêtai dans le couloir et songeai à Loretta Ricci. Aucun signe de son passage ici. Pas de traces de sang ni de lutte. La maison était inhabituellement propre et bien rangée. Je l'avais déjà remarqué la veille lorsque je l'avais fouillée, en quête de DeChooch.

Pas de notes griffonnées sur le bloc près du téléphone. Pas de pochettes d'allumettes de restaurants jetées sur le comptoir de la cuisine. Pas de chaussettes par terre. Pas de linge sale dans la panière de la salle de bains. Hé, qu'est-ce que j'en savais? Les vieux déprimés devenaient peut-être d'une propreté obsessionnelle. Ou alors, DeChooch avait passé la nuit à récurer ses sols pour ôter les taches de sang, puis avait fait la lessive. Dans un cas comme dans l'autre : pas de miettes de pain.

Je regagnai le salon et fis un effort pour ne pas grimacer. Il restait un seul endroit à vérifier. La cave. Brrrr. Les caves, dans les maisons

telles que celle-ci, sont toujours obscures et sinistres, bourrées de vieilles chaudières vrombissantes et de poutres pleines de toiles d'araignée.

- Bon, je suppose qu'il ne me reste plus qu'à aller voir dans la cave, dis-je à Lula.

- C'est O.K. La voie est toujours libre.

J'ouvris la porte de la cave, allumai la lumière. Escalier en bois aux marches fendillées, sol gris en ciment, poutres à toiles d'araignée et sinistres grondements de cave. Pas de déception de ce côté-là.

- Quelque chose ne va pas ? me cria Lula.

- C'est sinistre.

- Ha ha.

- Je n'ai pas envie de descendre là-dedans.

- C'est rien qu'une cave.

- Et si tu y allais, toi ?

- Ça risque pas. J'ai horreur des caves. Y a rien de plus sinistre.

- Tu as un revolver ?

- Est-ce qu'on demande à un ours s'il chie dans les bois ?

J'empruntai l'arme de Lula et descendis l'escalier sur la pointe des pieds en me demandant ce que j'allais faire avec ce revolver. Buter une araignée, peut-être ?

Il y avait dans la cave une machine à laver, un sèche-linge, un panneau alvéolé avec outils... un tournevis, un tourne-à-gauche, des marteaux, un établi avec étau. Aucun de ces appareils n'avait été, semblait-il, utilisé récemment. Des cartons étaient entassés dans un coin. Le scotch qui les avait fermés traînait à terre. Je mis mon nez dans deux ou trois d'entre eux. Décorations de Noël, livres, assiettes à dessert et marmites.

Je remontai et refermai la porte. Lula faisait toujours le guet.

- Ho ho, fit-elle.

- Quoi, ho ho ? Je déteste quand tu dis ho ho !

- Une voiture de flics vient de se garer.

- Meeeeeeeerde !

Je sautai sur la laisse de Bob et, Lula sur les talons, sprintai jusqu'à la porte du fond. Nous sortîmes de la maison à fond de train et nous enjambâmes le muret qui donnait sur la véranda derrière chez Angela. Lula ouvrit la porte d'un coup d'épaule et nous bondîmes à l'intérieur.

Angela et sa mère, attablées à la cuisine, mangeaient un moka en buvant le café.

- Au secours ! hurla la mère d'Angela au moment où nous déboulâmes dans la pièce. Police !

- Mais c'est Stéphanie ! lui cria Angela. Tu te souviens d'elle ?

- Qui ?

- Stéphanie !

- Qu'est-ce qu'elle veut ?
- On a changé d'avis pour le gâteau, dis-je en tirant une chaise et en m'asseyant.

- Quoi ? brailla la mère d'Angela. Qu'est-ce qu'elle raconte ?
- Du gâteau, cria Angela à sa mère. Elles veulent du gâteau.
- Eh bien, donne-leur alors, avant qu'elles nous tuent !

Le regard de Lula et le mien se portèrent sur le revolver toujours dans ma main.

- N'ayez pas peur ! hurlai-je. C'est un jouet.
- On dirait bien un vrai ! me cria la mère d'Angela en retour. On dirait bien un Glock quatorze coups, calibre 40. On peut faire un beau trou dans le crâne d'un homme avec ça ! J'en avais un moi aussi, mais j'ai changé pour un fusil quand ma vue a commencé à baisser !

Cari Costanza tapota à la porte de derrière et nous sursautâmes toutes comme un seul homme.

- On fait une ronde de sécurité et j'ai vu ta voiture dehors, me dit-il en prenant la part de gâteau dans ma main. Je voulais juste vérifier que tu n'avais pas envie de faire quelque chose d'illégal... comme profaner une scène de crime.

- Qui, moi ?
Costanza me sourit et repartit avec ma part de gâteau.

Nous reportâmes notre attention sur la table où se trouvait l'assiette du moka... vide.

- Bonté divine ! s'exclama Angela. Il y avait un gâteau entier ici. Qu'a-t-il bien pu devenir ?

Échange de regards entre Lula et moi. Bob avait du sucre glace collé aux babines.

- On doit partir de toute façon, dis-je en tirant Bob vers la porte. Prévenez-moi si vous avez des nouvelles d'Eddie.

- Ça nous a pas servi à grand-chose, dit Lula une fois que nous eûmes regagné la route. On n'a rien découvert sur Eddie DeChooch.

- Si. Qu'il achète du filet de dinde chez Giovichinni.

- Et t'en conclus quoi ? Qu'on devrait mettre du filet de dinde comme appât au bout de notre hameçon ?

- Non. J'en conclus que c'est un type qui a passé toute sa vie au Bourg et qui ne va nulle part ailleurs. Il est encore ici, en ce moment même, il se balade dans le coin en Cadillac. Je devrais être capable de le retrouver.

Ce serait plus simple si j'avais pu relever le numéro de la voiture. J'aurais demandé à ma copine Norma, au service des immatriculations, de faire une recherche sur une Cadillac blanche, mais elles sont légion.

Je déposai Lula à l'agence et partis voir Mooner. Dougie et lui passaient le plus clair de leurs journées à regarder la télévision, à

manger des pâtes Cheez Doodles, et à partager des bénéfices tombés de camions. Je craignais que ceux-ci fassent long feu et partent bientôt en fumettes, et que Mooner et Dougie vivent beaucoup moins dans le luxe.

Je me garai devant chez Mooner. Flanquée de Bob, je gagnai le perron et frappai à la porte. Huey Kosa vint ouvrir, tout sourire. Zéro Bartha et lui sont les deux colocataires de Mooner. Des types sympas mais qui, comme Mooner, vivent dans une autre dimension.

- Mon, fit Huey.

- Je cherche Mooner.

- Il est chez Dougie. Il devait faire une lessive, et le Dougster a une machine. Il a tout, le Dougster.

Je repris la voiture pour parcourir la courte distance qui me séparait de chez Dougie et me garai. J'aurais pu y aller à pied, je sais, mais ça aurait choqué pour le New Jersey.

- Salut, mon, me dit Mooner quand je frappai chez Dougie. Super de vous voir, Bob et toi. Mi casa su casa. Bon, en fait, c'est la casa du Dougster, mais je sais pas comment ça se dit en espagnol.

Il portait une autre de ses Super Tenues. Verte, cette fois, et sans M cousu sur le devant, plus Super Zéro que Super Héros.

- Tu sauves le monde ? lui demandai-je.

- Non, je fais une lessive.

- Tu as eu des nouvelles de Dougie ?

- Rien, man. Nada.

La porte d'entrée s'ouvrait sur un salon peu meublé. Un canapé, un fauteuil, un lampadaire et un téléviseur écran géant sur lequel Larry, Daryl et Daryl proposaient à Bob Newhart de faire un « barbecue »^[1].

- C'est une rétrospective du Bob Newhart Show, dit Mooner. Ils repassent tous les classiques. De l'or en barre.

- Donc, dis-je en regardant autour de moi. C'est la première fois que Dougie disparaît comme ça ?

- Oui, depuis que je le connais.

- Il a une petite amie ?

Mooner blêmit. Comme si cette question dépassait son entendement.

- Une petite amie, finit-il par répéter. Wouah, j'ai jamais imaginé le Dougster avec une petite amie. D'ailleurs, je lui en ai jamais vu.

- Un petit ami, alors ?

- Non, je crois pas non plus. Je pense que le Dougster, il est plutôt... autosuffisant.

- O.K. Essayons autre chose. Où allait Dougie quand il a disparu ?

- Il l'a pas dit.

- Il est parti en voiture ?

- Ouais. Il a pris la Batmobile.

- Tu peux me dire à quoi ressemble la Batmobile au juste ?

- À une Corvette noire. J'ai zone dans le coin, mais elle est nulle part.
- Tu devrais peut-être prévenir la police.
- Pas question ! Le Dougster serait dans le pétrin, il est en liberté sous caution.

Je ressentais de mauvaises vibrations. Tout d'un coup, Mooner me paraissait nerveux, ce qui constituait un pan inaccoutumé de sa personnalité. En général, il était plutôt Mister Amorphe.

- Il se passe autre chose, dis-je. Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?
- Hé, rien, mon. Je te jure.

Je dois être timbrée, parce que j'aime bien Dougie. C'est peut-être un crétin et un combinard, mais dans le genre correct. Et voilà qu'il avait disparu. J'avais un mauvais pressentiment.

- Et sa famille ? demandai-je. Tu as parlé à un de ses parents ?
- Non, mon, ils sont tous dans l'Arkansas, je ne sais où. Le Dougster m'a jamais trop parlé d'eux.

- Dougie a un carnet d'adresses ?
- J'en ai jamais vu. Il doit en avoir un dans sa chambre.
- Reste ici avec Bob et veille à ce qu'il ne mange rien. Je vais voir dans la chambre de Dougie.

Il y avait trois chambres à l'étage. J'étais déjà venue, alors je savais quelle était celle de Dougie. Et je savais à quoi m'attendre côté décoration intérieure. Dougie ne perdait pas de temps avec les futilités domestiques. Le sol de sa chambre était jonché de vêtements, le lit défait, la commode encombrée de bouts de papier, d'un modèle réduit du vaisseau spatial Enterprise, de revues érotiques, d'assiettes et de tasses encrassées.

Sur la table de chevet, un téléphone, mais pas de répertoire. Par terre, à côté du lit : une feuille de papier à lettre jaune sur laquelle étaient griffonnés beaucoup de noms et de numéros de téléphone dans le désordre, et, pour certains, maculés d'une tache de café. Je scannai rapidement la page du regard et découvris que plusieurs Kruper habitaient dans l'Arkansas. Aucun dans le New Jersey. Je farfouillai dans le fatras de sa commode et, rien que pour le plaisir, fouinai dans sa penderie.

Pas d'indice de ce côté-là non plus.

Je n'avais aucune raison valable de regarder dans les autres chambres — à part ma curiosité naturelle. La chambre d'amis était peu meublée. Les draps du lit étaient froissés. J'en conclus que Mooner devait dormir là de temps en temps. Quant à la troisième chambre, des marchandises de récupération s'y entassaient du sol au plafond. Cartons de toasters, téléphones, réveils, piles de T-shirts et Dieu sait quoi d'autre. Dougie avait repris du service.

- Mooner ! criai-je. Monte ! Tout de suite !
- Wouah, fit-il en me voyant sur le seuil de la chambre numéro trois.

D'où ça vient, tous ces trucs ?

- Je croyais que Dougie ne dealait plus ?

- Il peut pas s'en empêcher, mon. Je te jure qu'il a essayé, mais il a ça dans le sang, tu vois ? Genre, il est né pour dealer.

Maintenant, j'avais une idée plus précise de l'origine de la nervosité de Mooner. Dougie avait toujours de mauvaises fréquentations. Tant que tout baigne, pas de problème. Mais quand les amis commencent à disparaître, ça craint.

- Tu sais d'où viennent ces cartons ? Tu sais avec qui Dougie est en cheville ?

- Je sèche. Il a reçu un coup de téléphone, puis tout de suite après, il y a eu un camion dans l'allée et on a ce stock depuis. Je n'y faisais pas trop attention. Il repassait Rocky et Bull Winkle à la télé, et tu sais comme c'est duraille de t'arracher à ce bon vieux Rocky.

- Dougie a des dettes ? Il y a eu un problème avec ce deal ?

- Apparemment pas. Il me paraissait super cool. Il m'a dit que les trucs qu'il avait eus se vendraient bien. À part les toasters. Hé, au fait, t'en veux un, de toaster ?

- C'est combien ?

- Dix dollars.

- Vendu.

Je fis un saut chez Giovichinni pour faire quelques emplettes alimentaires, puis, toujours flanquée de Bob, filai chez moi pour déjeuner. Le toaster sous un bras, le sac de provisions sous l'autre, je descendis de voiture.

Benny et Ziggy surgirent de nulle part.

- Laissez-moi vous aider à porter ce sac, dit Ziggy. Une dame comme vous ne doit pas porter ses paquets elle-même.

- Et ça, c'est quoi ? Un grille-pain ? fit Benny en le prenant et en examinant la boîte. Un beau modèle, en plus. Avec des fentes extra larges pour les muffins anglais.

- Je m'en sors très bien, merci.

Ils m'avaient délestée de mes fardeaux et, avec une longueur d'avance, franchissaient la porte de mon immeuble.

- On a eu l'idée de passer pour vous demander s'il y avait du nouveau, dit Benny en appuyant sur le bouton d'appel de l'ascenseur. La chance vous sourit pour Eddie ?

- Je l'ai croisé chez Stiva, mais il s'est sauvé.

- Ouais, on en a entendu parler. Si c'est pas une honte.

J'ouvris la porte de chez moi, ils me tendirent mes provisions, mon toaster et jetèrent un œil dans mon appartement.

- Vous ne cachez pas Eddie, ici, hein ? me demanda Ziggy.

- Ça ne va pas, non ? Il haussa les épaules.

- On peut toujours se renseigner, fit-il.
- Qui ne risque rien n'a rien, surenchérit Benny. Sur ce, ils partirent.
- On ne passe pas de test de QI pour entrer dans la mafia, expliquai-je à Bob.

Je branchai mon nouveau toaster et y insérai deux tranches de pain de mie. Avec du pain non grillé, je fis un sandwich au beurre de cacahuètes pour Bob, avec le pain grillé, j'en fis un pour moi, et nous mangeâmes en silence, debout dans la cuisine, profitant du moment.

- A mon avis, dis-je à Bob tout à coup, ça ne doit pas être si difficile que ça d'être femme au foyer, dès l'instant qu'on a du beurre de cacahuètes et du pain, hein?

Je téléphonai à Norma, aux Immatriculations, et obtins le numéro de la Corvette de Dougie. Puis, j'appelai Morelli pour savoir s'il avait appris quoi que ce soit sur qui que ce soit.

- Le rapport d'autopsie de Loretta Ricci ne nous est pas encore parvenu, me dit-il. On n'a pas coïncé DeChooch, et Kruper ne nous a pas été rendu par la marée. La balle est dans ton camp, ma jolie.

Oh, super.

- Donc, je suppose que je te vois ce soir, dit Morelli. Je passe vous chercher à cinq heures et demie, Bob et toi ?

- Ouais, si tu veux. Tu proposes quoi ? Silence téléphonique.

- Je pensais que tes parents nous attendaient pour dîner.

- Oh, zut ! Mince. Merde.

- Tu avais oublié ?

- J'étais chez eux pas plus tard qu'hier.

- Autrement dit, ça nous dispense de l'invitation de ce soir ?

- Si seulement c'était aussi simple.

- Je passe te prendre à cinq heures et demie. Et il raccrocha.

J'adore mes parents. Sans blague. Le seul truc, c'est qu'ils me rendent folle. Tout d'abord, il y a Valérie, la perfection faite sœur, avec ses deux enfants modèles. Une chance, ils vivent à Los Angeles, du coup, leur perfection est atténuée par la distance. Ensuite, il y a mon célibat alarmant que ma mère se sent tenue de résoudre. Sans parler de mon travail, de mes habitudes vestimentaires et alimentaires, et de mon assiduité à l'église — ou plutôt de mes absences répétées.

- O.K., Bob, il est temps de se remettre au travail. Viens, on part en chasse.

J'envisageais de consacrer l'après-midi à une traque aux voitures. Il me fallait trouver une Cadillac blanche et la Batmobile. Je décidai de commencer par le Bourg, puis d'élargir la zone de recherche. J'avais en tête une liste de coffee shops et de snacks où l'on sert tôt les plats du jour aux personnes âgées. Je ferais les restaurants en dernier et verrais bien si la Cadillac blanche arrivait.

Je laissai tomber un morceau de pain dans la cage de Rex et le

prévins que je ne rentrerais pas avant cinq heures. J'avais la laisse de Bob à la main et m'apprêtais à partir quand on frappa à ma porte.

C'était State Line Flora.

- Bon anniversaire, dit le jeune livreur.

Il me tendit un bouquet de fleurs et partit.

Je trouvai ça un peu bizarre car mon anniversaire est en octobre et que nous étions en avril. Je posai le bouquet sur le comptoir de ma cuisine et lus la carte.

Une rose, c'est rouge. Une violette, c'est bleu. Et si j'ai la trique, c'est pour tes beaux yeux.

Signé : Ronald DeChooch.

Non seulement ce type me répugnait, mais en plus, il m'envoyait des fleurs.

Chapitre 4

- Beurk ! Pouah ! Brrrrrr !

Je pris le bouquet, bien décidée à le jeter, mais ne pus m'y résoudre. C'est déjà un supplice pour moi de me défaire de fleurs fanées, alors c'est d'autant plus impossible lorsqu'elles sont toutes fraîches, toutes rayonnantes et toutes jolies. Je jetai la carte par terre et la piétinai à plusieurs reprises. Puis, je la déchirai en mille morceaux que je jetai dans la poubelle. Les fleurs, sur le comptoir, semblaient contentes d'être là. Elles avaient des couleurs éclatantes, mais elles me faisaient froid dans le dos. Je les pris et les posai avec précaution dans le couloir. Je bondis dans mon appartement et refermai la porte. Je ne bougeai pas durant quelques instants pour voir la sensation que j'éprouvais.

- C'est bon, dis-je à Bob. Je pourrai assumer. Bob ne semblait pas avoir d'avis sur la question.

Je décrochai mon blouson de la patère de l'entrée et, précédée de Bob, sortis de l'appartement, filai dans le couloir à grands pas devant les fleurs, puis descendis calmement l'escalier et gagnai ma voiture.

Après avoir tourné en rond dans le Bourg pendant une bonne demi-heure, je me dis que c'était idiot de chercher la Cadillac. Je me garai dans Rœbling Street, et appelai Connie de mon portable.

- Du nouveau ? lui demandai-je.

La moitié des mafieux du New Jersey font partie de sa famille.

- Dodie Carminé s'est fait refaire les seins. Intéressant, mais hors sujet.

- Autre chose ?

- Tu n'es pas la seule à rechercher DeChooch. J'ai reçu un coup de fil d'oncle Bingo qui venait à la pêche aux infos. Ensuite, j'ai parlé avec ma tante Flo qui m'a dit qu'il y avait eu du grabuge à Richmond quand DeChooch s'y trouvait pour les cigarettes. Elle ne savait rien de plus.

- Le procès-verbal d'arrestation stipule que DeChooch était seul lorsqu'il s'est fait pincer. Difficile à croire qu'il n'avait pas de complice.

- A ce que je sais, il était seul. Il a organisé le deal, loué un camion et il est parti pour Richmond.

- Un vieux miro roule jusqu'à Richmond pour piquer des clopes.

- Tu as tout compris.

Metallica braillait à pleins tubes. Bob, aux aguets sur le siège passager, s'éclatait en écoutant Lars à la batterie. Les affaires du Bourg se réglaient derrière des portes closes. Soudain, une pensée me troubla.

- DeChooch s'est fait arrêter entre ici et New York?
- Ouais, sur l'aire de repos d'Edison.
- Tu penses qu'il aurait pu déposer un lot de cigarettes au Bourg ?

Silence à l'autre bout de la ligne.

- Tu songes à Dougie Kruper, dit Connie.

Je refermai mon portable d'un coup sec, redémarrai et repartis chez Dougie. Je débarquai sans frapper. Bob itou.

- Hé, fit Mooner en émergeant nonchalamment de la cuisine, une cuillère dans une main, une boîte de conserve dans l'autre. Je déjeune. Tu veux un truc orange et marron en conserve ? J'ai du rabe. Shop & Bag faisait cinquante pour cent de remise sur les conserves sans étiquette.

- Non, merci, répondis-je à mi-hauteur de l'escalier. Je voudrais jeter un coup d'œil au stock de Dougie. Il n'a reçu qu'une livraison ?

- Non, un vieux a déposé deux ou trois cartons il y a quelques jours. Y avait pas grand-chose. Je te dis, deux ou trois cartons.

- Tu sais ce qu'ils contenaient ?

- Des clopes de première qualité. Tu en veux ?

Je me frayai un passage à travers les marchandises de la troisième chambre, et trouvai les cartons de cigarettes.

Merde.

- Ça, ce n'est pas bien, dis-je à Mooner.

- Je sais. Ça tue, mon. Vaut mieux de l'herbe.

- Les super héros ne fument pas de l'herbe.

- Sans blague !

- C'est vrai. Tu ne peux pas être un super héros si tu touches à la drogue.

- Bientôt, tu vas me dire qu'ils ne boivent pas de bière non plus.

Coulé.

- En fait, pour la bière, je ne sais pas trop.

- Dur.

J'essayai d'imaginer Mooner non défoncé, mais ne pus me le représenter. Se mettrait-il à porter des costumes trois pièces ? Virerait-il républicain ?

- Il faut que tu te débarrasses de ça, lui dis-je.

- Que je le vende, tu veux dire ?

- Non. Que tu t'en débarrasses. Si les flics viennent ici, tu seras accusé de recel.

- Ils viennent ici sans arrêt, les flics, mon. C'est les meilleurs clients de Dougie.

- Officiellement, je veux dire. Pour enquêter sur la disparition de Dougie.

- Ahhhhhhhhh, fit Mooner.

Bob lorgnait la boîte de conserve dans la main de Mooner qui,

semblait-il, contenait de la délicieuse pâtée pour chien. Il faut dire que pour Bob, tout ressemble à du Canigou. Je le poussai dehors, et nous redescendîmes tous au rez-de-chaussée.

- J'ai des coups de fil à passer, dis-je à Mooner. Je te tiens au courant s'il y a du nouveau.

- Ouais, et moi, dans tout ça, qu'est-ce que je fais ? J'aimerais bien... aider.

- Débarrasse-toi de ce qu'il y a dans la chambre du fond !

Les fleurs se trouvaient toujours dans le couloir lorsque je sortis de l'ascenseur, flanquée de Bob. Il les huma et mangea une rose. Je le tirai dans mon appartement et, premier réflexe, vérifiai si j'avais des messages. Deux. De Ronald. Dans le premier, il espérait que les fleurs me plaisaient car, me disait-il, elles lui avaient coûté deux dollars. Dans le second, il suggérait qu'on se rencontre car, pensait-il, il s'était passé un truc entre nous.

Beuuuurk.

Pour me chasser Ronald de la tête, je me préparai un autre sandwich au beurre de cacahuètes. Puis, j'en fis un pour Bob, pris le téléphone dans la salle à manger et appelai tous les Kruper qui figuraient sur la feuille de papier jaune. Je leur dis que j'étais une amie de Dougie, et que je cherchais à le joindre. Lorsqu'on me donna son adresse dans le Bourg, je feignis la surprise d'apprendre son retour dans le New Jersey. Inutile d'inquiéter sa famille.

- Zéro pointé au téléphone, annonçai-je à Bob. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Je pourrais toujours montrer la photo de Dougie aux commerçants du coin, mais les chances qu'ils se souviennent de lui étaient minces, pour ne pas dire inexistantes. J'ignorais moi-même si je le reconnaîtrais dans la rue. Je vérifiai auprès de sa banque ses crédits en cours pour apprendre seulement qu'il possédait une MasterCard. Point final.

O.K. Là, je me trouvais en mauvaise posture. J'avais éliminé les amis, la famille, les dettes. J'avais grillé toutes mes cartouches. Le pire, c'est que je commençais à me sentir nauséuse. Je connaissais ce sentiment. Cela signifiait : « Il y a un gros problème. » Je n'avais vraiment pas envie d'apprendre que Dougie était mort, mais ne trouvais aucune preuve qu'il soit toujours en vie.

Oh, me dis-je, ne sois pas bête. Dougie est dingo. Dieu seul sait ce qu'il peut bien mijoter. Si ça se trouve, il est parti en pèlerinage à Disneyland. Il peut très bien être en train de faire une partie de Blackjack à Atlantic City. Ou de dépuceler la caissière de nuit du 7-Eleven.

Si ça se trouve, cette vague nausée, ce creux à l'estomac, c'est la faim. Mais oui, bien sûr ! Une chance que je sois passée chez

Giovichinni. Je sortis les TastyKakes, et offris à Bob un gâteau enrobé de noix de coco. Quant à moi, je mangeai le paquet de muffins au caramel.

- Alors ? demandai-je à Bob. Tu te sens mieux ?

Moi, oui. Avec des gâteaux, ça va toujours mieux. En fait, je me sentais si bien que je décidai de repartir à la recherche d'Eddie DeChooch. Dans un autre quartier, cette fois. Celui de Ronald. J'étais animée par la motivation supplémentaire de savoir que Ronald n'était pas chez lui.

Bob et moi filâmes à Cherry Street, une rue de la zone résidentielle à l'extrémité nord-est de Trenton. Ce quartier, composé essentiellement de maisons réparties sur de petits terrains constructibles, fait un peu penser au Bourg. On était en fin d'après-midi. L'école était finie ; les téléviseurs allumés dans les salons et les cuisines. Les cocottes-minute chuintaient.

Je passai en douce devant chez Ronald, une maison individuelle à la façade en brique rouge moins prétentieuse que celle de Joyce, avec sa balustrade, mais d'aussi mauvais goût, et regardai si j'apercevais la Cadillac blanche, ou Eddie DeChooch. Le garage était fermé. Un 4x4 était garé dans l'allée. Le jardinet était joliment paysage autour d'une statue de la Vierge Marie, paisible et sereine dans sa chapelle de plâtre. Je n'aurais pu en dire autant de moi-même dans ma Honda en fibres de verre.

Bob et moi, on roula jusqu'au bout de la rue, lançant des regards dans les allées, plissant les yeux pour mieux voir les silhouettes indistinctes derrière les voilages. Nous parcourûmes la rue dans les deux sens, puis nous étendîmes nos recherches au reste du quartier selon la méthode du quadrillage. Nous vîmes pas mal de vieilles grosses voitures, mais aucune vieille grosse Cadillac blanche. Ni Eddie DeChooch.

- Au moins, on n'aura pas de regret, dis-je à Bob pour tenter de justifier cette perte de temps.

Bob me décocha un regard qui signifiait bof. Il avait passé sa tête par la vitre, à l'affût de craquants caniches nains.

Je tournai dans Olden Avenue et repris la direction de chez moi. Alors que je m'apprêtais à traverser Greenwood Street, Eddie DeChooch passa à côté de moi au volant de sa Cadillac blanche, allant dans la direction opposée.

Je fis un demi-tour au beau milieu du carrefour. C'était le début de l'heure de pointe, et ça bouchonnait pas mal. Quelques automobilistes jouèrent du klaxon et me firent des signes kabbalistiques de la main. Je forçai le passage dans le flot de la circulation en m'efforçant de ne pas perdre de vue Eddie. Une dizaine de voitures nous séparaient. Il tourna dans State Street, en direction du centre-ville. Au moment où je

pus prendre le virage, je l'avais perdu.

J'arrivai chez moi dix minutes avant Joe.

- C'est quoi, ces fleurs, dans le couloir ? s'étonna-t-il.

- Elles m'ont été envoyées par Ronald DeChooch, et je n'ai pas envie d'en parler.

Morelli me décocha un de ses petits regards dont il a le secret.

- Je vais devoir le flinguer ?

- Il se berce de l'illusion que nous sommes attirés l'un par l'autre.

- Il n'est pas le seul.

Bob lui fonda dessus pour obtenir ses attentions. Joe le serra contre lui en lui caressant tout le corps. Le veinard.

- J'ai vu Eddie DeChooch aujourd'hui.

- Et ?

- Et il m'a de nouveau échappé. Sourire morellien.

- La célèbre chasseuse de primes laisse filer le vieux papi... pour la deuxième fois.

En réalité, c'était la troisième ! Morelli réduisit l'espace entre nous et me passa un bras autour de la taille.

- Tu as besoin de consolation ?

- Tu penses à quoi ?

- On a combien de temps devant nous ? Je soupirai.

- Pas assez.

Dieu me préserve d'arriver avec cinq minutes de retard pour dîner chez mes parents. Les spaghettis seraient trop cuits. Le rôti trop sec. Et ce serait ma faute. J'aurais gâché le repas. Une fois de plus. Pire : Valérie, la perfection faite sœur, n'a jamais gâché un seul repas. Ma sœur a eu la bonne idée de déménager à des milliers de kilomètres de là. Voilà jusqu'où va son sens de la perfection.

Ma mère vint nous ouvrir. Bob bondit dans la maison, les oreilles au vent, les yeux brillants.

- Ce qu'il est mimi, pépia ma grand-mère. Ça, c'est du chien.

- Pose le gâteau sur le frigo, lui dit ma mère. Où est le rôti ? Ne le laissez pas s'en approcher.

Mon père, déjà à table, couvait d'un œil revendicateur les plus grosses tranches de viande.

- Alors, qu'en est-il de ce mariage ? demanda ma grand-mère une fois que tout le monde fut attablé et qu'on eut attaqué le repas. La dernière fois que je suis allée au salon de beauté, les filles voulaient toutes savoir la date, et si nous avions loué une salle. Marilyn Biaggi a essayé d'obtenir la caserne de pompiers pour celui de sa fille Carolyn, mais elle est retenue jusqu'à la fin de l'année.

Je surpris le regard en coin de ma mère en direction de mes doigts. Pas de bague de fiançailles. Aujourd'hui comme hier. Elle pinça les lèvres et découpa sa viande en tout petits morceaux.

- Pour la date, on y réfléchit, répondis-je. On n'a encore rien décidé.

Hou, la menteuse, clic est amoureuse ! Nous n'avions jamais parlé de date. C'était là un sujet que nous évitions comme la peste. Morelli me passa un bras autour des épaules.

- Stéph suggérait qu'on fasse l'impasse sur le mariage et qu'on vive ensemble, mais je ne sais pas si ce serait une très bonne idée.

Côté mensonge, Morelli ne se défend pas mal lui non plus. Il y a des jours où je n'aime pas son humour.

Ma mère renifla et piqua un morceau de viande si fort que sa fourchette crissa dans son assiette.

- Il paraît que ça se fait de nos jours, dit ma grand-mère. Moi, je trouve ça très bien. Si je voulais vivre à la colle avec un homme, je le ferais sans hésiter. Un bout de papier, qu'est-ce que ça apporte de plus, de toute façon ? En fait, je me serais bien mise à la colle avec Eddie DeChooch, mais il bande mou.

- Au nom du ciel ! s'écria mon père.

- N'allez pas croire qu'il n'y ait que le sexe qui m'intéresse chez un homme, ajouta Mamie. Mais entre Eddie et moi, c'était avant tout une attirance physique. Dès qu'on se mettait à parler, on n'avait rien à se dire.

Ma mère se frappait la poitrine comme si elle se donnait des coups de poignard.

- Mais tuez-moi, soupira-t-elle. Ce sera plus simple.

- C'est le retour d'âge, nous chuchota Mamie.

- Sûrement pas ! hurla ma mère. C'est toi ! Tu me rends folle ! Elle montra mon père du doigt.

- Toi aussi, tu me rends folle ! Elle me fusilla du regard.

- Et toi aussi ! Vous me rendez folle, tous autant que vous êtes. Une fois, rien qu'une fois, j'aimerais connaître un dîner sans entendre parler de parties intimes, d'extraterrestres et de fusillades ! Et je veux des petits-enfants à ma table. Je veux les voir ici l'année prochaine, et qu'ils soient nés légalement. Vous me croyez éternelle ? Je ne vais pas tarder à mourir, et alors, vous vous en voudrez.

Nous en restâmes tous bouche bée, tétanisés. Plus personne ne dit un mot pendant une bonne minute.

- On va se marier au mois d'août, bafouillai-je.

La troisième semaine d'août. On voulait vous faire la surprise.

Le visage de ma mère s'illumina.

- C'est vrai ? La troisième semaine d'août ? Non. C'était un mensonge éhonté. Je ne savais pas

d'où il me venait. Ça m'avait échappé. En vérité, mes fiançailles

étaient plutôt floues car Joe m'avait fait sa demande à un moment où il était difficile de faire la distinction entre le désir de passer le restant de nos jours ensemble et celui de faire l'amour sur une base régulière. À côté de la libido de Joe, la mienne paraît négligeable, alors, évidemment, il est plus souvent favorable au mariage que moi. Je suppose qu'il serait plus juste de dire que nous nous sommes fiancés pour nous fiancer, et que, pour nous, c'est une situation confortable à vivre, car elle est suffisamment vague pour nous exempter de toute discussion matrimoniale sérieuse.

- Tu as regardé des robes de mariée ? me demanda Mamie. Août, ça ne nous laisse pas beaucoup de temps. Il te faut une robe, sans parler des fleurs, de la réception. Oh, il faut aussi publier les bans. Vous avez déjà prévu une date à l'église ?

Mamie bondit de sa chaise.

- J'appelle Betty Szajack et Marjorie Swit pour leur annoncer la nouvelle.

- Non, attends ! dis-je. Ce n'est pas officiel.

- Comment ça... « pas officiel » ? demanda ma mère.

- Très peu de gens sont au courant. Joe, par exemple.

- Et la mamie de Joe ? demanda Mamie Mazur. Elle le sait ? A votre place, je prendrais garde de ne pas la vexer. Elle pourrait jeter un sort sur le mariage.

- Personne ne peut jeter de sort sur quoi que ce soit, dit ma mère. Ça n'existe pas, les mauvais sorts.

Tout en disant cela, je la vis réprimer le réflexe de se signer.

- De toute façon, dis-je, je n'ai pas envie d'un grand mariage, en robe blanche et tout ça, non... je préférerais... qu'on fasse un barbecue.

Je n'en revenais pas d'avoir dit ça. Non seulement j'avais annoncé la date de notre mariage, mais en plus, j'avais tout prévu. Un barbecue ! Bon Dieu, je racontais n'importe quoi.

Je me tournai vers Joe et, du regard, implorai son aide.

Il me passa un bras autour des épaules et me sourit. Son message muet était Ma chérie, sur ce coup-là, tu te démerdes.

- En tout cas, dit ma mère, ce sera un soulagement de vous savoir mariés et heureux. Mes deux filles... mariées et heureuses.

- En parlant de ça, lui dit ma grand-mère, Valérie a appelé hier soir pendant que tu faisais les courses. Elle a dit qu'elle partait en voyage, je n'ai pas trop compris à cause des hurlements derrière elle.

- Qui hurlait ?

- Sûrement la télévision. Valérie et Stephen ne crient jamais. Ils forment un couple parfait. Leurs enfants sont de vraies petites filles modèles.

Il vaut mieux entendre ça que d'être sourde.

- Elle veut que je la rappelle ? demanda ma mère.

- Elle ne me l'a pas dit. Je ne sais pas pourquoi, on a été coupées.
Mamie se redressa sur sa chaise. De sa place, elle voyait la rue par la fenêtre du salon, et quelque chose avait capté son attention.

- Un taxi vient de s'arrêter devant chez nous, dit-elle.

Tout le monde tendit le cou pour voir le fameux taxi. Au Bourg, un taxi qui s'arrête devant chez quelqu'un, c'est un gros événement.

- Dieu du ciel ! s'écria Mamie. Mais j'ai bien l'impression que c'est Valérie qui en descend !

Nous bondîmes tous de nos sièges vers la porte d'entrée pour l'ouvrir... sur Valérie et ses deux gamines qui foncèrent dans la maison.

Valérie a deux ans de plus que moi et trois centimètres de moins. Nous avons toutes les deux des cheveux bruns bouclés, mais elle les teint en blond et les fait couper court à la Meg Ryan. Je suppose que c'est leur façon de traiter les cheveux en Californie.

Quand on était petites, Valérie, c'était le pudding à la vanille, les bonnes notes et les baskets blanches immaculées. Moi, c'était les gâteaux au chocolat, les « si, j'ai fait mes devoirs mais le chien les a mangés » et les genoux écorchés.

Valérie s'est mariée juste après le lycée et elle est tout de suite tombée enceinte. En fait, je suis jalouse. Moi, je me suis mariée, et j'ai tout de suite divorcé. Il faut dire que j'avais épousé une andouille de tombeur, et Valérie un chic type. On pouvait compter sur elle pour trouver l'homme idéal.

Mes nièces ressemblent beaucoup à Valérie avant sa Meg Ryanisation. Cheveux bruns bouclés, grands yeux marron, teint un chouia plus italien que le mien. Très peu de gènes hongrois sont restés dans son patrimoine héréditaire, et encore moins ont filtré chez ses filles, Angie et Mary Alice. Angie a neuf ans, et quarante d'âge mental. Mary Alice, quant à elle, se prend pour un cheval.

Ma mère, rouge de bonheur, les larmes aux yeux, à la limite d'une overdose hormonale, serrait les enfants dans ses bras et embrassait Valérie.

- Oh, c'est pas vrai ! n'arrêtait-elle pas de dire. Oh, c'est pas vrai ! Oh, c'est pas vrai ! Quelle surprise ! Je ne savais pas que vous veniez !

- J'ai téléphoné, lui répondit Valérie. Mamie ne te l'a pas dit ?

- Je ne t'entendais pas. Il y avait trop de bruit et on a été coupées.

- Eh bien, me voilà.

- Juste à temps pour dîner, dit ma mère. J'ai un bon rôti, et un gâteau comme dessert.

Nous nous précipitâmes pour ajouter des chaises, des couverts, des verres. Chacun reprit sa place à table, se passa le rôti, les pommes de terre et les haricots verts. Le dîner prit aussitôt des allures de fête et la maison un air de vacances.

- Tu restes combien de temps avec nous ? demanda ma mère à Valérie.

- Le temps de faire assez d'économies pour acheter une maison. Mon père blêmit.

Ma mère était aux anges.

- Vous revenez vivre dans le New Jersey ? Valérie choisit une tranche de viande très fine.

- Ça me paraît la meilleure solution, dit-elle.

- Steve s'est fait muter ? demanda ma mère.

- Steve ne vient pas, répondit Valérie en détachant d'un geste chirurgical le filet de graisse de la viande. Il m'a quittée.

Finis l'air de vacances.

Joe fut le seul à ne pas lâcher sa fourchette. Je lui décochai un coup d'œil et vis qu'il faisait de gros efforts pour ne pas rire.

- Ah ça, c'est enquinant ! s'écria ma grand-mère.

- Il t'a quittée, répéta ma mère. Comment ça, quittée ? Steve et toi, vous allez si bien ensemble.

- Je le pensais aussi. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Je croyais que tout marchait à merveille entre nous et, d'un coup, il part, pouf.

- Avec une pouf ? demanda ma grand-mère.

- Non, pouf, sans crier gare. Pouf !

Elle se mordillait la lèvre inférieure pour l'empêcher de trembloter.

Dans ma famille, une lèvre tremble et c'est la panique générale.

Nous n'évalons pas nos émotions. Nous, c'est mauvaise humeur et sarcasme. Au-delà de ça, c'est terra incognita. Aussi ne savions-nous absolument pas comment réagir devant l'attitude de Valérie. Valérie, c'est la reine de glace. Sans parler du fait qu'elle a toujours mené une vie parfaite. Ces choses-là n'arrivent tout bonnement pas à Valérie !

Ses yeux s'embaient de larmes.

- Tu veux bien me passer la sauce, Mamie ? demanda-t-elle.

- Je vais en chercher de la chaude, dit ma mère en bondissant de sa chaise.

La porte de la cuisine se referma bruyamment dans son dos. On entendit un cri et le bruit d'un plat qui se fracasse contre un mur. Je cherchai machinalement Bob des yeux, mais il somnolait sous la table. La porte de la cuisine se rouvrit et ma mère revint vers nous, très calme, la saucière à la main.

- Je suis sûre que ce n'est que temporaire, dit-elle. Je suis sûre que Steve reprendra ses esprits.

- Je croyais qu'on était heureux en ménage. Je lui préparais de bons petits plats. J'entretenais notre intérieur. Je faisais de la gym pour rester attirante. Je me suis même fait coiffer à la Meg Ryan. Je ne comprends pas ce qui n'allait pas pour lui.

Valérie a toujours été la plus expansive de la famille, et celle qui ne se départ jamais de son sang-froid. Ses amis la surnommaient sainte Valérie car elle arborait toujours un air serein... comme la statue de la Vierge dans le jardin de Ronald DeChooch. Et voilà que son monde s'écroulait autour d'elle et que sa sérénité lui échappait. Elle ne pétait pas les plombs non plus. Elle paraissait surtout triste et perdue.

De mon point de vue, ça faisait un peu bizarre compte tenu du fait que, lorsque mon mariage a volé en éclats, on m'entendait crier à des kilomètres à la ronde. Et lorsque Dickie et moi nous sommes retrouvés devant le juge, on m'a raconté que, à un moment donné, ma tête a effectué une rotation à trois cent soixante degrés, comme celle de la gamine dans L'Exorciste. Notre mariage n'a peut-être pas été une réussite mais avec notre divorce, on en a eu pour notre argent.

Je m'échauffai in petto, et regardai Morelli l'air de dire tous-les-mecs-sont-des-salauds. Son regard s'assombrit et un soupçon de sourire fit frémir la commissure de ses lèvres. Il me caressa la nuque du bout du doigt, et une onde de chaleur se répandit jusque dans mon ventre en ricochant jusqu'à mon di dou da.

- Pff, soufflai-je. Son sourire s'élargit.

- Au moins, tu dois t'en sortir financièrement, dis-je à ma sœur. Aux termes de la loi californienne, tu as droit à la moitié de tout, non ?

- La moitié de rien égale rien, me répondit Valérie. La maison est hypothéquée au-delà de sa valeur. Notre compte en banque est vide car Steve a fait transférer nos avoirs aux îles Caïmans. Il est très doué en affaires. Tout le monde l'a toujours dit. C'est une chose que je trouvais très attirante chez lui.

Elle inspira profondément et découpa la viande d'Angie. Puis celle de Mary Alice.

- Et la pension alimentaire ? demandai-je. Pour élever les enfants ?

- En théorie, je suppose qu'il devrait m'aider pour les filles, mais bon, il a disparu. Si ça se trouve, il est dans les îles Caïmans avec notre argent.

- C'est horrible !

- En fait, Steve est parti avec notre baby-sitter.

On en resta tous babas.

- Elle a eu dix-huit ans le mois dernier, poursuivit Valérie. Je lui avais offert une peluche pour son anniversaire.

Mary Alice hennit.

- Je veux de l'avoine ! Un cheval, ça ne mange pas de viande. Un cheval, ça doit manger de l'avoine !

- Comme elle est mignonne, dit Mamie. Mary Alice se prend toujours pour une jument.

- Je suis un cheval, déclara Mary Alice. Un mâle.

- Ne sois pas un mâle, ma chérie, dit Valérie. Les mâles sont des

ordures.

- Pas tous, fit remarquer ma grand-mère.

- Tous les hommes sont des ordures, reprit Valérie. Sauf papa, bien sûr.

Nulle mention de Joe comme exception à la règle.

- Les chevaux galopent plus vite que les juments, dit Mary Alice.

Elle lança une cuillerée de purée à sa sœur. La purée frôla Angie et tomba par terre. Bob bondit de sous la table et n'en fit qu'une bouchée.

Valérie lança un regard furibond à Mary Alice.

- Ce n'est pas gentil de lancer de la purée.

- C'est vrai, dit Mamie. Les petites demoiselles ne lancent pas de purée à leur sœur.

- Combien de fois vais-je devoir vous le répéter ? s'écria Mary Alice. Je ne suis pas une petite demoiselle, je suis un cheval !

Un lob et splash : de la purée atterrit sur Mamie. Ma grand-mère se rembrunit et lança un haricot vert qui rebondit sur la tête de Mary Alice.

- Maminou m'a frappée avec un haricot ! brailla Mary Alice. Elle m'a frappée avec un haricot ! Empêchez-la de me lancer des haricots !

Exit les petites filles modèles. Bob goba le haricot.

- Arrêtez de donner à manger au chien, dit mon père.

- J'espère que cela ne te dérange pas que nous débarquions à l'improviste, papa, dit Valérie. C'est seulement jusqu'à ce que je trouve du travail.

- Nous n'avons qu'une salle de bains, répondit mon père. Je veux pouvoir en disposer dès que je me lève. Sept heures, c'est mon heure.

- Ce sera formidable de vous avoir à la maison, les filles et toi, dit ma mère. Tu pourras nous aider à préparer le mariage de Stéphanie. Joe et elle viennent de décider d'une date.

Valérie lutta une fois encore contre les larmes qui embuèrent ses yeux rougis.

- Félicitations, dit-elle.

- La cérémonie nuptiale de la tribu des Tuzis dure sept jours et se termine par le perçage rituel de l'hymen, dit Angie. Ensuite, la mariée va vivre dans la famille de son époux.

- J'ai vu une émission sur les extraterrestres à la télé, intervint ma grand-mère. Ils n'ont pas d'hymen. Ils n'ont pas du tout de parties génitales.

- Et les chevaux, ils ont un hymen? demanda Mary Alice.

- Pas les mâles, répondit ma grand-mère.

- Ça me fait vraiment plaisir que vous vous mariiez tous les deux, nous dit Valérie.

Et là-dessus, elle éclata en sanglots. Pas des petites plaintes retenues. Les grandes eaux. Elle pleurait à chaudes larmes, secouée de hoquets entrecoupés de cris d'animal blessé. Les deux petites filles

modèles se mirent elles aussi à pleurer, braillant, bouche grande ouverte comme seuls les enfants savent le faire. Ma mère suivit le mouvement, se mouchant dans sa serviette. Et Bob se mit à hurler à la mort. Aaaouuuu, Aaaouuuuuuuuuuuu.

- Je ne me remarierai jamais, articula Valérie entre deux sanglots. Jamais, jamais, jamais. Le mariage est l'œuvre du diable. Les hommes sont l'Antéchrist. Je veux devenir lesbienne.

- Comment s'y prend-on pour ça ? demanda ma grand-mère. Il faut porter un faux pénis ? J'ai vu une émission, l'autre jour, à la télé, les femmes mettaient un bidule en latex noir en forme de gros...

- Tuez-moi ! cria ma mère. Mais tuez-moi ! Je veux mourir !

Ma sœur et Bob gémirent à l'unisson. Mary Alice hennit à pleins poumons. Angie se boucha les oreilles en chantonnant :

- La la la, la la la...

Mon père sauça son assiette en regardant autour de lui. Où était le café ? Le dessert ?

- Tu as une grosse dette envers moi, me souffla Morelli à l'oreille. Ça vaut au moins toute une nuit bien cochonne.

- J'ai la migraine, dit ma grand-mère. Je ne supporte plus ce raffut. Que quelqu'un fasse quelque chose. Allumez la télé ! Sortez les digestifs ! Faites quelque chose !

Je m'extirpai de ma chaise et allai chercher le gâteau à la cuisine. À peine l'eus-je posé sur la table que les pleurs cessèrent. S'il y a quelque chose de sacré chez les Plum... c'est bien le dessert.

Nous roulâmes en silence jusque chez moi. Ni Morelli, ni Bob, ni moi ne savions quoi dire. Morelli engagea la voiture sur mon parking, coupa le contact et se tourna vers moi.

- En août ? demanda-t-il d'une voix plus haut perchée que d'habitude, incapable de dissimuler son incrédulité. Tu veux qu'on se marie en août ?

- Ça m'a échappé ! Tout ça, c'est à cause de ma mère qui s'imaginait déjà morte.

- Comparée à ta famille, la mienne ressemble à la famille Brady.

- Tu veux rire ? Ta grand-mère est folle. Elle jette des mauvais sorts.

- C'est un truc d'Italiens.

- C'est un truc de fous.

Une voiture fit une embardée, s'engagea sur le parking, pila, la portière côté chauffeur s'ouvrit et Mooner roula sur le bitume. Nous bondîmes de nos sièges d'un seul élan pour courir vers lui. Quand nous arrivâmes à sa hauteur, il s'était redressé en position assise. Il se tenait la tête, et du sang coulait entre ses doigts.

- Salut, mon, me dit Mooner. Je crois bien qu'on m'a tiré dessus. Je regardais la télé, et j'ai entendu du bruit sur la véranda, alors je me suis retourné et j'ai vu un visage effrayant qui me regardait par la

fenêtre. Une vieille dame effroyable avec des yeux exorbités. Il faisait sombre, mais je l'ai quand même vue à travers la vitre. Là-dessus, elle a pointé un flingue sur moi et elle a tiré. Elle a cassé la vitre de Dougie, et tout. Ça devrait être interdit par la loi, ce genre de trucs, mon.

Le Mooner habite à deux pas de l'hôpital St. François, mais il l'avait largement dépassé et était venu chercher de l'aide auprès de moi. Pourquoi moi ? me demandai-je. Je crus entendre ma mère et je me donnai mentalement une tape sur la tête.

Nous chargeâmes Mooner dans sa voiture. Joe le conduisit à l'hôpital. Je le suivis au volant de son pick-up. Deux heures plus tard, toutes les formalités médicales et policières étaient réglées, et Mooner avait un gros pansement sur le front. La balle l'avait frôlé juste au-dessus du sourcil et s'était plantée dans le mur de la pièce.

Nous nous trouvions dans le salon de chez Dougie et nous examinions le trou laissé dans la vitre.

- J'aurais dû porter la Super Tenue, dit Mooner. Ça les aurait bluffés, mon.

Joe et moi échangeâmes un regard. Bluffés. Oui, sûr.

- Tu penses que c'est sans danger s'il reste ici ? demandai-je à Joe.

- Difficile de dire ce qui est sans danger pour lui.

- Amen, dit Mooner. La sécurité volette sur les ailes des papillons.

- Je ne pige pas, dit Joe.

- Ça veut dire que la sécurité est incertaine, mon. Joe m'attira dans un coin du salon.

- On ferait peut-être mieux de le placer dans un centre de désintoxication.

- Je t'ai entendu, mon. Nullos, ton idée. Les gus, dans ces centres, ils sont bizarres. Ils sont tous de vrais déprimés, tu vois. Ils sont tous drogués, tu vois.

- Bah, c'est sûr, on ne voudrait surtout pas t'enfermer avec une bande de camés, dit Joe.

Mooner acquiesça.

- Putain, c'est sûr, man !

- Je peux l'héberger deux ou trois jours, dis-je. Paroles que je regrettai aussitôt. Quelle mouche me piquait aujourd'hui ? J'avais l'impression que ma bouche n'était plus connectée à mon cerveau.

- Wouah, tu ferais ça pour le Mooner ? Alors là, c'est géant.

Mooner me serra contre lui.

- Tu le regretteras pas, me dit-il. Je suis un super colocataire.

Joe avait l'air nettement moins ravi que le Mooner. Joe avait d'autres projets pour la soirée. Je n'avais pas oublié sa remarque, à table, comme quoi je lui étais redevable d'une nuit bien cochonne. J'avais pris ça pour une boutade. Et si ce n'en était pas une ? Difficile à dire

avec les hommes. Peut-être valait-il mieux que je rentre avec Mooner.

A l'intention de Joe, je haussai les épaules d'un air de dire Hé, qu'est-ce qu'une fille ne doit pas faire !

- D'accord, dit Joe, fermons à clé et partons d'ici. Toi, tu prends le Mooner, et moi, je prends Bob.

Mooner et moi nous trouvions dans le couloir devant ma porte. Il portait un petit sac en toile qui, supposai-je, contenait des vêtements de rechange et toute une collection de drogues.

- O.K., dis-je, je t'explique. Je suis très contente de te recevoir chez moi, mais tu ne pourras pas consommer de drogue ici.

- Mon, fit Mooner.

- Tu as de la drogue dans ton sac ?

- Hé, tu me prends pour qui ?

- Pour un camé.

- Ouais, bon, c'est parce que tu me connais.

- Vide ton sac par terre.

Il obtempéra. Je remis ses vêtements dans le sac et confisquai tout le reste. Pipes, papier à rouler, assortiment de substances à usage contrôlé. Nous pénétrâmes dans mon appartement, je jetai le contenu des sachets en plastique dans la cuvette des toilettes et le matériel dur à la poubelle.

- Pas de drogue tant que tu vis chez moi.

- Hé, c'est cool. Le Mooner, la drogue, il peut s'en passer. Le Mooner est un toxico du dimanche.

Mouais.

Je lui donnai un oreiller, une couette et allai me coucher. À quatre heures du matin, je fus réveillée par la télévision qui hurlait. Je gagnai le salon à pas traînants en T-shirt et pantalon de pyjama en flanelle et je fusillai Mooner du regard.

- Que se passe-t-il ? Tu n'arrives pas à dormir ?

- En général, je dors comme une souche. Je ne pige pas, là. Je crois que tout ça, c'est trop pour le Mooner, tu vois. Je sens de mauvaises vibrations, là. Tu comprends ? Je me sens agité, quoi.

- Ouais. J'ai plutôt l'impression que tu as besoin d'un joint.

- C'est thérapeutique, mon. En Californie, tu peux avoir de l'herbe sur ordonnance.

- Laisse tomber.

Je regagnai ma chambre, fermai la porte à clé et mis un oreiller sur ma tête.

J'émergeai à sept heures. Mooner dormait par terre devant le programme de dessins animés du samedi matin. Je mis la cafetière en route, donnai à boire et à manger à Rex et glissai une tranche de pain dans mon toaster flambant neuf. L'odeur du café réveilla Mooner.

- Yo, dit-il. Qu'est-ce qu'il y a pour le petit déj' ?
- Pain grillé et café.
- Ta grand-mère m'aurait fait des pancakes.
- Ma grand-mère n'est pas là.
- Tu essaies de me faire vivre à la dure, mon. Je parie que tu t'es empiffrée de beignets, et moi, j'ai seulement droit à des tartines. Je te parle de mes droits civiques, là.

Sans aller jusqu'à dire qu'il criait, il avait haussé le ton.

- Je suis un être humain, et j'ai des droits ! reprit-il.
- De quels droits parles-tu ? De celui de manger des pancakes ? Ou de celui d'avoir des beignets ?

- Je ne sais plus. Aïe aïe aïe.

Il se laissa tomber sur le canapé.

- Ton appart est trop déprimant. Il me rend nerveux, tu vois.

Comment peux-tu supporter de vivre ici ?

- Bon, tu veux du café ou pas ?

- Oui ! Je veux du café et tout de suite !

Sa voix monta d'un cran supplémentaire. Il criait carrément à présent.

- Je ne vais quand même pas l'attendre éternellement, ce café !

Vlan, je posai un mug sur le comptoir de la cuisine, y versai du café et le poussai violemment vers Mooner. Puis, je téléphonai à Morelli.

- J'ai besoin de plantes, lui dis-je. Il faut que tu m'en trouves.

- Tu songes à quoi ? Un caoutchouc ?

- Non, je songe à de la marijuana. J'ai jeté toutes les drogues de Mooner dans les toilettes hier soir, et maintenant, je ne le supporte plus. C'est à croire qu'il a des symptômes prémenstruels.

- Je croyais que ton plan était de le désintoxiquer.

- Mauvaise idée. Je le préfère quand il plane.

- Tiens bon. Joe raccrocha.

- C'est du jus de chaussettes, ton café, mon. Je veux un café au lait.

- Très bien ! Allons boire un foutu crème !

Je pris mon sac, mes clés et poussai Mooner vers la porte.

- Hé, faut que je me chausse, mon.

Je levai les yeux au ciel si haut que j'eus l'impression qu'ils firent un tour sur eux-mêmes et je me vidai les poumons en poussant un gros soupir agacé pendant que Mooner allait chercher ses chaussures en râlant. Super. Je n'étais même pas en manque et voilà que, moi aussi, j'avais des symptômes prémenstruels.

Chapitre 5

M'installer dans un café pour siroter un crème ne faisait pas partie de mon programme de la matinée, aussi optai-je pour le comptoir de vente extérieur du McDonald's où la formule petit déjeuner comportait crème ET pancakes. Pas des pancakes du calibre de ceux de ma grand-mère, mais pas dégueu non plus, et plus faciles à trouver.

Le ciel était couvert, et le temps à la pluie. Rien d'étonnant. En avril, les averses sont de rigueur dans le New Jersey. Bruines non stop et grises qui abîment les cheveux de tous les habitants de l'État et encouragent une mentalité de pantoufflard. À l'école, on nous enseignait que les ondées d'avril amenaient les fleurs de mai. Elles apportent aussi leur lot de carambolages sur l'autoroute et de nez bouchés. Le bon côté de la chose est que, dans le New Jersey, nous avons souvent des raisons d'acheter de nouvelles voitures, et que nous sommes connus dans le monde entier pour notre accent nasillard.

- Alors, comment va ta tête ? demandai-je à Mooner sur le chemin du retour.

- Pleine de crème. C'est moelleux dans ma tête, man.

- Non, je parlais de tes douze points de suture. Mooner palpa son pansement.

- Ça me paraît bon.

Il se carra dans son siège, la bouche entrouverte, les yeux écarquillés comme s'il fouillait du regard les parties les plus reculées de son esprit puis, soudain, l'illumination !

- Oh ouais, dit-il, une vieille dame effrayante m'a tiré dessus.

C'est ce qu'il y a de positif dans le fait de fumer de la marijuana tous les jours... aucune mémoire récente. Il vous arrive une chose horrible et, dix minutes après, vous ne vous rappelez plus rien.

Évidemment, c'est aussi le mauvais côté de la chose, car lorsqu'un désastre survient, comme la disparition d'un ami, il se peut que des messages ou qu'un événement important se perdent dans les limbes. Et que vous puissiez avoir une hallucination, croire voir un visage à la fenêtre alors qu'en fait on vous tire dessus depuis une voiture qui passe.

Dans le cas de Mooner, cette possibilité devenait une forte probabilité.

Je passai devant chez Dougie pour m'assurer qu'on n'avait pas incendié sa maison pendant la nuit.

- Tout me paraît normal.

- Vide, je dirais, répondit Mooner.

À notre arrivée chez moi, nous trouvâmes Ziggy Garvey et Benny Colucci dans la cuisine. Chacun tenait entre ses mains un mug de café et une tranche de pain grillé.

- J'espère que ça ne vous dérange pas, dit Ziggy. On a eu envie d'essayer votre nouveau grille-pain.

- Excellent, fit Benny en montrant son pain grillé. Doré à souhait. Pas du tout brûlé. Et bien croustillant.

- Vous devriez acheter de la confiture, me dit Ziggy. Ce serait meilleur.

- Vous êtes encore entrés chez moi par effraction ! J'ai horreur de ça !

- Vous n'étiez pas là, me dit Ziggy. On ne voulait pas donner l'impression de traîner dans le couloir.

- Oui, surenchérit Benny, on ne voulait pas ternir votre réputation. On pense que vous n'êtes pas ce genre de fille... même s'il circule pas mal de rumeurs depuis des années sur Morelli et vous. Vous devriez vous méfier de lui. Il a très mauvaise réputation.

- Tiens ! s'exclama Ziggy. C'est la petite tantouze. Où est passé ton uniforme, gamin ?

- Ouais, et c'est quoi, ce pansement ? demanda Benny. Tu as trébuché avec tes talons hauts ?

Les deux compères se donnèrent un coup de coude et rirent d'un air entendu. Une idée fit tilt dans ma tête.

- Dites donc, les gars, vous ne sauriez pas la moindre chose sur la raison de ce pansement ?

- Moi non, répondit Benny. Ziggy, tu es au courant de quelque chose, toi ?

- Je ne sais rien sur rien.

Je m'adossai au comptoir de la cuisine et croisai les bras.

- Bon, qu'est-ce que vous faites ici ?

- On vient aux nouvelles, dit Ziggy. Ça fait un bail qu'on ne s'est pas parlé. On voulait savoir s'il y avait du nouveau.

- Depuis moins de vingt-quatre heures ?

- Ouais, c'est ce que je disais, ça fait un bail.

- Rien de nouveau.

- Mince, c'est vraiment dommage, soupira Benny. Vous avez si bonne réputation. On mettait de grands espoirs en vous.

Ziggy finit son café, rinça le mug dans l'évier et le posa sur l'égouttoir.

- Il faut qu'on parte, dit-il.

- Connards, dit Mooner.

Ziggy et Benny, qui avaient atteint la porte, se figèrent.

- C'est pas gentil de dire ça, fit Ziggy. On va passer l'éponge parce que vous êtes un ami de mademoiselle Plum.

Il se tourna vers Benny pour confirmation.

- Absolument, dit celui-ci. On va passer l'éponge, mais vous devriez revoir vos manières. Ce n'est pas bien de parler comme ça à deux vieux messieurs.

- Vous m'avez traité de tantouze ! cria Mooner. Ziggy et Benny se regardèrent, perplexes.

- Ouais, fit Ziggy. Et alors ?

- La prochaine fois, dis-je, ne vous gênez pas pour patienter dans le couloir.

Je refermai la porte sur eux, et me tournai vers Mooner.

- Je te demande de penser, lui dis-je. Sais-tu pourquoi quelqu'un voudrait te tirer dessus ? Tu es sûr que c'était le visage d'une femme à ta fenêtre ?

- J'en sais rien, mon. J'ai du mal à penser. J'ai l'esprit comme occupé.

- Et les coups de fil bizarres ?

- Il n'y en a eu qu'un, mais pas si bizarre que ça. Une femme a appelé pendant que j'étais chez Dougie, elle a dit qu'elle pensait que j'avais un truc qui ne m'appartenait pas. Moi, j'ai dit, ouais, faut voir.

- Elle a dit autre chose ?

- Non. Je lui ai demandé si elle voulait un toaster ou une Super Tenue, mais elle a raccroché.

- C'est tout ce qui vous reste comme marchandises ? Qu'en est-il des cigarettes ?

- Je m'en suis débarrassé. Je connais un très gros fumeur, alors...

J'avais l'impression que Mooner était tombé dans une faille spatio-temporelle. Je le revoyais, au lycée, exactement comme ça. Cheveux bruns longs et raides séparés par une raie au milieu et noués en queue-de-cheval. Teint pâle, corps mince, taille moyenne. Il portait une chemise hawaïenne et un jean sans doute livrés chez Dougie à la faveur de la nuit. Il s'était laissé flotter au fil de ses années de lycée dans le bien-être douillet d'un brouillard herbeux, bavard et rieur à la cantine, somnolant en cours de littérature. Et voilà que je l'avais de nouveau devant moi... se laissant toujours flotter au fil de l'existence. Pas de travail. Pas d'obligations. Maintenant que j'y pensais, ça me paraissait plutôt bien.

En général, Connie travaille le samedi matin. Je téléphonai à l'agence. Elle me mit en attente.

- J'étais en ligne avec ma tante Flo, me dit-elle. Je t'ai dit qu'il y avait eu du grabuge, à Richmond, quand DeChooch s'y trouvait, tu t'en souviens ? Elle pense que c'est lié à la mort de Louie D.

- Louie D. C'est un... homme d'affaires, c'est ça ?

- Un homme d'affaires incontournable. Du moins, il l'était. Il est mort d'un infarctus pendant que DeChooch prenait sa livraison.

- Serait-ce une balle qui aurait provoqué son infarctus ?
- Je ne pense pas. Si Louie D s'était fait descendre, ça se saurait.
Ce genre de nouvelles circule vite. D'autant plus que sa sœur habite ici.

- Qui est-ce ? Je la connais ?

- Estelle Colucci. La femme de Benny Colucci. Bon Dieu de merde.
- Le monde est petit.

Je raccrochai et le téléphone sonna. Ma mère.

- Il faut te choisir une robe de mariée.
- Je ne veux pas me marier en blanc.
- Tu devrais au moins jeter un coup d'œil.
- Oui, j'y pense.

Et puis j'oublie.

- Quand ?

- Je ne sais pas. Je suis occupée, là. Je travaille.
- C'est samedi. Qui travaille le samedi ? Tu devrais te reposer de temps en temps. J'arrive, avec Mamie.

- Non!

Trop tard. Elle était déjà partie.

- Nous devons filer, dis-je à Mooner. C'est un cas d'urgence. Vite !
- Quel genre d'urgence ? On ne va pas encore me tirer dessus, hein ?

Je pris la vaisselle sale dans l'évier et la fourrai dans le lave-vaisselle. Puis j'attrapai la couette et l'oreiller de Mooner, et courus les mettre dans ma chambre. Ma grand-mère avait vécu chez moi une courte période. J'étais presque certaine qu'elle possédait un double des clés. Que Dieu fasse que ma mère ne voie pas mon appartement dans un tel désordre ! Je n'avais pas le temps de faire le lit. Je rassemblai des vêtements épars et des serviettes, et jetai le tout dans la pаниère à linge. Je traversai le salon en trombe, retournai à la cuisine, pris mon sac et mon blouson en criant à Mooner de se bouger.

Nous tombâmes sur ma mère et ma grand-mère dans le hall d'entrée.

Aaarrgh !

- Ce n'était pas la peine de nous attendre ici, dit ma mère. Nous serions montées.

- Je ne vous attends pas, je pars. Je suis navrée, mais je travaille ce matin.

- Qu'est-ce que tu fais ? demanda ma grand-mère. Tu traques un tueur frappingue ?

- Je recherche Eddie DeChooch.

- C'est bien ce que je disais, commenta ma grand-mère.

- Tu le chercheras un autre jour, dit ma mère. J'ai pris rendez-vous pour toi chez « Vive la Mariée », la boutique de Tina.

- Oui, tu ferais bien d'y aller, surenchérit ma grand-mère. Si on a pu l'avoir, c'est uniquement parce qu'il y a eu une annulation de dernière minute. En outre, il nous fallait une excuse pour quitter la maison parce que les galopades et les hennissements, ce n'est plus supportable.

- Je ne veux pas de robe de mariée. J'ai envie de faire un mariage discret.

Ou même de ne pas faire de mariage du tout.

- Je sais, mais ça n'engage à rien de regarder, dit ma mère.

- Chez Tina, c'est rock, dit Mooner. Ma mère se tourna vers lui.

- Mais, c'est Walter Dunphy, non ? dit-elle. Dieu du ciel, je ne t'avais pas vu depuis des siècles.

- Man ! dit Mooner pour saluer ma mère.

Puis, Mamie Mazur et lui se serrèrent la main en une de ces gestuelles compliquées dont je ne me souviens jamais.

- Il vaudrait mieux qu'on y aille, dit ma grand-mère. Il ne faudrait pas être en retard.

- Je ne veux pas de robe blanche !

- C'est juste pour regarder, dit ma mère. Ça ne nous prendra qu'une demi-heure, ensuite tu pourras vaquer à tes affaires.

- D'accord ! Une demi-heure. Pas plus. Et on ne fait que regarder !

« Vive la Mariée » se trouve au cœur du Bourg. La boutique occupe la moitié inférieure d'une maison jumelée en brique. Tina vit à l'étage et fait son commerce au rez-de-chaussée. L'autre moitié lui appartient également, mais elle la loue. Tina a la réputation d'être une propriétaire chieuse et, généralement, ses locataires ne renouvellent pas leur bail. Les locations d'appartements sont aussi rares que du beurre en branche, au Bourg, alors Tina n'a jamais de problème pour trouver d'autres infortunées victimes.

- Elle est faite pour toi ! s'écria Tina en reculant pour mieux me jager. Elle est parfaite ! Elle est renversante !

J'étais vêtue d'une longue robe en satin au bustier ajusté à la perfection, au décolleté discret et valorisant, à la jupe cloche prolongée d'une traîne d'un mètre vingt de long.

- Ce qu'elle est belle, dit ma mère.

- Si je me remarie, je choisirai une robe exactement comme celle-là, dit Mamie. Ou alors, j'irai à Las Vegas pour une cérémonie dans une église à la Elvis.

- Elle est pour toi, man, me dit Mooner.

Je me tortillai légèrement pour mieux me voir dans la psyché à trois faces.

- Vous ne la trouvez pas trop... blanche ?

- Sûrement pas, se récria Tina. Elle est crème. Crème et blanc, ce n'est pas du tout la même chose.

Certes, cette robe m'allait bien. J'avais l'air de Scarlett O'Hara se préparant pour un grand mariage à Tara. J'exécutai quelques petits pas de danse.

- Sautille sur place, dit Mamie, qu'on puisse voir ce que ça donnera pour le bunny hop.

- Elle est très jolie, dis-je, mais je n'ai pas envie de me marier en blanc.

- Je peux en commander une à sa taille, sans engagement, proposa Tina.

- Sans engagement, dit Mamie. Que demande le peuple !

- Du moment que c'est sans engagement, dit ma mère.

J'eus soudain très envie de chocolat. De beaucoup de chocolat.

- Oh, zut, m'exclamai-je. L'heure tourne, il faut que je file.

- Cool, dit Mooner. On va lutter contre la criminalité, maintenant ? Je me disais que j'avais besoin d'une ceinture pour ma Super Tenue. Pour ranger tout mon matos anti-criminalité, tu vois.

- De quel « matos » parles-tu ?

- Je n'y ai pas encore complètement réfléchi, mais je pense à des trucs genre chaussettes antigravitationnelles qui me permettraient d'escalader la façade des immeubles. Et aussi à un spray qui me rendrait invisible.

- Tu es sûr que ta tête va bien là où tu as été blessé ? Tu n'as pas mal au crâne ? Tu n'as pas de vertiges ?

- Non, je me sens bien. J'ai un peu faim, c'est tout.

Il bruinait lorsque je quittai le magasin de Tina en compagnie de Mooner.

- C'est une toute nouvelle expérience, me dit-il. Ça m'a fait l'impression d'être une demoiselle d'honneur.

Je ne savais trop quelle impression ça m'avait fait à moi. J'essayai l'expression future mariée, mais je trouvai qu'elle m'allait moins bien que grosse nigaude. Je n'en revenais pas de m'être laissé entraîner à cette séance d'essayage. Où avais-je la tête ? Je me frappai le front du plat de la main en grommelant.

- Mon, fit Mooner. Tu parles !

Je mis le contact et enfonçai Godsmack dans le lecteur de CD. Je préfèrai ne pas penser au fiasco du mariage, et rien ne vaut le heavy métal pour se libérer l'esprit de tout ce qui ressemble de près ou de loin à un raisonnement. Je mis le cap sur la maison de Mooner et, lorsqu'on atteignit Røebliŋg Street, lui et moi agitions la tête en rythme comme des forcenés.

Nous étions si concentrés sur nos simulations d'accords de guitare et nos secouements de cheveux que je faillis ne pas voir la Cadillac

blanche garée devant la maison du père Carolli qui jouxtait l'église. Le père Carolli est vieux comme Hérode et, aussi loin que je m'en souviens, il a toujours vécu au Bourg. Il serait logique que DeChooch le connaisse et soit venu lui demander conseil. Je fis une rapide prière pour que DeChooch se trouve à l'intérieur de la maison. Là, je pourrais l'arrêter, mais dans l'église, c'était une autre paire de manches. Si jamais ma mère apprenait que j'avais violé ce sanctuaire, elle me ferait payer le prix fort.

Je pris la direction du presbytère et frappai à la porte. Pas de réponse.

Mooner s'aventura à travers les buissons et risqua un coup d'œil par la fenêtre.

- Je ne vois personne là-dedans, mon. Nos regards glissèrent vers l'église.

Crotte. Peut-être DeChooch confessait-il ses péchés ? Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai zigouillé Loretta Ricci.

- O.K., me décidai-je. On essaie l'église.

- Je devrais peut-être passer chez moi me changer et mettre ma Super Tenue.

- Je ne suis pas sûre qu'elle conviendrait pour une église.

- Pas assez habillé ?

J'ouvris la porte de l'église et plissai les yeux pour tenter de percer l'obscurité ambiante. Les jours ensoleillés, la lumière entraît à flots à travers les vitraux. Les jours pluvieux, il y régnait une atmosphère maussade et dépassionnée. Ce jour-là, la seule chaleur provenait de quelques cierges votifs dont la flamme tremblotait au pied de la Vierge Marie.

L'église semblait déserte. Aucun murmure n'émanait des confessionnaux. Personne ne priait. Il n'y avait que les cierges qui se consumaient dans une odeur d'encens.

Au moment où je m'apprêtais à ressortir, j'entendis un rire étouffé provenant de l'autel.

- Il y a quelqu'un ? criai-je.

- Rien que nous, les filles.

Je crus reconnaître la voix de DeChooch.

Suivie de Mooner, je remontai prudemment la nef et risquai un coup d'œil derrière l'autel. DeChooch et Carolli, assis par terre, adossés à l'autel, partageaient une bouteille de gros rouge. Une bouteille vide gisait déjà sur le sol non loin d'eux.

Mooner leur adressa le signe de la paix.

- Mon, dit-il.

Le père Carolli lui rendit la pareille en répétant le mantra.

- Mon.

- Qu'est-ce que vous voulez ? demanda DeChooch. Vous ne voyez

pas qu'on est à l'église ?

- En train de boire !

- C'est thérapeutique. Je suis déprimé.

- Je dois vous conduire au tribunal afin que vous versiez une autre caution.

DeChooch but une lampée de vin au goulot et s'essuya la bouche d'un revers de main.

- Je suis à l'église, dit-il. Vous n'avez pas le droit de m'arrêter dans une église. Dieu serait furax. Vous iriez pourrir en enfer.

- C'est le onzième commandement, dit Carolli.

- Ces types sont ronds comme des queues de pelle, dit Mooner en souriant.

Je fouillai dans mon sac et finis par trouver ce que je cherchais.

- Hou, des menottes ! s'exclama DeChooch. Ce que j'ai peur !

Je lui passai un bracelet au poignet gauche et tentai d'attraper son autre main. Peine perdue. Il sortit un 9 millimètres de la poche de son manteau, pria Carolli de tenir le bracelet vide et tira dans la chaîne. Les deux hommes poussèrent un cri quand la balle coupa la chaîne en deux et leur envoya des ondes de choc dans tout le corps.

- Hé, dis-je. Elles m'ont coûté soixante dollars, ces menottes.

DeChooch dévisagea Mooner en plissant les yeux.

- Je vous connais, vous ?

- Je suis le Mooner, mon. On s'est vus chez Dougie. Mooner croisa le majeur et l'index en disant :

- Dougie et moi, on est comme ça. On fait équipe.

- Je me disais bien que je vous avais reconnu ! s'écria DeChooch. Je vous déteste, vous et votre pourri de voleur de partenaire. J'aurais dû me douter que Kruper n'était pas seul sur ce coup.

- Mon, dit Mooner.

DeChooch pointa son revolver sur Mooner.

- Vous vous croyez malin, hein ? Vous vous imaginez que vous pouvez blouser un vieux. Toujours plus de fric... c'est ça votre but ?

- L'herbe, ça ne pousse pas là, dit Mooner en se tapotant le crâne.

- Je le veux, et tout de suite, ordonna DeChooch.

- Je serais ravi de faire des affaires avec vous, rétorqua Mooner, mais de quoi on cause, là ? De toasters ou de Super Tenues ?

- Trouduc, fit DeChooch.

Il fit feu en visant Mooner au genou. Il le rata d'une dizaine de centimètres. La balle se ficha dans le sol.

- Bonté divine ! s'écria Carolli en se bouchant les oreilles, tu veux me rendre sourd ? Range-moi ça.

- Pas avant de l'avoir fait parler, dit DeChooch. Il a quelque chose qui m'appartient.

Il braqua de nouveau son revolver sur Mooner qui prit ses jambes à

son cou et fila dans la nef latérale.

Dans ma tête, je désarmai héroïquement DeChooch d'un coup de pied. Dans la réalité, j'étais pétrifiée. Agitez-moi un flingue sous le nez et je me liquéfie illico.

DeChooch tira une nouvelle fois, la balle dépassa Mooner en arrachant un morceau des fonts baptismaux.

Carolli flanqua une taloche à DeChooch.

- Suffit !

DeChooch bascula en avant, le coup partit et la balle troua un tableau du Christ en croix.

La mâchoire nous en tomba. Nous nous signâmes à l'unisson.

- Putain de merde, s'écria Carolli. Tu as tiré sur Jésus ! Ça va te coûter un max de Je vous salue Marie.

- Je ne l'ai pas fait exprès, se défendit DeChooch. Il plissa les yeux en direction de la peinture.

- Je l'ai touché où ?

- Au genou.

- Ouf ! Au moins, ce n'est pas un organe vital.

- Bon, intervins-je, qu'en est-il de votre convocation au tribunal ? Je vous serais personnellement reconnaissante de bien vouloir m'accompagner au poste de police pour convenir d'une nouvelle date.

- Bon sang, comme chieuse, vous vous posez là ! dit DeChooch. Combien de fois vais-je devoir vous le répéter ? Oubliez ça ! Je suis déprimé. Je n'ai pas l'intention de rester enfermé dans une cellule dans l'état où je suis. Vous êtes déjà allée en prison ?

- Pas vraiment, non.

- Eh bien, vous pouvez me croire sur parole, ce n'est pas là qu'il faut aller quand on n'a pas le moral. Et de toute façon, j'ai autre chose à faire.

Je farfouillai dans ma besace. J'étais sûre d'avoir ma bombe lacrymo quelque part là-dedans. Et sans doute mon pistolet paralysant aussi.

- D'ailleurs, ajouta-t-il, d'autres gens me recherchent, et des gens bien plus dangereux que vous. Me mettre sous les verrous leur faciliterait la tâche.

- Je suis dangereuse !

- Vous êtes de la rigolade.

Je tirai ma bombe lacrymo de mon sac. Zut, c'était ma laque. Je devais réfléchir à une meilleure organisation. Sans doute ranger la lacrymo et le pistolet paralysant dans la pochette à glissière... mais du coup, trouver un autre endroit pour les chewing-gums et les bonbons à la menthe.

- Je m'en vais, annonça DeChooch. Je vous conseille de ne pas me suivre, ou alors je devrai vous descendre.

- Une dernière question ! Que vouliez-vous que Mooner vous rende ?

- C'est un truc entre lui et moi.

Sur ce, DeChooch sortit par une porte latérale sous nos yeux.

- Vous venez de laisser filer un assassin ! dis-je à Carolli. Vous étiez en train de boire avec un assassin !

- Nan. Choochy n'est pas un assassin. On se connaît depuis toujours. Au fond, il a bon cœur.

- Il a essayé de tuer Mooner.

- Il s'est un peu énervé. Depuis son attaque, il est très irritable.

- Il a fait une attaque ?

- Une toute petite. Ça compte pour du beurre. J'en ai fait des pires que la sienne.

Aïe, aïe, aïe.

Je rattrapai Mooner à quelques maisons de chez lui. Il sprintait, s'arrêtait pour regarder derrière lui, se remettait à courir, se figeait encore, aux aguets. Version Mooner du lapin cherchant à échapper aux chiens de chasse. Le temps que je me gare, il avait déjà franchi sa porte, avait trouvé un mégot de joint et l'allumait.

- On te tire dessus, lui dis-je. Tu ne devrais pas fumer du shit. Le shit rend con, et là, il va te falloir faire appel à ton intelligence.

- Ouais, mon, souffla Mooner avec la fumée. D'accooooooooord.

Je le tirai par le bras et l'entraînai jusque chez Dougie. Je disposais à présent d'un nouvel élément. DeChooch recherchait quelque chose qui, pensait-il, était en possession de Dougie. Et à présent, de Mooner.

- De quoi parlait DeChooch ? Qu'est-ce qu'il cherche ?

- J'en sais rien, mon, mais c'est pas un toaster. Nous nous trouvions dans le salon de Dougie. Ce n'est pas le roi du ménage, mais il régnait dans la pièce un désordre inhabituel. Coussins du canapé de travers, penderie grande ouverte. Je regardai dans la cuisine et trouvai un décor à l'identique : placards et tiroirs grands ouverts. La porte de la cave : idem. Celle du petit cellier : itou. Dans mon souvenir, il n'en était pas ainsi la veille au soir.

Je lançai ma besace sur la petite table de la cuisine et, après une fouille approfondie, j'en tirai ma bombe lacrymo et mon pistolet paralysant.

- Quelqu'un est venu ici, dis-je à Mooner.

- Ouais, ça arrive souvent. Je me tournai vers lui.

- Souvent ?

- C'est la troisième fois cette semaine. Je pensais qu'on en avait après notre stock. Et le vieux, là, qu'est-ce qui lui a pris ? Il était super sympa avec Dougie, il est venu à la maison deux fois, et maintenant, il me gueule dessus. C'est genre pas clair, mon.

Je demeurai figée sur place quelques secondes, bouche bée, les

yeux ronds.

- Attends une minute, tu es en train de me dire que DeChooch est revenu ici après avoir livré les cigarettes ?

- Ouais. Sauf que je savais pas que c'était DeChooch. Je connaissais pas son nom. Dougie et moi, on l'appelait juste Man Senior. J'étais là quand il a déposé les clopes. Dougie m'a demandé de les aider à décharger le camion. Là-dessus, deux jours plus tard, il est revenu voir Dougie. Je l'ai pas vu, cette fois-là. Je le sais juste parce que Dougie me l'a dit.

Mooner tira la dernière taffe du joint, le consommant jusqu'au filtre.

- Mince, tu parles d'une coïncidence, dit-il. Qui aurait cru que c'était Man Senior que tu recherchais.

Taloche mentale.

- Je vais vérifier le reste de la maison. Toi, tu restes ici. Si tu m'entends crier, tu appelles la police.

Deviendrais-je courageuse ou quoi ? En fait, j'étais à peu près certaine qu'il n'y avait personne. Il pleuvait depuis près d'une heure, plus peut-être, et je ne voyais aucune trace de pieds mouillés. On avait sans doute visité la maison la veille au soir après notre départ.

J'appuyai sur l'interrupteur de la cave et m'engageai dans l'escalier. La maison n'était pas grande, la cave non plus, et je ne dus pas avancer bien loin pour m'apercevoir qu'elle avait été fouillée de fond en comble. J'enchaînai avec l'étage et y connus la même expérience. Là aussi, les cartons étaient ouverts et leur contenu répandu sur le sol.

Manifestement, Mooner n'avait pas la moindre idée de ce que DeChooch cherchait. Il n'était pas assez retors pour jouer la comédie.

- Est-ce qu'il manque quelque chose ? lui demandai-je. Dougie a-t-il remarqué la disparition de quelque chose après la fouille de la maison ?

- Un rosbif.

- Pardon ?

- Je te jure. Y avait un rosbif au congélateur, et quelqu'un l'a pris. Il était petit. Un kilo et demi. Le restant d'un quartier de bœuf que Dougie avait eu... qui était tombé de l'arrière d'un camion, tu vois. C'était tout ce qu'il en restait. On l'avait gardé pour nous au cas où on aurait envie de se faire un bon petit gueuleton.

Je retournai à la cuisine et passai en revue le contenu du congélateur - glace et pizza - , puis celui du réfrigérateur - Coca et restes de pizza.

- Carrément flippant, dit Mooner. Ça craint ici sans le Dougster.

Je répugnai à l'admettre, mais j'avais besoin d'aide pour DeChooch. Je le soupçonnais de détenir la clé du mystère de la disparition de Dougie, et il n'arrêtait pas de me filer entre les doigts.

Connie s'apprêtait à fermer l'agence au moment où je débarquai en compagnie de Mooner.

- Tu tombes bien, me dit-elle. J'ai un DDC pour toi. Roseanne Kreiner. Femme d'affaires dans la catégorie fille de joie. Elle officie à l'angle de Stark Street et de la Douzième Rue. Accusée d'avoir molesté un de ses clients. Je suppose qu'il ne voulait pas la payer pour ses services. Elle ne devrait pas être difficile à trouver. Elle n'aura sans doute pas voulu sécher le travail pour se présenter au tribunal.

Je pris le dossier des mains de Connie et le fourrai dans mon sac.

- Des nouvelles de Ranger ?

- Il a livré son homme ce matin.

Génial ! Ranger était de retour. Je pourrais obtenir son aide.

Je lui téléphonai. Pas là. Je lui laissai un message et essayai son bipueur. Quelques instants plus tard, mon portable sonnait et un frisson ricocha sur mon ventre. Ranger.

- Yo, fit-il.

- J'aurais besoin d'un peu d'aide pour un DDC.

- Quel est ton problème ?

- Il est vieux, et j'aurais l'air d'une nullarde si je lui tirais dessus.

Rire de Ranger à l'autre bout de la ligne.

- Qu'est-ce qu'il a fait ?

- Tout. C'est Eddie DeChooch.

- Tu veux que j'aille lui parler ?

- Non. J'aimerais mieux que tu me souffles quelques idées sur la façon de l'appréhender sans le tuer. Si je le buzze avec le pistolet paralysant, j'ai peur qu'il tombe raide mort.

- Coincez-le à deux avec Lula. Prenez-le en sandwich et passez-lui les menottes.

- J'ai déjà essayé ça.

- Et il vous a échappé ? Il a au moins quatre-vingts ans, baby. Il est myope comme une taupe. Il est sourd comme un pot. Il lui faut une heure et demie pour vider sa vessie.

- Il y a eu des complications.

- Essaie de lui tirer dans le pied la prochaine fois. En général, ça marche.

Sur ce, il coupa la communication. Super.

J'appelai Morelli.

- J'ai du nouveau pour toi, me dit-il. Je suis tombé sur Costanza quand je suis sorti acheter le journal. Ils ont reçu le rapport d'autopsie de Loretta Ricci. Elle est morte d'une crise cardiaque.

- Et on lui tiré dessus après ?

- Tout juste, ma jolie. Bizarre.

- Je sais que c'est ton jour de congé, mais je me demandais si tu ne voudrais pas me rendre un service, dis-je à Morelli.

- Aïe, aïe, aïe.

- J'aimerais bien que tu gardes Mooner. Il est mêlé à l'affaire de

DeChooch, et je ne suis pas sûre que ce soit prudent de le laisser seul chez moi.

- Avec Bob, on s'est installés pour regarder le match à la télé. C'était prévu depuis une semaine.

- Mooner peut se joindre à vous. Je le dépose chez toi.

Je raccrochai avant que Morelli puisse dire non.

Roseanne Kreiner faisait le pied de grue sur son coin de trottoir, dégoulinante de pluie et d'ennui. Si j'étais un homme, je ne la laisserais pas s'approcher à plus de vingt pas de ma braguette. Elle était vêtue de bottines à talons hauts et d'un grand ciré noir. Difficile de dire ce qu'elle portait dessous. Rien, peut-être. Elle arpentait le trottoir, faisant des signes aux automobilistes qui ne s'arrêtaient pas et en direction desquels elle brandissait son majeur. Selon le procès-verbal, elle avait cinquante-deux ans.

Je m'arrêtai dans le virage et baissai ma vitre.

- Vous faites les femmes ?

- Chérie, je fais les cochons, les vaches, les canards et les gonzesses. Mon tarif, ça dépend du temps que j'y passe. Vingt dollars pour faire jouir à la main. On tombe dans les heures sup si ça s'éternise.

Je lui montrai un billet, et elle monta en voiture. J'enclenchai le verrouillage automatique des portières et pris la direction du poste de police.

- N'importe quelle rue transversale, c'est bon, dit-elle.

- J'ai un aveu à vous faire.

- Oh, merde. Vous êtes flic. Me dites pas que vous êtes flic.

- Non. Je suis chasseuse de primes. Vous avez raté votre convocation au tribunal, vous devez convenir d'une nouvelle date.

- Je peux garder les vingt dollars ?

- Ouais, vous pouvez.

- Vous voulez que je vous fasse une petite gâterie pour ça ?

- Ça ne va pas, non ?

- Hé, pas la peine de crier. Je voulais juste que vous vous sentiez pas volée. Je leur en donne pour leur argent, moi, aux gens.

- Qu'en est-il du type que vous avez frappé ?

- Il a essayé de m'arnaquer. Vous croyez que si je suis au coin de la rue, c'est pour prendre un bol d'air ? Ma mère est en maison de retraite. Si je paie pas sa pension, elle revient vivre avec moi.

- Ce serait l'horreur à ce point-là ?

- J'aimerais mieux me taper un rhinocéros.

Je me garai au parking du poste de police, tendis le bras vers Roseanne pour lui passer les menottes, mais elle se mit à gesticuler dans tous les sens.

- Pas la peine de me menotter ! Pas question !

Là-dessus, je ne sais comment, entre ses gesticulations et notre lutte, le verrouillage automatique des portières se débloqua, et Roseanne bondit hors de la voiture et piqua un sprint vers la rue. Elle avait une bonne longueur d'avance, mais elle portait des talons hauts et moi des baskets. Je la rattrapai deux pâtés de maisons plus loin. Aucune de nous deux ne tenait la forme. Elle ahanait et moi, j'avais la trachée en feu. Je lui passai les menottes et elle s'assit par terre.

- Restez debout, dis-je.

- Faites chier. Où voulez-vous que j'aille ?

J'avais laissé mon sac dans la voiture qui me paraissait à des années-lumière tout à coup. Si je courais jusque là-bas pour récupérer mon portable, Roseanne ne serait sûrement plus là à mon retour. Elle était assise, faisant la moue ; moi debout, faisant la gueule.

Il y a des jours où ça ne vaut vraiment pas le coup de quitter son lit.

J'avais une folle envie de lui flanquer un coup de pied dans les reins, mais cela lui laisserait sûrement un bleu, et elle pourrait se retourner contre Vinnie pour brutalité policière. Vinnie détestait ça.

Il pleuvait à seaux, nous étions toutes les deux trempées jusqu'aux os. Mes cheveux se collaient à mon visage, et mon Levi's à mes cuisses. Match nul. Eddie Gazarra donna le coup de sifflet final quand il passa en voiture, en route pour déjeuner. Eddie est un flic local, le mari de ma cousine Shirley-la-Geignarde.

Eddie baissa sa vitre, secoua la tête et fit tss-tss-tss entre ses dents.

- J'ai un hic avec un DDC, lui dis-je. Sourire d'Eddie.

- Sans blague.

- Et si tu m'aidais à la charger dans ta voiture ?

- Il pleut ! Les sièges vont être trempés. Je le fusillai du regard.

- Ça va te coûter un max, me dit-il.

- Ne compte pas sur moi pour faire du baby-sitting.

Ses enfants sont des amours, mais la dernière fois que je les ai gardés, je me suis endormie et ils m'ont coupé cinq centimètres de cheveux.

Il émit un autre tss-tss-tss.

- Salut, Roseanne, cria-t-il. Je te dépose ? Roseanne se leva et le considéra. Elle hésitait.

- Si tu montes, Stéphanie te filera dix dollars, dit-il.

- Certainement pas ! braillai-je. Je lui en ai déjà donné vingt.

- Elle t'a fait une petite gâterie pour la peine ?

- Non!

- Tss-tss-tss.

- Bon, dit Roseanne, j'aurais droit à quoi, alors ? Je repoussai mes cheveux de mon visage.

- A un bon coup de pied aux fesses si vous ne montez pas dans cette bagnole de police ! hurlai-je.

Quand on est au pied du mur... une menace en l'air, ça ne coûte rien.

Chapitre 6

Je me garai sur le parking et me traînai jusqu'à mon appartement, laissant des flaques dans mon sillage. Benny et Ziggy m'attendaient dans le couloir.

- On vous a apporté de la confiture de fraises, dit Benny. Et de la bonne. Smucker's.

Je pris le pot et ouvris ma porte.

- Que se passe-t-il ?

- On a appris que vous aviez surpris DeChooch en train de picoler avec le père Carolli.

Ils souriaient, ravis de leur petit effet.

- Ce Choochy, dit Ziggy. Quel numéro. C'est vrai qu'il a tiré sur Jésus ?

Je leur souris. Quel numéro, en effet.

- Les nouvelles vont vite, fis-je remarquer.

- On est « branchés », comme on dit, répondit Ziggy. Enfin bref, on voulait l'entendre de votre bouche. Il vous a paru comment ? En forme ? Il n'était pas trop... fou ?

- Il a tiré deux fois sur Mooner, mais il l'a raté. Carolli m'a dit qu'il était très irascible depuis son attaque.

- Il entend moins bien, aussi, précisa Benny.

Ils échangèrent un regard. Sans sourire, cette fois.

L'eau qui gouttait de mon Levi's formait une flaque sur le sol de la cuisine. Ziggy et Benny se tenaient à distance respectueuse.

- Où est passé votre drôle de zèbre ? demanda Benny. Il ne vous colle plus aux basques ?

- Il vit sa vie.

À peine Benny et Ziggy furent-ils partis que je me débarrassai de mes vêtements trempés. Rex sprintait dans sa roue, s'arrêtant de temps à autre pour me regarder du coin de l'œil. Il ne comprend pas le concept de la pluie. Parfois, il se met sous son distributeur d'eau et quelques gouttes lui tombent sur le coin de la tête, mais, dans l'ensemble, son expérience des changements climatiques reste très limitée.

J'enfilai un T-shirt et un Levi's propres puis je soumis mes cheveux à la bourrasque du sèche-cheveux. Quand j'eus terminé, je me retrouvai avec un maximum de volume mais un minimum de forme, aussi décidai-je de donner le change en m'appliquant de l'eye-liner bleu vif.

Comme je chaussai mes boots, le téléphone sonna.

- Ta sœur arrive, m'annonça ma mère. Elle a besoin de parler à

quelqu'un.

Valérie devait vraiment être au désespoir pour me choisir comme confidente. Nous nous aimons bien, mais n'avons jamais été proches. Trop de différences majeures dans nos personnalités. Lorsqu'elle est partie en Californie, nos rapports se sont distendus un peu plus encore.

C'est drôle, la vie. Nous qui pensions tous que Valérie et Steve formaient un couple idéal.

Nouvelle sonnerie du téléphone. Cette fois, c'était Morelli.

- Il chantonne, dit-il. Quand viens-tu le chercher ?

- Il chantonne ?

- Bob et moi essayons de suivre le match et ce iodler n'arrête pas de chantonner.

- Il est peut-être nerveux ?

- Tu l'as dit ! En tout cas, il devrait l'être. S'il n'arrête pas, je l'étrangle.

- Essaie de lui donner à manger. Je raccrochai.

- J'aimerais bien savoir ce que tout le monde cherche, dis-je à Rex. Je te parie que c'est lié à la disparition de Dougie.

On frappa à ma porte, et ma sœur déboula, affichant un air pétulant mi-Doris Day, mi-Meg Ryan. Ça le faisait sans doute en Californie, mais « pétulant » ne fait pas partie du vocabulaire du New Jersey.

- Tu es toute guillerette, lui dis-je. Je ne t'avais encore jamais vue comme ça.

- Je ne suis pas guillerette... je suis de bonne humeur. Je ne compte plus verser une seule larme, plus jamais. Les tristes sires n'attirent personne. J'ai bien l'intention de prendre ma vie en main et d'être heureuse. Si heureuse qu'à côté de moi, Miss Joie de Vivre aura l'air d'une perdante.

Hou la.

- Et tu sais pourquoi je vais être heureuse ? Je vais être heureuse parce que je suis une femme équilibrée.

Une bonne chose que Valérie soit revenue dans le New Jersey. Ça nous donnera l'occasion de le vérifier.

- Donc, ça, c'est ton appartement, dit-elle en regardant autour d'elle. Je n'étais encore jamais venue.

Je regardai moi aussi, et fus impressionnée par ce que je vis. J'ai des tas de bonnes idées pour mon appartement mais, allez savoir pourquoi, j'oublie toujours d'acheter les photophores et la coupe à fruits en laiton que je repère dans les boutiques de décoration. Stores extérieurs et voilages basiques à mes fenêtres. Mobilier relativement neuf mais dénué d'inspiration. Je vis dans un appartement standard des années soixante-dix qui a tout de l'appartement standard des années soixante-dix. Même Andrée Putman baisserait les bras devant

mon appartement.

- Dis donc, soufflai-je, je suis vraiment navrée pour Steve et toi. Je ne savais pas que vous aviez des problèmes.

- Mais moi non plus, répondit Valérie en se laissant tomber sur le canapé. Il m'a bien eue. Je suis rentrée du club de gym un soir, et je me suis aperçue que tous ses vêtements avaient disparu. Puis j'ai trouvé le mot sur le comptoir de la cuisine. Il m'expliquait qu'il se sentait piégé et n'avait d'autre choix que de partir. Le lendemain, je recevais un avis de saisie sur la maison.

- Wouah.

- Oh, c'est peut-être un mal pour un bien, finalement. Ça peut me permettre de vivre toutes sortes de nouvelles expériences, tu vois. Pour commencer, il faut que je trouve du travail.

- Tu as des idées ?

- Je veux devenir chasseuse de primes.

J'en demeurai coite. Valérie ? Chasseuse de primes ?

- Tu en as parlé à maman ?

- Non. Tu crois que je devrais ?

- Non.

- Ce qui est bien, quand on est chasseuse de primes, c'est qu'on choisit ses propres horaires de travail. Du coup, je pourrai être à la maison quand les filles rentrent de l'école. De plus, les chasseuses de primes ont la réputation d'être des femmes coriaces, et je veux que la nouvelle Valérie soit comme ça : de bonne humeur mais coriace.

Valérie portait un cardigan rouge de chez Talbots, un jean couture bien repassé et des mocassins en peau de serpent.

Coriace... oui, peut-être, en cherchant bien.

- Je ne suis pas sûre que tu aies le profil d'une chasseuse de primes, lui dis-je.

- Mais bien sûr que si ! se récria-t-elle avec fougue. C'est seulement une question d'état d'esprit.

Elle redressa le dos et se mit à chanter :

- Dans la vie, faut pas s'en faire, moi, je ne m'en fais
paaaaaaaaaaaaas !

Une chance que je laisse mon revolver dans la cuisine, car je fus prise d'une envie irrésistible de lui tirer une balle dans la tête. Elle poussait la bonne humeur un peu trop loin à mon goût.

- Mamie m'a dit que tu travaillais sur une grosse affaire en ce moment, reprit-elle, et j'ai pensé que je pourrais peut-être te donner un petit coup de main.

- Je ne sais pas trop... ce type est un assassin.

- Mais il est vieux, non ?

- Ouais. C'est un vieil assassin.

- Ça me paraît bien pour un début, décréta Valérie en se levant d'un

bond du canapé. Allons l'arrêter.

- Je ne sais pas où il se trouve exactement.

- Sans doute au bord du lac en train de lancer des miettes de pain aux canards. C'est ce que font tous les vieux. Le soir, ils regardent la télé. La journée, ils nourrissent les canards.

- Il pleut. Je ne pense pas qu'il irait nourrir les canards sous la pluie. Valérie regarda par la vitre.

- Un point pour toi, admit-elle.

On frappa un coup sec à la porte, puis on tourna la poignée pour vérifier si j'avais fermé à clé. Puis on frappa encore.

Morelli, songeai-je. Qui me ramène Mooner.

J'allai ouvrir et Eddie DeChooch déboula dans l'entrée, son revolver à la main, la mine revêche.

- Où est-il ? demanda-t-il. Je sais qu'il habite chez vous. Où est cet enfoiré ?

- Vous voulez parler de Mooner ?

- Je veux parler du petit merdeux qui se fout de ma gueule. Il a quelque chose qui m'appartient, et je veux qu'il me le rende.

- Comment savez-vous que c'est Mooner qui l'a ? DeChooch me poussa sans ménagement et se dirigea droit sur ma chambre, puis alla voir dans ma salle de bains.

- Son copain ne l'a plus. Je ne l'ai plus. Il ne reste donc plus que cet emplâtre de Mooner.

Tout en parlant, DeChooch ouvrait les portes de mes placards et les refermait violemment.

- Où est-il ? Je suis sûr que vous le cachez quelque part.

Je haussai les épaules.

- Il m'a dit qu'il avait des courses à faire, et je ne l'ai pas revu depuis. Il appuya le canon de son revolver contre la tempe de Valérie.

- C'est qui, cette sainte-nitouche ?

- C'est ma sœur. Valérie.

- Et si je la butais ?

Valérie lança un regard de biais vers le revolver.

- C'est un vrai ? demanda-t-elle.

DeChooch dévia le revolver de quelques centimètres vers la droite et tira. La balle rata la télévision d'un cheveu et se ficha dans le mur.

Valérie blêmit et émit une sottise de couinement.

- Bon sang, fit DeChooch, on dirait une souris.

- Et j'en fais quoi de mon mur, maintenant qu'il y a un gros trou dedans ? demandai-je.

- Vous n'aurez qu'à le montrer à votre copain et lui dire que, s'il ne réapparaît pas, je lui ferai le même dans la tête.

- Je pourrais peut-être vous aider à récupérer ce que vous cherchez si vous me disiez ce dont il s'agit.

DeChooch se faufila dans le couloir, pointant toujours son revolver sur Valérie et moi.

- Ne me suivez pas, dit-il, ou je vous bute. Valérie avait les genoux qui jouaient des castagnettes. Elle s'assit par terre lourdement.

J'attendis quelques secondes, puis gagnai la porte et regardai dans le couloir. Je croyais DeChooch sur parole : il ne se gênerait pas pour nous tirer dessus. Une fois certaine qu'il avait levé le camp, je refermai la porte, tirai le verrou et courus à la fenêtre. Mon appartement donne sur le parking derrière l'immeuble. Pas particulièrement pittoresque comme vue, mais pratique pour vérifier le départ d'un vieux louftingue.

Je vis DeChooch sortir de l'immeuble puis démarrer au volant de sa Cadillac blanche. La police le recherchait, je le recherchais, et lui se baguenaudait en Cadillac. On ne pouvait pas dire qu'il se planquait. Alors, pourquoi ne pouvions-nous pas le capturer ? En ce qui me concernait, je le savais. Incompétence.

Valérie était toujours assise par terre, toujours blanche comme un linge.

- Tu devrais peut-être reconsidérer ton idée de devenir chasseuse de primes, lui suggérai-je.

Et peut-être devrais-je faire de même...

Valérie retourna chez mes parents pour retrouver son Valium, et moi, je rappelai Ranger.

- Je renonce à cette affaire, lui dis-je. Je te la refile.

- Ce n'est pas ton genre de renoncer. C'est quoi le hic ?

- DeChooch me fait passer pour une idiote.

- Et ?

- Dougie Kruper a disparu et je pense que c'est lié à DeChooch. Je crains d'avoir mis la vie de Dougie en danger à force de me planter avec DeChooch.

- Dougie Kruper a sans doute été enlevé par des extraterrestres.

- Tu veux reprendre cette affaire ou pas ?

- Non.

- Très bien. Va au diable ! Et je raccrochai.

Et je tirai la langue au téléphone.

Puis, furibarde, j'attrapai ma besace, mon imper, je sortis et m'engageai dans l'escalier.

Dans le hall, je tombai sur Mme DeGuzman. Originnaire des Philippines, elle ne parle pas un mot d'anglais.

- Quelle humiliation ! gémis-je.

Mme DeGuzman me sourit et dodelina de la tête comme ces petits chiens sur la plage arrière des voitures.

Je montai dans la Honda et restai quelques secondes immobile en pensant à des choses comme Prépare-toi à mourir, DeChooch et Miss

Gentille, c'est fini, c'est la guerre ! Puis, je me dis que, de toute façon, je ne voyais pas comment lui mettre le grappin dessus, alors je démarrai et fonçai à la boulangerie.

Je revins chez moi vers cinq heures. J'ouvris la porte de mon appartement et réprimai un cri. Il y avait un homme dans mon salon. J'y regardai à deux fois et me rendis compte qu'il s'agissait de Ranger. Assis dans un fauteuil, l'air détendu et pensif, il m'observait.

- Tu m'as raccroché au nez, me dit-il. Ne me refais plus jamais ça.

Il s'était exprimé d'une voix posée, avec toutefois une dureté de ton indéniable. Il portait un pantalon de costume, un polo à manches longues retroussées sur ses avant-bras musclés et des mocassins coûteux. Le tout, noir. Il avait les cheveux coupés très court. J'avais l'habitude de le voir en tenue de chasseur de primes, avec des cheveux longs. Voilà pourquoi je ne l'avais pas reconnu sur le coup. Je supposai que c'était ça le but.

- Tenue de camouflage ? demandai-je. Il continua de me regarder sans répondre.

- Qu'est-ce qu'il y a dans le sac ?

- Un muffin à la cannelle. Un cas d'urgence. Qu'est-ce que tu fais ici ?

- J'ai pensé qu'on pourrait passer un deal. Jusqu'où es-tu prête à aller pour arrêter DeChooch ?

Aïe, aïe, aïe.

- Tu penses à quoi ? demandai-je.

- Tu trouves DeChooch. Si tu as besoin d'aide pour l'arrêter, tu m'appelles. Si je réussis la capture, on passe une nuit ensemble.

Mon cœur cessa de battre. Ranger et moi jouons à ce petit jeu depuis un moment, mais il ne l'avait jamais exprimé aussi clairement.

- Je suis plus ou moins fiancée à Morelli. Sourire de Ranger.

On entendit le bruit d'une clé insérée dans ma serrure.

Merde.

La porte de mon appartement s'ouvrit. Morelli entra. Ranger et lui se saluèrent d'un signe de tête.

- Le match est fini ? demandai-je à Joe. Il me fusilla du regard.

- Le match est fini, le baby-sitting aussi. Et je ne veux plus jamais revoir ce mec de ma vie.

- Où est-il ?

Morelli se retourna. Pas de Mooner.

- Putain, soupira-t-il.

Il ressortit dans le couloir, attrapa Mooner par le col de sa veste et le tira dans l'appartement.

- Mon, fit Mooner.

Ranger se leva et me tendit une carte sur laquelle figuraient un nom

et une adresse écrits à la main.

- La propriétaire de la Cadillac blanche, me dit-il. Il enfila sa veste de cuir noir et partit. M. Sociable. Morelli déposa Mooner dans un fauteuil face à la télévision et, le menaçant du doigt, lui ordonna de ne pas bouger.

Je regardai Joe, quelque peu déroutée.

- Ça marche avec Bob, me dit-il en guise d'explication.

Il alluma la télévision et me fit signe de le suivre dans la chambre.

- Il faut qu'on parle, m'annonça-t-il.

Il fut un temps où la perspective de me retrouver seule avec Morelli dans une chambre à coucher me contractait au point de me ficher une trouille bleue. Maintenant, ce sont surtout mes tétons qui se contractent.

- De quoi ? demandai-je en refermant la porte.

- Mooner m'a raconté que tu étais allée choisir une robe de mariée aujourd'hui ?

Je fermai les yeux et tombai à la renverse sur le lit.

- Oui, c'est vrai ! Je me suis laissé entraîner, gémis-je. Ma mère et ma grand-mère ont débarqué et, avant que j'aie eu le temps de dire ouf, j'essayais des robes chez Tina.

- Tu me préviendrais si on se mariait ? Tu ne surgirais pas un beau matin sur mon paillason en robe de mariée pour m'annoncer qu'on nous attend à l'église dans une heure ?

Je me redressai en lui décochant mon regard ouais-bon-ça-va.

- Pas la peine de piquer ta crise, lui dis-je.

- Les mecs ne piquent pas de crises. Les mecs en ont marre à un moment donné. Les crises, c'est bon pour les filles.

- C'est tout toi, ce genre de remarque sexiste ! dis-je en bondissant du lit.

- Relax, Steph. Je suis italien. C'est normal que je sois sexiste.

- Avec moi, ça ne va pas le faire !

- Alors, tu as intérêt à prévenir ta mère avant qu'elle sorte sa carte Visa pour la robe.

- Bon, qu'est-ce que tu veux ? Qu'on se marie, c'est ça ?

- Bien sûr. Marions-nous tout de suite.

Il tendit le bras derrière lui et verrouilla la porte.

- Déshabille-toi, me dit-il.

- Pardon ?

Morelli me poussa sur le lit et se coucha sur moi.

- Le mariage, c'est un état d'esprit, dit-il.

- Pas dans ma famille. Il souleva mon chemisier.

- Non f Attends ! Je ne peux pas faire ça avec Mooner dans la pièce à côté.

- Il regarde la télé.

Il plaqua sa main contre mon pubis et exécuta un tour de magie avec son index ; mon regard se troubla et ma bouche se mit à frémir.

- La porte est bien fermée à clé ?

- Oui, me répondit Morelli.

Il avait baissé mon jean sur mes genoux.

- Tu devrais peut-être vérifier.

- Vérifier quoi ?

- Mooner. Qu'il n'écoute pas à la porte.

- Je m'en fous pas mal qu'il écoute.

- Pas moi !

Morelli soupira et roula sur le côté.

- J'aurais mieux fait de tomber amoureux de Joyce Barnhardt. Elle, au moins, elle aurait invité Mooner à entrer pour mater.

Il entrebâilla la porte et regarda dans le salon. Il ouvrit la porte en grand.

- Merde, dit-il.

Je bondis sur mes pieds et rajustai mon pantalon.

- Quoi ? Quoi ?

Morelli était déjà sorti de la chambre et arpentait mon appartement en ouvrant et refermant les portes.

- Mooner n'est plus là.

- Comment ça, plus là ? Morelli se figea et me regarda.

- On s'en fiche après tout, dit-il.

- Non !

Autre soupir morellien.

- On n'est restés dans la chambre que quelques minutes. Il n'a pas pu aller bien loin. Je pars à sa recherche.

Je traversai la pièce jusqu'à la fenêtre et regardai sur le parking. Une voiture le quittait. Il était difficile de la distinguer sous la pluie battante, mais je crus reconnaître celle de Ziggy et de Benny. Foncée, taille moyenne, ligne américaine. Je pris mon sac, fermai la porte à clé et piquai un sprint dans le couloir. Je rattrapai Morelli dans le hall. Nous poussâmes la porte vitrée donnant sur le parking et nous nous arrê tâmes. Pas de Mooner en vue. La berline sombre avait disparu.

- Je pense qu'il est possible qu'il soit avec Ziggy et Benny, dis-je. On devrait essayer leur club de loisirs.

Je ne voyais pas où ils auraient pu conduire Mooner sinon là. Je ne les imaginai pas l'emmenant chez eux.

- Ziggy, Benny et DeChooch sont inscrits au Domino, dans Mulberry Street, dit Morelli tandis que nous montions dans son pick-up.

Pourquoi penses-tu qu'il serait parti avec Benny et Ziggy ?

- Je crois avoir vu leur voiture quitter le parking. Et j'ai l'intuition que Dougie, DeChooch ainsi que les deux autres sont tous mêlés à cette histoire de trafic de cigarettes.

Nous nous frayâmes un chemin à travers le Bourg jusqu'à Mulberry Street. Effectivement, la berline bleu foncé de Benny était garée devant le Domino. Je descendis du pick-up et allai toucher le capot de la voiture. Il était chaud.

- Comment tu veux qu'on la joue ? demanda Morelli. Je t'attends dans le pick-up ou tu préfères que je t'épaule ?

- Ce n'est pas parce que je suis une femme libérée que je suis débile pour autant. Épaule-moi.

Morelli frappa. Un vieux monsieur entrouvrit la porte retenue par une chaîne de sécurité.

- J'aimerais parler à Benny, dit Joe.

- Il est occupé.

- Dites-lui que c'est Joe Morelli.

- Il n'en sera pas moins occupé.

- Dites-lui que, s'il ne vient pas ici tout de suite, je fous le feu à sa bagnole.

Le vieux monsieur disparut et revint moins d'une minute plus tard.

- Benny dit que, si vous incendiez sa voiture, il sera obligé de vous tuer. En plus, il le dira à votre grand-mère.

- Dites à Benny qu'il vaut mieux pour lui qu'il ne retienne pas Walter Dunphy prisonnier ici, car Dunphy est justement sous la protection de ma grand-mère. S'il lui arrive malheur, elle jettera un mauvais sort à Benny.

Deux minutes plus tard, la porte s'ouvrait pour la troisième fois, et Mooner se faisait éjecter sur le trottoir.

- La vache ! dis-je à Morelli. Je suis impressionnée.

- Mon, fit Mooner.

Nous le fîmes monter dans le pick-up et nous le ramenâmes chez moi. Il se bidonna pendant la moitié du trajet. Joe et moi devinâmes avec quoi Benny l'avait appâté.

- Oh, la chance, dit Mooner, hilare et stupéfait. J'étais sorti rien qu'une minute pour trouver du shit, et les deux mon seniors étaient là, sur le parking. Maintenant, ils m'ont à la bonne.

Du plus loin que je me souviens, ma mère et ma grand-mère vont à l'église tous les dimanches matin. Et, sur le chemin du retour, elles font un crochet par la boulangerie pour acheter un sachet de beignets à la confiture pour mon père, le pécheur. Si Mooner et moi calculions bien notre coup, nous arriverions une ou deux minutes après les beignets. Ma mère serait tout heureuse que je vienne les voir. Mooner serait tout heureux qu'on lui offre un beignet. Et moi, je serais tout heureuse que ma grand-mère me raconte les derniers potins sur n'importe qui et n'importe quoi, dont Eddie DeChooch.

- J'ai une grande nouvelle, m'annonça ma grand-mère en ouvrant la porte. Stiva a récupéré Loretta Ricci hier, et la première veillée est

prévue pour ce soir à sept heures. On sait déjà que le cercueil sera fermé, mais ça devrait tout de même valoir le déplacement. Peut-être même qu'Eddie y fera un saut. Je compte mettre ma nouvelle robe rouge. Stiva va faire salle comble ce soir. Tout le Bourg sera là.

Angie et Mary Alice regardaient la télévision dans le salon. Le son était si fort que les vitres vibraient. Mon père aussi s'y trouvait. Tassé dans son fauteuil de prédilection, lisant le journal, les jointures de ses doigts blêmes sous ses efforts.

- Ta sœur est au lit, elle a la migraine, me dit ma grand-mère. Je suppose que sa crise de bonne humeur l'aura mise à plat. Ta mère fait du chou farci. Il y a des beignets à la cuisine, mais si ça ne te convient pas, j'ai une bonne bouteille dans ma chambre. Cette maison, quelle pétaudière !

Mooner prit un beignet et alla dans le salon regarder la télévision avec les gamines. Je me servis un café, piochai un beignet et m'assis à la table de la cuisine.

- Quel est ton programme aujourd'hui ? me demanda ma grand-mère en prenant place en face de moi.

- J'ai une piste sur Eddie DeChooch. Il se balade en Cadillac blanche, et je viens d'obtenir le nom de la propriétaire de la voiture. Mary Maggie Mason.

Je sortis la carte de ma poche et la relus.

- Pourquoi ce nom me semble-t-il familier ?

- Tout le monde connaît Mary Maggie Mason, me dit Mamie Mazur. C'est une star !

- Je n'ai jamais entendu parler d'elle, dit ma mère.

- C'est parce que tu ne vas jamais nulle part, lui fit remarquer ma grand-mère. Mary Maggie est catcheuse. Elle fait des combats de boue à la Fosse à Serpents. Et, croyez-moi, c'est la meilleure de toutes.

Ma mère leva la tête de son chou farci.

- Comment le sais-tu ?

- Avec Elaine Barkolowski, on va à la Fosse à Serpents de temps en temps, après le bingo. Le jeudi, ce sont les hommes qui s'y battent. Ils ne portent qu'un petit slip de rien du tout sur leurs parties. Ils sont moins beaux qu'au Rock, mais pas mal quand même.

- C'est dégoûtant, commenta ma mère.

- Oui, dit ma grand-mère. Il faut payer cinq dollars pour entrer, mais ça les vaut largement.

- Je dois partir travailler, annonçai-je. Ça ne vous dérange pas si je vous confie Mooner un moment ?

- Il ne touche plus à la drogue, hein ?

- Non, maman. Plus du tout. Depuis douze heures, en tout cas.

- Mais mets la colle et l'éther sous clé, si ça peut te rassurer...

L'adresse de Mary Maggie Mason que Ranger m'avait donnée correspondait à un immeuble chic qui bordait la rivière. Je m'engageai dans le parking souterrain et passai les voitures en revue. Pas de Cadillac blanche, mais une Porsche gris argent avec MMM-MIAM comme immatriculation.

Je me garai sur un emplacement réservé aux visiteurs et pris l'ascenseur jusqu'au sixième étage. Avec mon jean, mes bottes et mon blouson de cuir noir sur mon polo noir, je ne me sentais pas dans le ton de l'immeuble qui sentait plutôt la soie grise, les talons hauts et l'épilation laser.

Je frappais à la porte pour la deuxième fois lorsque Mary Maggie Mason vint m'ouvrir. Elle portait un survêtement, et ses cheveux bruns étaient noués en queue-de-cheval.

- Oui ? demanda-t-elle en me dévisageant derrière ses lunettes en écaille, un roman de Nora Roberts à la main.

Je ne me serais pas doutée que les catcheuses lisaient des romans à l'eau de rose.

En fait, d'après ce que je voyais du seuil de la porte, Mary Maggie lisait de tout. Il y avait des livres partout.

Je me présentai et lui tendis ma carte.

- Je suis à la recherche d'Eddie DeChooch. Il a été porté à mon attention qu'il se promène en ville au volant de votre voiture.

- La Cadillac blanche ? Ouais. Eddie avait besoin d'une voiture, et la Caddy, je ne la conduis jamais. Je l'ai héritée de mon oncle Ted. Je devrais sans doute la vendre, mais j'y suis très attachée.

- Comment connaissez-vous Eddie ?

- Il est l'un des trois propriétaires de la Fosse à Serpents. Eddie, Pinwheel Soba et Dave Vincent. Pourquoi le recherchez-vous ? Vous n'allez pas l'arrêter, tout de même ? C'est un vieux monsieur très gentil.

- Il ne s'est pas présenté au tribunal et il doit prendre une nouvelle date. Vous savez où je peux le trouver ?

- Navrée. Il est venu la semaine dernière. Je ne me souviens plus du jour. Il voulait emprunter la voiture. La sienne, c'est un tacot. Elle a toujours un truc qui déconne. Du coup, il m'arrive souvent de lui prêter la Cadillac. Il aime bien la conduire parce qu'elle est grosse et blanche. Grâce à ça, il la repère facilement, la nuit, dans un parking. Eddie a la vue basse.

Ça ne me regarde pas, songeai-je, mais je ne prêterais jamais ma voiture à un miro.

- Vous lisez beaucoup, je vois.

- Les livres, je suis accro. Quand j'arrêterai le catch, je compte ouvrir une librairie de romans policiers.

- Vendre des romans policiers, ça rapporte assez pour vivre ?

- Non. Personne ne gagne sa vie avec ça. Toutes ces librairies servent seulement à blanchir du fric.

Ah.

Nous nous trouvions dans l'entrée, et je lançais des regards autour de moi, en quête d'indices de la présence de DeChooch au cas où il serait venu se cacher là.

- C'est un très bel immeuble, dis-je. Je n'aurais jamais cru que se battre dans de la boue rapportait autant.

- Le catch ne paie pas. Je survis surtout grâce aux sponsors commerciaux... et privés.

Mary Maggie consulta sa montre.

- Hou la, l'heure tourne ! Il faut que je file. Je dois être à ma salle de gym dans une demi-heure.

Je sortis du parking souterrain et me garai dans une rue adjacente pour passer quelques coups de fil. Le premier numéro que je composai fut celui du portable de Ranger.

- Yo, fit-il.

- Tu savais que DeChooch était propriétaire pour un tiers de La Fosse à Serpents ?

- Ouais, il a gagné sa part au craps il y a deux ans. Je pensais que tu le savais.

- Non, figure-toi ! Silence.

- Et tu sais encore beaucoup de choses que j'ignore ?

- On a combien de temps devant nous ?

Je lui raccrochai au nez et appelai Mamie Mazur.

- Je voudrais que tu fasses deux recherches pour moi dans l'annuaire, lui dis-je. Il me faut l'adresse de Pinwheel Soba et de Dave Vincent.

J'écoutai Mamie tourner les pages, puis elle reprit le combiné.

- Aucun des deux n'est dans le Bottin, dit-elle. Crotte. Morelli serait en mesure de me dégoter ces adresses, seulement il n'apprécierait pas de me voir rôder autour de la Fosse à Serpents, me ferait un long sermon pour me rappeler à la prudence, on finirait par s'engueuler et je devrais encore me gaver de gâteaux pour me calmer.

Je respirai profondément et rappelai Ranger.

- J'ai besoin de deux adresses.

- Laisse-moi deviner. Pinwheel Soba et Dave Vincent. Pinwheel vit à Miami depuis l'année dernière. Il a ouvert un club à South Beach. Vincent habite à Princeton. Il paraît qu'il y a de l'eau dans le gaz entre DeChooch et lui.

Il me donna l'adresse de Vincent et raccrocha.

Un reflet argenté attira mon regard. Je relevai la tête et vis Mary Maggie disparaître à l'angle de la rue au volant de sa Porsche. Je démarrai dans son sillage. Je ne la filais pas vraiment, mais je ne la

perdais pas de vue non plus. Nous allions toutes les deux dans la même direction. Vers le nord. Je restai derrière elle, mais il me sembla qu'elle s'éloignait beaucoup pour se rendre à une salle de gym. Je dépassai mon embranchement et lui collai au train jusqu'au centre-ville qu'elle traversa en direction du nord de Trenton. Si elle avait été sur ses gardes, elle m'aurait vite repérée. Pas facile de réaliser une bonne filature avec une seule voiture. Une chance, Mary Maggie ne s'inquiétait pas de savoir si on la suivait.

Je ralentis quand elle tourna dans Cherry Street. Je me garai à l'angle de la maison de Ronald DeChooch et vis Mary Maggie descendre de voiture, marcher jusqu'à la porte et sonner. On lui ouvrit et elle entra. Dix minutes plus tard, elle ressortait et s'attarda sur le perron, échangeant quelques mots avec Ronald pendant une ou deux minutes. Puis elle remonta en voiture et repartit. Cette fois, elle se rendit bien à une salle de sport. Je la vis se garer et entrer dans les locaux.

Je pris la Route 1 jusqu'à Princeton, dépliai une carte de la ville et repérai la rue de Dave Vincent. Princeton ne fait pas vraiment partie du New Jersey. Il s'agit d'un îlot de richesse et d'excentricité intellectuelle flottant sur l'Océan du Centre de la Mégapole, une bonne petite ville aux abords d'un grand centre commercial. Les cheveux y sont plus courts, les talons plus petits et les culs bien plus serrés qu'ailleurs.

Vincent y possédait une maison jaune et blanc de style colonial qui se dressait sur cent mètres carrés de terrain à l'entrée de la ville, avec un double garage indépendant. Pas de voiture dans l'allée. Ni de banderole proclamant qu'Eddie DeChooch s'y trouvait en résidence. Je me garai un peu plus loin du côté opposé de la rue, et surveillai la maison. Quel ennui ! Il ne se passait rien. Aucune voiture ne surgissait. Aucun gosse ne jouait sur le trottoir. Aucune musique heavy métal ne se déversait d'un ghetto-blaster en provenance d'un étage ou de l'autre. Un vrai bastion de respectabilité et de décorum. Et un peu intimidant aussi. Savoir que cette maison avait été achetée grâce aux bénéfices réalisés par La Fosse à Serpents ne faisait rien pour diminuer l'impression nouveau riche qu'elle dégageait à mes yeux. À mon avis, Dave Vincent n'apprécierait pas que sa tranquillité dominicale soit troublée par l'irruption d'une chasseuse de primes à la recherche d'Eddie DeChooch. Je pouvais toujours me tromper, mais je soupçonnais Mme Vincent de ne pas être du genre à risquer de ternir le vernis de son statut social en hébergeant un lascar comme DeChooch.

Au bout d'une heure de surveillance inutile, une voiture de police s'engagea au pas dans la rue et se gara juste derrière moi. Super. J'allais me faire jeter du quartier manu militari. Si un habitant du Bourg

me voyait en faction devant chez lui, il enverrait son chien pisser sur ma roue. La suite de la démarche consisterait à m'abreuver d'injures m'enjoignant de me barrer de là. Ici, à Princeton, on envoyait un représentant de la loi très bien mis, très poli, pour mener sa petite enquête. On est classe ou on ne l'est pas.

Estimant que je ne gagnerais rien à énerver l'Agent Idéal, je descendis de voiture et marchai jusqu'à lui tandis qu'il relevait mon numéro d'immatriculation. Je lui tendis ma carte ainsi que le contrat de caution justifiant mon droit d'appréhender Eddie DeChooch. Je lui servis l'explication standard de ma surveillance de routine.

Ce à quoi il me répondit que les braves gens de ce quartier n'étaient pas habitués qu'on les surveille et qu'il vaudrait mieux que je pratique ma surveillance de façon beaucoup plus discrète.

- Je comprends parfaitement, lui assurai-je.

Là-dessus, je m'en allai. Quand un flic est dans votre camp, c'est le meilleur de vos amis. Mais si vous n'êtes pas à tu et à toi avec lui, il est plus sage d'arrondir les angles.

Continuer de surveiller le domicile des Vincent n'aurait rien donné, de toute manière. Si je voulais parler à Dave Vincent, autant aller le voir à son travail. D'ailleurs, ça ne mangerait pas de pain de faire un saut à la Fosse à Serpents. Non seulement je pourrais interroger Vincent, mais aussi retenter ma chance auprès de Mary Maggie Mason. Elle m'avait paru plutôt sympathique mais, manifestement, elle ne m'avait pas tout dit.

Je pris la Route 1 vers le sud et, sur un coup de tête, décidai d'aller jeter un autre coup d'œil au garage de Mary Maggie.

Chapitre 7

Je m'enfonçai dans le parking souterrain et en fis le tour, à l'affût de la Cadillac. Je parcourus toutes les allées dans un sens puis dans l'autre, sans succès. Tant mieux, d'ailleurs, car je n'avais pas la moindre idée de ce que je ferais si je trouvais Choochy. Je ne me sentais pas de taille à l'arrêter toute seule. Et l'idée d'accepter la proposition de Ranger me provoqua sur-le-champ un mini-orgasme, suivi d'une crise de panique.

C'est vrai, quoi, si je passais une nuit avec Ranger, qu'arriverait-il ? Si jamais il était extraordinaire au point de me blaser de tous les autres mecs ? Si jamais il était plus doué au lit que Joe ? Joe était un simple mortel, Ranger... rien ne me le garantissait.

Et mon avenir dans tout ça ? Me marier avec Ranger ? Non. Ranger n'avait pas l'étoffe d'un bon mari. Je n'en étais déjà pas sûre pour Joe !

Sans parler de l'autre aspect de la chose. Si jamais je n'étais pas à la hauteur ? Mes paupières se fermèrent malgré moi. Aargh ! Ce serait horrible. Plus que gênant.

Et si jamais c'était lui qui n'était pas à la hauteur ?

Mon fantasme volerait en éclats. Alors, à quoi pense-rais-je quand je me retrouverais seule sous le jet massage de ma douche ?

Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées. Je me refusais à envisager une nuit avec Ranger. Trop compliqué.

J'arrivai chez mes parents à l'heure du dîner. Valérie avait quitté son lit pour passer à table, derrière des lunettes noires. Angie et Mooner mangeaient des tartines de beurre de cacahuètes devant la télévision. Mary Alice faisait le tour de la maison au galop, ruant sur la moquette, hennissant à souhait. Mamie s'était habillée pour la veillée mortuaire. Mon père avait la tête plongée dans sa part de pain de viande. Et ma mère trônait en bout de table, en proie à une méga bouffée de chaleur. Elle avait les joues en feu, les cheveux collés sur son front moite, et lançait des regards fiévreux aux quatre coins de la pièce, mettant quiconque au défi de laisser entendre qu'elle souffrait des affres de la ménopause.

Mamie, ignorant ma mère, me tendit la compote de pommes.

- J'espérais que tu viendrais dîner. J'aimerais bien que tu me déposes chez Stiva.

- Bien sûr, lui répondis-je. Je comptais y aller aussi.

Ma mère me décocha un regard tourmenté.

- Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandai-je.

- Rien.

- Mais dis-moi !

- Il y a tes vêtements ! Si tu vas à la veillée de Loretta Ricci dans cette tenue, je vais être submergée de coups de fil pendant au moins une semaine ! Qu'est-ce que je vais dire aux gens, moi ? Ils vont penser que tu n'as pas les moyens de t'acheter des vêtements corrects.

Je regardai mon jean et mes boots. Ils me semblaient tout à fait corrects, mais je ne me voyais pas contrarier une femme en pleine ménopause.

- Je peux te prêter des vêtements, me proposa Valérie. En fait, je vais venir avec vous. Ça m'amusera. Stiva offre toujours des gâteaux secs ?

Il avait dû y avoir une interversion de bébés à la maternité. Je n'avais quand même pas une sœur qui pensait s'amuser dans un salon funéraire !

Valérie bondit de sa chaise, prit ma main et m'entraîna à l'étage.

- Je sais ce que tu vas mettre ! s'écria-t-elle.

Il n'y a rien de pire que de porter les vêtements d'une autre. Bon, d'accord, la famine dans le monde, à la rigueur, ou une épidémie de typhoïde, mais à part ça, je ne vois pas. Et puis, on ne se sent jamais bien dans des vêtements qui ne sont pas les siens. Valérie est plus petite que moi de deux ou trois centimètres, et plus légère de deux ou trois kilos. Côté chaussures, nous faisons la même pointure, mais nos goûts vestimentaires sont radicalement opposés. Être habillée en Valérie à la veillée mortuaire de Loretta Ricci revenait à aller fêter Halloween en enfer.

Valérie arracha une jupe de la tringle de la penderie.

- Tan-tan ! entonna-t-elle. Elle n'est pas sublime ? Parfaite ? Et j'ai le petit haut parfait qui va avec ! Et les chaussures parfaites qui vont avec ! La coordination, il n'y a que ça.

Valérie est continuellement «coordonnée». Ses chaussures sont toujours assorties à son sac à main ; ses jupes à ses chemisiers. Elle peut même porter un foulard sans avoir l'air trop idiote.

Cinq minutes plus tard, Valérie m'avait relookée de la tête aux pieds. La jupe, mauve et citron vert, était parsemée de lys roses et jaunes. Tissu diaphane. Longueur à mi-mollet. Je ne doutais pas qu'elle devait en jeter sur ma sœur à Los Angeles ; moi, je me donnais l'impression d'être un rideau de douche des années soixante-dix. Le haut était un petit chemisier blanc en coton à mancherons et au col orné de dentelles. Quant aux chaussures, il s'agissait d'une paire de sandales roses à bride et talons aiguilles.

Qui aurait cru me voir porter des chaussures roses ? En tout cas pas moi. Jamais de la vie !

Je regardai à deux fois mon reflet dans le miroir en pied et réprimai

une grimace.

- Regarde-moi ça, dit ma grand-mère à notre arrivée chez Stiva. Il a fait salle comble. On aurait dû venir plus tôt. Les meilleures places, les plus près du cercueil, vont être prises.

Nous nous trouvions dans le hall d'entrée et nous pouvions tout juste jouer des coudes parmi les proches et amis qui entraient et sortaient à flots des salons de repos. Il était sept heures pile. Si nous étions arrivées plus tôt, nous aurions dû faire la queue à l'extérieur tels des fans au concert d'une pop star.

- Je manque d'air, soupira Valérie. Je vais être écrasée comme une punaise. Mes filles vont devenir orphelines.

- Les gens, tu leur marches sur les pieds et tu les frappes aux mollets, lui dit Mamie Mazur. Là, ils s'écarteront.

Benny et Ziggy se tenaient dans l'encadrement de la porte du salon 1. Si Eddie passait par là, ils le coinceraient. Tom Bell, le flic chargé de l'affaire Ricci, était présent lui aussi. Plus la moitié de la population du Bourg.

Je sentis une main se plaquer sur mes fesses et fis volte-face pour me retrouver nez à nez avec Ronald DeChooch qui me couvait d'un regard concupiscent.

- Salut, cocotte, dit-il. Ta jupe légère, j'adore. Je parie que t'as pas mis de petite culotte.

- Écoutez-moi bien, merdeux mal monté, touchez-moi encore les fesses, et je fais passer un contrat sur vous.

- Du répondant, fit-il. J'adore.

Entre-temps, Valérie avait disparu, emportée par la foule. Mamie, quant à elle, se faufilait à petits pas vers le cercueil devant moi. Avec elle, les cercueils fermés sont synonymes de danger. Il est bien connu qu'en sa présence, leurs couvercles ont la sale manie de s'ouvrir mystérieusement. Il valait mieux que je ne la lâche pas d'une semelle et veille à ce qu'elle ne sorte pas sa lime à ongles pour l'insérer au-dessus des poignées.

Constantin Stiva, l'entrepreneur de pompes funèbres numéro un du Bourg, repéra Mamie Mazur et se précipita vers le cercueil pour monter la garde. Il la devança d'une courte tête.

- Edna, dit-il, la saluant et lui décochant son sourire de croque-mort bienveillant. Quel plaisir de vous revoir !

Une fois par semaine en moyenne, Mamie Mazur met la pagaille chez Stiva, mais ce dernier se gardait bien de s'aliéner une future cliente qui n'était plus de la première jeunesse et qui lorgnait un lit de repos éternel haut de gamme en acajou massif richement sculpté.

- J'ai trouvé normal de venir rendre un dernier hommage à Loretta, répondit ma grand-mère. Elle faisait partie de mon club senior.

Stiva s'était glissé entre Mamie et Loretta.

- Bien entendu, dit-il. C'est très aimable à vous.
- Je vois que c'est encore une présentation à cercueil fermé ?
- La famille a préféré qu'il en soit ainsi, susurra Stiva d'un air compatissant et d'une voix aussi onctueuse que de la crème fouettée.
- Je pense que c'est mieux, en effet. Elle était criblée de balles, on a certainement dû la découper pour l'autopsie.

Stiva se fit un brin nerveux.

- Quel dommage, quand même, d'avoir dû l'autopsier, poursuivit Mamie Mazur. Loretta a reçu des balles dans la poitrine, elle aurait très bien pu avoir droit à un cercueil ouvert, mais je suppose que, lors d'une autopsie, ils vous retirent le cerveau, alors évidemment, ça vous rend moins facile à coiffer.

Trois personnes toutes proches prirent un air pincé et filèrent rapidement vers la porte.

- Alors, de quoi avait-elle l'air ? demanda Mamie à Stiva. Mis à part la question du cerveau, vous auriez pu en tirer quelque chose ?

- Si nous allions plutôt dans le hall moins bondé où nous pourrions grignoter un gâteau sec, suggéra Stiva en prenant Mamie par le coude.

- Excellente idée, approuva Mamie. Un petit gâteau, ce n'est pas de refus. Il n'y a rien de bien passionnant à voir par ici, de toute façon.

Je leur emboîtai le pas et, au passage, m'arrêtai pour dire deux mots à Ziggy et Benny.

- Il ne viendra pas. Il n'est pas fou à ce point-là. Ils haussèrent les épaules à l'unisson.

- Juste au cas où, fit Ziggy.

- C'était quoi, le deal, avec Mooner, hier ?

- Il avait envie de voir notre club, répondit Ziggy. Il est sorti de votre immeuble pour prendre l'air, on a engagé la conversation et de fil en aiguille...

- Ouais, surenchérit Benny, on ne voulait pas kidnapper ce jeunot. Et on ne voudrait surtout pas que la vieille Morelli nous jette un mauvais sort. On ne croit pas à tous ces trucs du Vieux Monde, mais pourquoi prendre un risque inutile ?

- On a entendu dire qu'elle avait jeté un sort à Carminé Scallari, et que, depuis, il ne pouvait plus... euh... assurer.

- On dit même qu'il a essayé le nouveau médicament, et que ça n'y a rien fait, ajouta Benny.

Ils ne purent réprimer un léger frisson. Ils ne voulaient surtout pas endurer la même infirmité que Carminé Scallari.

Mon regard glissa au-delà d'eux, vers le hall d'entrée, et j'aperçus Morelli. Il se tenait à l'écart, adossé au mur, surveillant la foule du regard. Il était en jean, chaussures multi-sport noires et T-shirt noir sous sa veste en tweed. Musculature fine, air farouche. Les hommes

l'abordaient pour parler de sport, puis s'éloignaient. Les femmes le regardaient de loin en se demandant s'il était réellement aussi dangereux qu'il en avait l'air et si sa mauvaise réputation était fondée.

Nos regards se croisèrent. Il agita son index à mon intention, m'invitant, par ce signe universel, à le rejoindre. Quand j'arrivai à sa hauteur, il enroula un bras possessif autour de moi et m'embrassa dans le cou, juste sous l'oreille.

- Où est Mooner ?

- Il regarde la télé avec mes nièces. Tu es venu dans l'espoir de choper Eddie ?

- Non. Dans celui de te choper, toi. Je pense que tu devrais laisser Mooner passer la nuit chez tes parents, et que toi, tu devrais la passer chez moi.

- Tentant. Mais je suis avec ma grand-mère et Valérie.

- Je viens d'arriver. Ta mamie a-t-elle eu le temps de faire des siennes ?

- Stiva l'a interceptée avant qu'elle ne soulève le couvercle.

Morelli fit courir son doigt le long du col de mon chemisier.

- Jolies, ces dentelles.

- Et la jupe, comment tu la trouves ?

- Très rideau de douche. Mais sexy quand même. Elle me laisse penser que tu ne portes peut-être rien en dessous.

Obondieu !

- Ronald DeChooch m'a fait la même réflexion. Morelli regarda autour de nous.

- Je ne l'ai pas vu en arrivant. J'ignorais qu'il fréquentait les mêmes cercles que Loretta.

- Ronald est peut-être venu pour la même raison que Ziggy, Benny et Tom Bell.

Mme Dugan nous rejoignit, tout sourire.

- Félicitations, dit-elle. Je viens d'apprendre votre prochain mariage. Quelle chance vous avez d'avoir obtenu le mess de la caserne des pompiers pour le banquet.

La caserne des pompiers ? Je levai les yeux sur Morelli puis au ciel. Joe me servit son hochement de tête silencieux qui n'en disait pas moins.

Je baissai la tête et fendis la foule jusqu'à Mamie Mazur.

- Mme Dugan vient de m'apprendre que nous avons loué le mess de la caserne des pompiers pour mon mariage, lui chuchotai-je en aparté. C'est vrai ?

- Lucille Stiller l'avait réservé pour les noces d'or de ses parents, mais sa mère est morte hier soir. Dès qu'on l'a su, on a sauté sur l'occasion. Des opportunités pareilles, ça n'arrive pas tous les jours !

- Je ne veux pas d'un banquet de mariage à la caserne des

pompiers !

- Mais tout le monde en rêve, Stéphanie. C'est la meilleure salle du Bourg.

- Je n'ai pas envie d'une grande réception. J'ai envie d'une petite fête intime... dans le jardin.

Ou pas de fête du tout. Je ne suis même pas sûre de vouloir me marier !

- Et s'il pleut ? rétorqua ma grand-mère. Où mettrons-nous tous les convives ?

- Je ne compte pas inviter énormément de monde.

- Il y a déjà au moins une centaine de personnes du côté de Joe. Celui-ci m'avait rejointe. Il se tenait juste derrière moi.

- Je crois que je fais une crise de nerfs, lui soufflai-je. Je n'arrive plus à respirer. Ma langue enfle dans ma bouche. Je suffoque.

- C'est peut-être la meilleure chose à faire, me dit-il.

Je consultai ma montre. La veillée devait encore durer une heure et demie. Avec la chance que j'avais, j'allais partir et Eddie DeChooch en profiterait pour surgir à ce moment-là.

- J'ai besoin de prendre l'air, dis-je. Je sors quelques minutes.

- Il y a des gens à qui je n'ai pas encore parlé, dit ma grand-mère. Je te rejoins plus tard.

Joe me suivit sur la véranda, et nous restâmes dans la fraîcheur du soir, ravis de nous être éloignés des œilletons, profitant pleinement des gaz d'échappement. Sous l'éclairage des réverbères, une file ininterrompue de voitures circulait dans la rue. Le salon funéraire paraissait festif derrière nous. Pas de musique rock, certes, mais des conversations animées et des rires. Nous nous assîmes sur une marche et nous regardâmes le défilé des voitures dans un silence amical. Nous étions là, détendus, quand soudain, la Cadillac blanche nous passa sous le nez.

- C'était Eddie DeChooch, là ? demandai-je à Joe.

- J'en ai bien l'impression.

Aucun de nous ne bougea. Nous ne pouvions pas faire grand-chose. Nos voitures étaient garées deux rues plus loin.

- On devrait quand même tenter de l'arrêter, non ? dis-je à Joe.

- Tu penses à quoi ?

- Ben, c'est un peu tard maintenant, mais tu aurais pu tirer dans un de ses pneus.

- Je m'en souviendrai pour la prochaine fois. Cinq minutes plus tard, nous étions toujours assis au même endroit, et DeChooch repassa devant nous.

- Bon Dieu, soupira Joe. Il joue à quoi, ce type ?

- Il cherche peut-être une place. Morelli bondit sur ses pieds.

- Je vais chercher mon pick-up. Toi, va prévenir Tom Bell.

Morelli fila et je partis en quête de Bell. Je croisai Myron Birnbaum qui descendait les marches. Minute, songeai-je. Birnbaum s'en va. Il va libérer une place et DeChooch en cherche une. Connaissant Myron Birnbaum, il ne se sera pas garé bien loin. Il me suffisait de garder la place qu'il allait libérer jusqu'à ce que DeChooch repasse. Il se garerait et là, je le coincerais. Wouah, pas folle, la guêpe.

Je suivis Birnbaum et, ainsi que je l'avais prévu, il était garé au coin de la rue, à trois voitures de chez Stiva, joliment pris en sandwich entre une Toyota et un 4x4 Ford. J'attendis qu'il ait démarré et, dès qu'il eut déboîté, je bondis dans la place libre et me mis à faire de grands gestes pour dissuader les automobilistes de se garer là. Eddie DeChooch voyait tout juste au-delà de son pare-chocs avant, je ne m'inquiétais donc pas qu'il me reconnaisse de loin. Mon plan était de lui garder la place puis de me cacher derrière le 4x4 dès que la Cadillac apparaîtrait.

J'entendis des talons cliqueter sur le trottoir et tournai la tête pour voir Valérie marcher vers moi.

- Que se passe-t-il ? me demanda-t-elle. Tu gardes la place pour qui ? Tu veux que je t'aide ?

Une vieille dame au volant d'une Oldsmobile de dix ans d'âge pila juste avant la place, et mit son clignotant.

- Excusez-moi, lui dis-je en lui faisant signe de circuler. La place est prise.

Pour toute réponse, la vieille dame me fit signe de m'écarter.

Je lui fis non de la tête.

- Essayez le parking ! lui dis-je.

Valérie, à côté de moi, agitait les bras en direction du parking. Elle me faisait penser à ces types qui orientent les avions sur le tarmac. Nous étions habillées quasiment pareil, à quelques détails près dans la conception de l'harmonie des couleurs. Les chaussures de Valérie étaient bleu lavande.

La vieille dame klaxonna et commença à rouler au pas pour s'engager dans la place. Valérie fit un bond en arrière, mais moi, je me campai sur mes jambes, poings sur les hanches, fusillai la vieille du regard et ne bougeai pas d'un pouce.

Une autre vieille dame était assise sur le siège passager. Elle baissa sa vitre et sortit la tête par la portière.

- C'est une place et on voudrait se garer, dit-elle.

- C'est une opération de police, lui rétorquai-je. Vous allez devoir vous garer ailleurs.

- Vous êtes de la police ?

- Je suis chasseuse de primes.

- Absolument, renchérit Valérie. C'est ma sœur. Elle arrête les

malfaiteurs sous caution.

- Ça n'a aucun rapport avec la police, fit remarquer la vieille dame.
- La police a été prévenue, elle arrive, lui dis-je.
- Et moi, je pense que vous êtes une grosse menteuse. Je suis sûre que vous gardez cette place pour votre petit copain. Aucune femme flic ne s'habillerait comme vous.

L'Oldsmobile s'était engagée au tiers dans la place. L'arrière de la voiture bloquait la moitié de Hamilton Avenue. Du coin de l'œil, j'aperçus un éclair blanc et, avant que j'aie eu le temps de réagir, DeChooch emplafonnait l'Oldsmobile qui fit un bond en avant et emboutit le 4x4, me ratant d'un cheveu. DeChooch dégagea la Cadillac de l'arrière de l'aile de l'Oldsmobile, et je le vis faire des efforts pour ne pas perdre le contrôle du véhicule. Il tourna la tête et me regarda droit dans les yeux. Durant quelques instants, le temps parut s'arrêter... puis DeChooch redémarra et fila. Aargh !

Les deux vieilles dames ouvrirent avec énergie les portières de l'Oldsmobile et s'en extirpèrent avec peine.

- Regardez ma voiture ! s'écria la conductrice. C'est une épave ! Elle fit volte-face vers moi.
- C'est votre faute ! C'est à cause de vous que c'est arrivé ! Imbécile !

Elle me flanqua un coup de sac à main dans l'épaule. Aïe ! Vous me faites mal !

Elle était un peu plus petite que moi, mais me battait de quelques kilos. Ses cheveux étaient courts, sa mise en plis récente. Je lui donnais une soixantaine d'années. Elle avait barbouillé ses lèvres de rouge vif, s'était crayonné des sourcils marron foncé et ses pommettes étaient fardées de deux ronds vermillon. Assurément pas du Bourg. De la commune d'Hamilton, sans doute.

- J'aurais mieux fait de vous écraser pendant qu'il en était encore temps, s'égosilla-t-elle.

Elle me frappa de nouveau avec son sac et, cette fois, je l'attrapai par la bandoulière et le lui arrachai des mains.

Derrière moi, Valérie poussa un petit cri de surprise.

- Mon saaaaac ! hurla la vieille dame. Au voleur ! À l'aide ! Elle m'a pris mon sac !

Un groupe de curieux avait commencé à se former autour de nous. Des automobilistes et des personnes venues de chez Stiva.

- Elle est en train de me voler mon sac ! C'est elle qui a provoqué cet accident, et maintenant, elle me vole mon sac ! Appelez la police ! Mamie Mazur se détacha de la foule.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle. C'est quoi, ce raffut ?
- Elle m'a volé mon sac !
- Mais non, dis-je.

- Si!
- Non!
- Si, voleuse !

Elle me donna un coup de poing dans l'épaule, me poussant en arrière.

- Ne touchez pas à ma petite-fille, dit Mamie Mazur.
- Oui, et c'est ma sœur, dit Valérie, s'y mettant aussi.
- Vous, occupez-vous de vos oignons ! cria la vieille dame à ma grand-mère.

Elle poussa Mamie Mazur, Mamie Mazur la poussa en retour, et, l'instant d'après, elles se crépaient le chignon tandis que Valérie s'écartait en hurlant.

Je m'avançai pour les séparer et, dans la confusion de battements de bras et de menaces criées à tue-tête, je reçus un coup dans le nez. Je vis trente-six chandelles et je ployai le genou. Mamie et la vieille dame arrêterent de s'envoyer des gifles, et me tendirent des mouchoirs en papier en me prodiguant des conseils sur les méthodes pour arrêter le saignement de mon nez.

- Que quelqu'un appelle un secouriste ! cria Valérie. Qu'on appelle les urgences ! Un médecin ! Stiva !

Morelli arriva et m'aida à me relever.

- Je pense qu'on peut rayer la boxe de tes possibles réorientations professionnelles, me dit-il.

- C'est la vieille dame qui a commencé.

- À voir ton nez, c'est aussi elle qui t'a mise K.-O.

- Pur hasard.

- J'ai croisé DeChooch qui roulait à plus de cent dans la direction opposée. Je n'ai pas eu le temps de faire demi-tour pour le rattraper.

- C'est l'histoire de ma vie.

Une fois que j'eus arrêté de saigner du nez, Morelli nous chargea Mamie, Valérie et moi dans la Honda, et il nous suivit jusque chez mes parents. Là, il me fit au revoir de la main, ne tenant pas à assister à l'accueil que ma mère nous réserverait. J'avais taché de sang le chemisier de Valérie, déchiré sa jupe, et m'étais écorché un genou. Sans compter mon œil au beurre noir qui commençait à éclore. Mamie était à peu près dans le même état que moi, à l'exception du coquard. Et il était arrivé quelque chose à ses cheveux qui, à présent, se hérissaient sur son crâne, la faisant ressembler à Don King[2].

Comme, au Bourg, les nouvelles voyagent à la vitesse de la lumière, ma mère avait déjà reçu six coups de fil sur la rixe et en connaissait tous les détails avant même notre arrivée. En nous voyant, elle pinça les lèvres et courut chercher des glaçons pour mon œil.

- Ce n'était pas si grave que ça, lui dit Valérie. La police a tout arrangé et, de l'avis des secours, le nez de Stéphanie n'est pas cassé.

De toute façon, ils ne peuvent pas faire grand-chose pour un nez cassé, n'est-ce pas, Stéphanie ? Mettre un pansement, tout au plus.
Elle prit le sachet de glaçons des mains de ma mère et l'appliqua sur son crâne.

- Il y a des alcools dans cette maison ? demanda-t-elle.

Mooner se décolla du petit écran et nous rejoignit d'un pas tranquille.

- Mon, qu'est-ce qui se passe ?

- Je me suis un peu querellée pour une place de stationnement.

Il hocha la tête.

- L'idée, c'est de se mettre à la queue leu leu, c'est ça ?

Et il retourna devant la télévision.

- Tu ne nous le laisses pas ici, hein ? me demanda ma mère. Il ne va pas venir vivre chez nous lui aussi ?

- Tu crois que ça pourrait se faire ? demandai-je avec espoir.

- NON!

- Alors, je suppose que je repars avec lui. Angie se retourna vers moi, délaissant la télévision, et me demanda :

- C'est vrai qu'une vieille dame t'a frappée ?

- Par accident, lui dis-je.

- Quand on reçoit un coup sur la tête, le cerveau est congestionné. Ça détruit des neurones qui ne se régénèrent plus.

- Ce n'est pas un peu tard pour regarder la télé ?

- Je ne suis pas obligée d'aller au lit parce que je ne vais pas à l'école demain. On n'est pas encore inscrites ici. De toute façon, on a l'habitude de veiller tard. Mon père avait souvent des dîners d'affaires, et on avait le droit de l'attendre avant d'aller se coucher.

- Seulement maintenant, il est parti, dit Mary Alice. Il nous a abandonnées pour pouvoir coucher avec la baby-sitter. Je les ai vus s'embrasser, une fois, et papa avait mis une fourchette dans son pantalon, et elle se dressait tout droit.

- Ça arrive quelquefois, avec les fourchettes, dit ma grand-mère.

Je récupérai mes vêtements et Mooner, et je repris la direction de chez moi. Si j'avais été en meilleure forme, j'aurais fait un crochet par la Fosse à Serpents, mais ça attendrait un autre jour.

- Alors, explique-moi encore pourquoi tout le monde est à la recherche d'Eddie DeChooch, me dit Mooner.

- Moi, je le recherche parce qu'il ne s'est pas présenté au tribunal le jour dit, et la police, parce qu'elle pense qu'il est peut-être impliqué dans un meurtre.

- Et lui, il croit que j'ai quelque chose qui lui appartient, c'est ça ?

- Ouais.

Je lançai des regards à Mooner tout en conduisant, me demandant si quelque chose allait se libérer dans sa tête, si une information

importante allait remonter à la surface.

- Dis donc, demanda-t-il, tu crois que Samantha pourrait faire tous ces tours de magie sans remuer le bout du nez ?

- Non. Je pense qu'il faut qu'elle le remue. Mooner réfléchit longuement à la question.

- Ouais, c'est ce que je pense aussi, dit-il.

On était lundi matin, et j'avais l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur. Une croûte s'était formée sur mon genou et j'avais très mal au nez. Je m'arrachai du lit et me traînai jusqu'à la salle de bains. Hiiiiiii ! J'avais deux coquards. Un œil était beaucoup plus noir que l'autre. Je passai sous la douche et y restai deux petites heures. Quand j'en ressortis en chancelant, mon nez me semblait aller mieux, mais mes yeux étaient pires qu'avant.

Note mentale : deux heures sous la douche — déconseillé durant les premières étapes d'un œil au beurre noir.

Je soumis mes cheveux à la bourrasque du séchoir et les nouai en queue-de-cheval. Je revêtis mon uniforme habituel — Jean, T-shirt stretch — et gagnai la cuisine en quête d'un petit déjeuner. Depuis le retour de Valérie, ma mère, trop agitée, me laissait repartir chez moi sans mon habituel sachet de victuailles, aussi n'y avait-il pas de parts de gâteau renversé à l'ananas dans mon réfrigérateur. Je me servis un verre de jus d'orange et glissai une tranche de pain dans le toaster. Le silence régnait dans mon appartement. Tout était calme. Tranquille. Trop calme. Trop tranquille. Je sortis de la cuisine et regardai autour de moi. Tout semblait en ordre. A part la couette et l'oreiller froissés sur le canapé.

Oh, merde ! Plus de Mooner. Aargh, aargh, aargh !

Je courus à la porte. La chaîne de sécurité pendillait dans le vide, ne sécurisant rien du tout. J'ouvris la porte et passai la tête dans le couloir. Personne. Je regardai par la fenêtre du salon, le parking. Point de Mooner. Point de personnages ou de voitures suspects. J'appelai chez Mooner. Point de réponse. Je griffonnai un mot à son intention le priant de m'attendre. Il pourrait poireauter dans le couloir, ou forcer la porte de mon appartement. Bah, tout le monde la force, alors ! Je scotchai le mot à ma porte et filai.

Premier arrêt : chez Mooner. Deux colocataires. Pas de Mooner.

Deuxième arrêt : chez Dougie. Pas plus de chance. Je passai devant le club, devant chez Eddie, devant chez Ziggy. Je retournai chez moi. Aucun signe de Mooner.

Je téléphonai à Morelli.

- Il est parti, lui dis-je. Il était parti quand je me suis levée ce matin.

- Et c'est grave ?

- Oui, c'est grave.

- J'ouvrirai l'œil.

- Il n'y a pas eu de... heu...
- De cadavres rejetés par la marée ? Ou retrouvés dans des bennes à ordures ? De membres découpés jetés dans la boîte de dépôt de la boutique vidéo ? Non. C'est calme. Rien de tout cela.

Je raccrochai et appelai Ranger.

- Aide-moi, lui dis-je.
- J'ai appris que tu t'étais fait tabasser par une vieille dame hier soir ? Il va falloir songer à prendre des cours d'autodéfense, baby. Pas bon pour son image de se faire tabasser par une vieille.

- J'ai des problèmes plus graves que ça. Je baby-sittais Mooner, et il a disparu.

- Il s'est tout bonnement barré, peut-être.

- Peut-être pas.

- Il est en voiture ?

- La sienne est toujours sur mon parking. Ranger laissa s'étirer un instant le silence.

- Je me rancarde et je te tiens au courant, me dit-il.

J'appelai ma mère.

- Tu n'aurais pas vu Mooner, par hasard ?

- Quoi ? cria-t-elle. Qu'est-ce que tu dis ?

En fond sonore, j'entendais Angie et Mary Alice courir dans tous les sens. Elles se hurlaient après et, au bruit, elles semblaient taper sur des casseroles.

- Qu'est-ce qui se passe ? criai-je dans le téléphone.

- Ta sœur est partie à un entretien d'embauché, et les filles font un défilé.

- On dirait plutôt qu'elles déclenchent la Troisième Guerre mondiale. Est-ce que tu as vu Mooner ce matin ?

- Non. Je ne l'ai pas revu depuis hier soir. Il est un peu bizarre, tout de même. Tu es sûre qu'il ne se drogue plus ?

Je laissai le mot pour Mooner scotché à ma porte, et je me rendis à l'agence. Connie et Lula, assises au bureau de Connie, surveillaient la porte de la tanière de Vinnie.

Connie me fit signe de ne pas faire de bruit.

- Joyce est avec Vinnie, chuchota-t-elle. Ça fait dix minutes qu'ils s'y sont collés.

- Dommage que t'aies pas été là dès le début, dit Lula. Vinnie meuglait comme une vache. À croire que Joyce le trayait.

Des gémissements et des râles étouffés se succédaient de l'autre côté de la porte close. Ils cessèrent soudain, et Lula et Connie se penchèrent en avant, dans l'expectative.

- C'est le moment que je préfère, souffla Lula. C'est là qu'ils en arrivent à la fessée et que Joyce aboie comme une chienne.

Je me penchai comme elles, dans l'attente de la fessée, désireuse d'entendre Joyce aboyer, me sentant gênée mais incapable de m'éloigner.

On me tira fermement par ma queue-de-cheval. Ranger avait surgi derrière moi et me tenait par les cheveux.

- Content de voir que tu te défonces pour retrouver Mooner.

- Chhhut. Je veux entendre Joyce faire ouah ouah. Ranger m'avait plaqué contre lui, je sentais la chaleur de son corps se diffuser dans le mien.

- Je ne suis pas sûr que ça vaille le coup d'attendre, baby.

Bruits de fessée, quelques jappements aigus, puis le silence.

- Ah, c'était poilant, dit Lula, mais le divertissement va avoir son prix. Joyce ne s'enferme dans ce bureau que si elle veut obtenir un truc. Et y a qu'un seul gros contrat de caution en attente en ce moment.

Je regardai Connie.

- Eddie DeChooch ? Ne me dis pas que Vinnie va me le retirer pour le confier à Joyce ? Il ne me ferait pas ça ?

- En général, il ne tombe si bas que lorsqu'ils le font avec des chevaux, me répondit Connie.

- Ouais, fit Lula. La zoophilie chevaline, ça, c'est le Loto gagnant.

La porte s'ouvrit et Joyce jaillit du bureau de Vinnie.

- Il me faut le dossier DeChooch, claironna-t-elle. Je voulais me jeter sur elle, mais Ranger me tenait toujours par les cheveux, alors je n'allai pas bien loin.

- Vinnie ! braillai-je. Sors de là !

La porte du bureau de Vinnie se referma avec fracas et la clé tourna dans la serrure.

Lula et Connie dardèrent sur Joyce un regard haineux.

- Il va me falloir du temps pour rassembler les pièces du dossier, dit Connie. Quelques jours, peut-être.

- Aucun problème, répondit Joyce. Je repasserai. Elle tourna la tête vers moi.

- Oh, joli, ton œil ! Très sexy.

J'emmènerai encore Bob faire sa grosse commission sur sa pelouse. Je m'introduirai chez elle, et Bob fera même sur son lit.

Ranger lâcha ma queue-de-cheval, mais laissa sa main sur ma nuque. Je m'efforçais de la jouer indifférente, mais son contact me faisait vibrer de la tête aux pieds en passant par tous les points intermédiaires.

- Aucun de mes informateurs n'a vu quelqu'un correspondant au signalement de Mooner, me dit-il. Je pensais qu'on pourrait en discuter avec Dave Vincent.

Lula et Connie tournèrent les yeux vers moi.

- Qu'est-il arrivé à Mooner ?
- Il a disparu. Tout comme Dougie.

Chapitre 8

La Mercedes noire de Ranger paraissait tout juste sortie du showroom. Ses voitures sont toujours noires, toujours neuves, et leurs cartes grises toujours d'authenticité douteuse. Un bipeur et un téléphone portable étaient accrochés au pare-soleil ; un détecteur de radars se trouvait sous le tableau de bord. Je savais d'expérience que Ranger devait cacher quelque part une carabine à canon scié et un fusil d'assaut ; il portait un semi-automatique à son ceinturon. Il est l'un des rares civils de Trenton à posséder un permis de port d'armes. Il a des bureaux à Boston, une fille en Floride, a travaillé comme mercenaire dans le monde entier et son code moral n'est pas tout à fait en accord avec notre système judiciaire. Je n'ai pas la moindre idée de qui il peut bien être... mais je l'aime bien.

La Fosse à Serpents n'était pas encore ouverte au public, mais des voitures étaient garées sur le petit terrain adjacent, et la porte d'entrée entrebâillée. Ranger se gara à côté d'une BMW noire et nous entrâmes. Une équipe de nettoyage briquait le bar et lavait le sol. Trois M. Muscle se tenaient d'un côté. Ils bavardaient en buvant un café, et je me dis que ce devait être des catcheurs en train de mettre au point leur combat. Je compris pourquoi Mamie quittait le bingo avant la fin pour venir à la Fosse à Serpents. L'éventualité qu'un de ces gaillards se fasse arracher son slip dans la boue n'était pas dénuée de charme. À vrai dire, je trouve qu'un homme nu, c'est quand même bizarre à regarder, avec sa bistouquette et ses castagnettes pendantes. Mais bon, ça n'en éveille pas moins notre curiosité. Je pense que ça s'apparente à la réaction qu'on peut avoir devant un accident de la route : même si l'on sait que ça va nous épouvanter, on ne peut pas s'empêcher de regarder.

Deux hommes, assis à une table, manipulaient un tableur. Ils avaient une cinquantaine d'années, un corps entretenu dans les salles de sport, et portaient pantalons et pulls légers. Ils levèrent la tête à notre arrivée. L'un d'eux salua Ranger.

- Dave Vincent et son comptable, me dit Ranger. Vincent, c'est celui en pull fauve. Celui qui m'a dit bonjour.

Parfaitement assorti au pavillon de Princeton. Vincent se leva et vint vers nous. Il ne put réprimer un sourire quand il vit mon œil de près.

- Vous devez être Stéphanie Plum ?

- J'aurais très bien pu avoir le dessus. Elle m'a eue par surprise. C'était un accident.

- On recherche Eddie DeChooch, lui dit Ranger.

- Tout le monde le recherche, répondit Vincent. Ce type est taré.

- On pensait qu'il aurait pu rester en contact avec ses partenaires commerciaux.

Dave Vincent haussa les épaules.

- Je ne l'ai pas vu.

- Il roule dans la Cadillac de Mary Maggie. Vincent trahit une légère impatience.

- Je ne me mêle pas de la vie privée de mes employés. Si Mary Maggie veut prêter sa bagnole à DeChooch, c'est son problème.

- Si elle le planque, là, ça devient mon problème, rétorqua Ranger.

Sur ce, nous tournâmes les talons et nous quittâmes les lieux.

- Alors, dis-je lorsque nous arrivâmes à la voiture. On peut dire que ça s'est bien passé.

Ranger me sourit.

- On verra.

- Et maintenant ?

- Benny et Ziggy. Ils seront à leur club.

- Oh, c'est pas vrai, soupira Benny en nous ouvrant. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Ziggy se tenait juste derrière lui.

- Ce n'est pas nous ! s'écria-t-il.

- Vous, quoi ? demandai-je.

- Qui l'avons fait.

- Fait quoi ?

- Rien. On n'a rien fait.

Échange de regards entre Ranger et moi.

- Où est-il ? demandai-je à Ziggy.

- Où est qui ?

- Mooner.

- C'est une question piège ?

- Non. C'est une vraie question. Il a disparu.

- Vous en êtes sûre ?

Regard insistant et silence lourd de sens de Ranger et moi.

- C'est con, ça ! finit par dire Ziggy.

Nous quittâmes Benny et Ziggy avec autant d'informations qu'à notre arrivée. Autrement dit, aucune. Sans parler du fait que j'avais l'impression d'avoir participé à un sketch d'Abbott et Costello.

- Alors, dis-je, on peut dire que ça s'est presque aussi bien passé que l'entrevue avec Vincent.

Ce qui me valut un autre sourire.

- Monte en voiture. Prochaine visite : Mary Maggie.

Je lui fis le salut militaire et obtempérai. Je ne savais trop si tout cela servait à grand-chose, mais c'était une belle journée pour être pilotée par Ranger. Être pilotée par Ranger m'absolvait de toute responsabilité. J'étais sa subordonnée, c'était clair. Et je me sentais

protégée. Personne n'oserait me tirer dessus tant que je serais avec lui. Et quand bien même cela se passerait, j'étais quasi certaine de ne pas mourir.

Nous roulâmes en silence jusqu'à l'immeuble de Mary Maggie, nous nous garâmes non loin de sa Porsche et nous prîmes l'ascenseur jusqu'au sixième.

Nous dûmes frapper deux fois avant qu'elle vienne nous ouvrir. Elle sursauta en nous voyant, et fit un pas en arrière. D'habitude, ce comportement pourrait être interprété comme un signe de peur ou de culpabilité. En l'occurrence, c'est la réaction normale de toute femme face à Ranger. Il fut tout à l'honneur de Mary Maggie de ne pas rougir ni bafouiller ensuite. Son attention se déporta de Ranger sur ma personne.

- Encore vous, dit-elle.

Je lui fis bonjour en agitant l'auriculaire.

- Qu'est-ce qui vous est arrivé à l'œil ?

- Une querelle pour une place de stationnement.

- Apparemment, vous avez perdu.

- Les apparences peuvent être trompeuses. Pas toujours... mais parfois.

- DeChooch se promenait en voiture en ville hier soir, dit Ranger. On se disait que vous l'auriez peut-être vu.

- Ben non.

- Il roulait au volant de votre voiture. Il a eu un accident, et il s'est enfui.

L'expression de Mary Maggie nous indiqua clairement qu'elle en entendait parler pour la première fois.

- C'est à cause de sa vue, dit-elle. Il ne devrait pas conduire la nuit.

Sans dec ! Et sans oublier que ses facultés mentales justifiaient à elles seules qu'on le boucle définitivement. Ce type est fou à lier.

- Il y a eu des blessés ? s'enquit Mary Maggie. Ranger fit non de la tête.

- Vous nous appellerez si jamais vous le voyez, hein ? demandai-je.

- Bien sûr.

- Elle ne nous appellera pas, dis-je à Ranger une fois dans l'ascenseur.

Ranger se contenta de me regarder.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

- Patience, me répondit-il.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le parking souterrain et, d'un bond, je sortis de la cabine.

- Patience ? Mooner et Dougie ont disparu, et j'ai Joyce Barnhardt sur le dos. On va à droite et à gauche, on pose des questions, et on n'apprend rien, il ne se passe rien, on dirait même que tout le monde

s'en fout!

- On laisse des messages. On fait pression. Quand on fait pression au bon endroit, les choses commencent à se fissurer.

- Hmm, fis-je, pas vraiment convaincue d'avoir accompli grand-chose.

Ranger débloqua le verrouillage automatique de ses portières d'un coup de télécommande.

- Ce hmm ne me plaît pas trop.

- Ton idée de « faire pression » me paraît un peu... obscure.

Nous étions seuls dans le parking mal éclairé. Rien que Ranger et moi sous deux niveaux de voitures et de béton. L'endroit idéal pour un meurtre de la pègre ou une agression par un violeur psychopathe.

- Obscure ? répéta Ranger.

Il m'empoigna par les pans de mon blouson, m'attira contre lui et m'embrassa. Nos langues se rencontrèrent et je reçus une décharge électrique qui me laissa à l'orée d'un orgasme. Il glissa ses mains sous mon blouson et me prit par la taille. Je le sentais plaqué contre moi de toute sa force. Et soudain, plus rien n'eut d'importance, plus rien sauf de connaître un orgasme range-rien. Là. Tout de suite. Au diable, Eddie DeChooch ! Un de ces jours, il emplafonnerait la butée d'un pont, et c'en serait terminé.

Oui, d'accord, mais qu'en est-il du mariage ? me souffla ma petite voix intérieure.

Tais-toi, lui dis-je. J'y penserai plus tard.

Et tes jambes ? Tu les as épilées, ce matin ?

Zut, je pouvais tout juste respirer tant j'avais besoin de ce foutu orgasme et je m'inquiétais de mes poils aux pattes ! Où est la justice en ce bas monde ? Pourquoi moi ? Pourquoi faut-il que je m'inquiète de mes poils ? Pourquoi revient-il toujours aux femmes de s'inquiéter du poil repoussoir ?

- Ici, la Terre. Stéphanie, m'entendez-vous ? dit Ranger.

- Si on le fait maintenant, est-ce que ça comptera comme une avance sur ton crédit pour l'arrestation de DeChooch ?— On ne va rien faire maintenant.

- Pourquoi ?

- On est dans un parking. Et le temps qu'on sorte d'ici, tu auras changé d'avis.

Je le fusillai du regard.

- Alors, à quoi tu joues, là ?

- À te montrer comment, en faisant pression au bon endroit, on peut fissurer les défenses de quelqu'un.

- Tu veux dire que c'était juste une démonstration ? Tu m'as... mise dans cet état pour me prouver que tu avais raison ?

Il me tenait toujours par la taille, serrée contre lui.

- C'est un état d'urgence ? me demanda-t-il. Encore un peu, et j'allais mourir par combustion spontanée.

- Il ne faut rien exagérer, répondis-je.

- menteuse.

- Et ton état à toi, qu'en est-il ?

- D'urgence extrême.

- Tu me compliques la vie. Il m'ouvrit la portière.

- Monte. Prochain arrêt : Ronald DeChooch.

La réception des bureaux de la société de pavage était déserte à notre arrivée. Un jeune gars passa la tête par l'encadrement d'une porte et nous demanda ce qu'on désirait. Nous lui répondîmes que nous voulions parler à Ronald. Trente secondes plus tard, Ronald émergeait du fond des locaux et s'avançait vers nous sans se presser.

- J'ai appris qu'une vieille dame vous avait poché un œil, me dit-il. Mais je ne me doutais pas qu'elle avait fait dans le grand art. Ça, c'est un coquard de première.

- Vous avez vu votre oncle récemment? lui demanda Ranger.

- Non, mais j'ai appris qu'il avait eu un accrochage devant le salon funéraire. Il ne devrait pas conduire la nuit.

- La voiture qu'il conduisait appartient à Mary Maggie Mason, dis-je. Vous la connaissez ?

- De vue.

Il regarda Ranger.

- Vous aussi, vous travaillez sur cette affaire ? lui demanda-t-il.

Ranger lui répondit par un signe d'assentiment à peine perceptible.

- C'est bon à savoir, commenta Ronald.

- Ça voulait dire quoi, ça ? demandai-je à Ranger une fois que nous fumes ressortis. Ce à quoi je pense ? Une poussée hémorroïdaire selon laquelle ça change la donne avec toi sur le coup ? Genre, maintenant, il va prendre cette enquête au sérieux ?

- Allons jeter un œil à la maison de Dougie, me répondit-il.

Rien n'avait changé chez Dougie depuis mon dernier passage. Aucune indication d'une nouvelle fouille. Aucune indication que Dougie ou Mooner soient passés. Nous vérifiâmes toutes les pièces une à une. Je mis Ranger au courant des fouilles précédentes et du rosbif manquant.

- Tu crois que c'est significatif qu'on ait volé un rosbif? lui demandai-je.

- Ça fait partie des mystères de la vie.

Nous fîmes le tour de la maison pour aller fureter dans le garage.

Le roquet qui vivait dans la maison voisine quitta son poste, sur le côté jardin de la véranda des Belski, et nous tournicota autour en jappant et en tentant de mordre le bas de nos pantalons.

- Tu crois que quelqu'un le remarquerait si je le tuais ? me demanda

Ranger.

- Je pense que Mme Belski te poursuivrait avec une hache.
- Tu l'as interrogée au sujet des gens qui sont venus fouiller la

maison ?

Je me frappai le front du plat de la main. Pourquoi n'y avais-je pas pensé ?

- Non.

Les Belski ont toujours vécu dans cette maison jumelée. Ils sont âgés d'une soixantaine d'années à présent. De souche polonaise, robustes et laborieux. M. Belski a pris sa retraite de travailleur à la chaîne. Mme Belski a élevé sept enfants. Et maintenant, ils ont Dougie comme voisin. Des gens plus médiocres se seraient mis en guerre contre Dougie, mais les Belski acceptent leur destin comme étant la volonté de Dieu, et ils coexistent.

Ce fut Mme Belski qui ouvrit la porte de derrière.

- Spotty vous embête ?
- Non, répondis-je. Spotty est un amour.

- Les inconnus le font tourner en bourrique, commenta Mme Belski en traversant le jardin pour aller récupérer Spotty.

- J'ai cru comprendre que des inconnus étaient venus chez Dougie.

- Il y a toujours des nouvelles têtes chez lui. Vous étiez là quand il a organisé sa soirée Star Trek ?

Elle hocha la tête.

- Il s'en passe ! soupira-t-elle.

- Mais récemment ? insistai-je. Ces jours-ci ? Mme Belski souleva Spotty dans ses bras et le serra contre elle.

- Rien de l'ampleur de cette soirée Star Trek.

Je lui expliquai que quelqu'un s'était introduit chez Dougie par effraction.

- Non ! s'écria-t-elle. Mais c'est terrible !

Elle lança un regard inquiet en direction de la porte de derrière de chez Dougie.

- Dougie et son ami Walter sont un peu agités, parfois, mais, dans le fond, ce sont de braves garçons. Ils sont toujours très gentils avec Spotty.

- Vous n'avez pas vu de gens bizarres rôder autour de la maison ?

- J'ai aperçu deux femmes. L'une était de mon âge, peut-être un peu plus âgée. La soixantaine passée. L'autre, un peu plus jeune. Je rentrais de promener

Spotty alors qu'elles garaient leur voiture et entraient chez Dougie. Elles avaient la clé. J'ai pensé qu'elles faisaient partie de sa famille. Vous croyez que c'étaient des voleuses ?

- Vous vous souvenez de leur voiture ?

- Pas vraiment. Toutes les voitures se ressemblent pour moi.
- Était-ce une Cadillac blanche ? Un coupé sport ?
- Non. Une Cadillac blanche ou une belle voiture de sport, ça m'aurait marqué.
- D'autres personnes ?
- Un monsieur âgé est venu. Très mince. Plus de soixante-dix ans. Maintenant que j'y repense, il conduisait peut-être bien une Cadillac blanche, lui. Dougie reçoit beaucoup de visites. Je n'y prête pas forcément attention. Je n'ai rien remarqué de bizarre, à part ces femmes qui avaient la clé. Je me souviens d'elles parce que la plus âgée m'a regardée, et j'ai trouvé qu'elle avait quelque chose dans le regard. Ses yeux faisaient peur. Ils étaient pleins de colère et de folie. Je remerciai Mme Belski et lui laissai ma carte.

Une fois seule avec Ranger dans la voiture, je repensai au visage que Mooner avait vu à sa fenêtre le soir où il s'était fait tirer dessus. Cela m'avait paru si improbable que je n'y avais pas prêté beaucoup d'attention. Il n'avait pu identifier ce visage, ni même le décrire avec précision... à l'exception de son regard effrayant. Et voilà que Mme Belski me disait avoir vu une femme d'une soixantaine d'années dont le regard lui avait fait peur à elle aussi. Il y avait également la femme qui avait appelé Mooner et l'avait accusé de détenir quelque chose qui lui appartenait. Était-ce une seule et même personne ? Et comment avait-elle obtenu la clé de chez lui ? Par Dougie, sans doute.

- Et maintenant ? dis-je à Ranger.
- Maintenant, on attend.
- Je n'ai jamais été très douée pour attendre. J'ai une autre idée. Si je servais d'appât ? Si j'appelais Mary Maggie pour lui dire que c'est moi qui ai « l'objet », et que je souhaite l'échanger contre Mooner ? Et je lui demanderais de faire passer le message à Eddie DeChooch.
- Tu penses que c'est elle le contact ?
- Je prends le risque.

Morelli téléphona une demi-heure après que Ranger m'eut déposée chez moi.

- Tu veux servir de quoi ? cria-t-il.
- D'appât.
- Bon Dieu.
- C'est une bonne idée. Nous allons faire croire que j'ai ce qu'ils cherchent...
- « Nous » ?
- Ranger et moi.
- Ranger...

J'eus la vision des mâchoires de Morelli se crispant.

- Je ne veux pas que tu travailles avec Ranger.
- C'est mon boulot. On est chasseurs de primes.

- Je n'aime pas que tu fasses ce boulot, de toute façon.
- Oh, et tu sais quoi ? Je n'adore pas le fait que tu sois flic.
- Au moins, mon boulot est légal.
- Le mien l'est tout autant que le tien !
- Pas quand tu t'associes avec Ranger. Il est taré, ce mec. Et je n'aime pas la façon dont il te regarde.
- Il me regarde comment ?
- Comme moi.

Je me sentais à deux doigts de l'hyperventilation. Respire calmement, m'intimai-je. Pas de panique. J'abrégeai avec Morelli, me fis un sandwich au beurre de cacahuètes et aux olives, et téléphonai à ma sœur.

- Je m'inquiète à propos de cette histoire de mariage, lui dis-je. Si toi, tu n'as pas pu rester mariée, alors moi !

- Les hommes n'ont pas les idées claires. J'ai fait tout ce qu'il fallait, et ça n'a pas marché. Comment est-ce possible ?

- Tu l'aimes toujours ?

- Je ne crois pas. J'ai surtout envie de lui donner un bon coup de poing dans la figure.

- Je vois. Bon, il faut que j'y aille. Et je raccrochai.

Puis, je feuilletai l'annuaire, mais n'y trouvai pas Mary Maggie Mason. Pas de surprise de ce côté-là. J'appelai Connie et la priai de se procurer le numéro. Connie a ses sources pour les numéros non répertoriés.

- Pendant que je te tiens, me dit-elle. J'ai un vite-fait pour toi. Melvin Baylor. Il ne s'est pas présenté au tribunal ce matin.

Melvin Baylor, un quadragénaire absolument charmant, habite à deux rues de chez mes parents. Son divorce l'avait laissé sur la paille, quasiment cul nu. Pour couronner le tout, deux semaines après le prononcé, Lois, son ex-femme, annonçait ses fiançailles avec leur voisin au chômage.

La semaine dernière, l'ex et le voisin convolaient en justes noces. Le voisin, toujours sans emploi, vient de s'acheter une BMW neuve et regarde son foot sur l'écran plasma géant de son nouveau téléviseur. Melvin, quant à lui, vit dans un petit studio au-dessus du garage de Virgil Selig et roule en Nova marron de dix ans d'âge. Le soir du remariage de son ex, Melvin a englouti son dîner habituel — des céréales dans du lait écrémé — et, profondément déprimé, il a pris le volant de son tacot et a roulé, cahin-caha, jusqu'au Casey's Bar. N'étant pas buveur, deux martinis lui suffirent pour se cuire. Alors, il remonta dans sa guimbarde et, pour la première fois de sa vie, prouva qu'il en avait dans le pantalon en faisant irruption au banquet de mariage de son ex-femme et en se soulageant sur la pièce montée devant les deux cents invités. Il fut applaudi à deux mains par tous les

hommes présents.

La mère de Lois, qui avait déboursé quatre-vingt-cinq dollars pour cette extravagance pyramidale à trois étages, avait porté plainte contre Melvin pour attentat à la pudeur, violation de propriété privée et destruction de bien privé.

- J'arrive, dis-je à Connie. Prépare la paperasse. Tu me donneras le numéro de Mason par la même occasion.

Je pris ma besace et criai à Rex que je n'en avais pas pour longtemps. Je courus dans le couloir, dans l'escalier et percutai Joyce dans le hall.

- J'ai appris que tu as passé la matinée à poser des questions sur DeChooch, me dit-elle. DeChooch, c'est moi qui m'en charge maintenant. Alors, bas les pattes.

- Bien sûr.

- Et je veux le dossier.

- Je l'ai perdu.

- Connasse, me lança Joyce.

- Péteuse.

- Boudin.

- Bonnet de nuit.

Joyce tourna les talons et partit en trombe. La prochaine fois que ma mère ferait du poulet, je tirerais sur le bréchet et ferais le vœu que Joyce chope de l'herpès.

Le calme régnait dans l'agence à mon arrivée. La porte du bureau de Vinnie était close. Lula dormait sur le canapé. Connie avait obtenu le numéro de téléphone de Mary Maggie et les documents m'autorisant à arrêter Melvin étaient prêts.

- Il ne répond pas au téléphone, me dit Connie. Et il s'est fait porter pâle à son travail. Il est sans doute chez lui, caché sous son lit, espérant que tout ça n'est qu'un mauvais rêve.

Je fourrai mes autorisations dans mon sac et appelai Mary Maggie du téléphone de Connie.

- J'ai décidé de proposer un marché à Eddie, lui annonçai-je dès qu'elle décrocha. Le problème, c'est que je ne sais pas comment le contacter. Je me suis dit que, puisqu'il se sert de votre voiture, il se pourrait qu'il vous téléphone, ou qu'il passe vous voir... pour vous dire que la Cadillac est intacte.

- C'est quoi, le marché ?

- J'ai l'objet qu'Eddie cherche, et je suis prête à l'échanger contre Mooner.

- Mooner ?

- Eddie comprendra.

- O.K. S'il se manifeste, je lui ferai passer le message, mais rien ne garantit que je lui parlerai.

- Bien sûr. Juste au cas où. Lula ouvrit un œil.
- Oh oh, fit-elle, tu racontes encore des bobards ?
- Je sers d'appât.
- Sans dec !

- C'est quoi, l'objet que cherche DeChooch ? demanda Connie.
- Je n'en sais rien, lui répondis-je. C'est bien là le problème.

D'habitude, on déménage du Bourg quand on divorce. Melvin fait partie des exceptions. Je pense qu'au moment de sa séparation, il était tout bonnement trop épuisé et trop au bout du rouleau pour partir en quête d'un nouveau domicile.

Je me garai devant chez lui et fis le tour du garage. Il s'agissait d'une bâtisse délabrée, prévue pour deux voitures, avec, à l'étage, un petit studio tout aussi délabré prévu pour un homme seul. Je gravis les marches jusqu'à l'appartement et frappai. J'écoutai à la porte. Rien. Je cognai à nouveau quelques coups, collai mon oreille contre le bois éraflé et écoutai encore. Quelqu'un se déplaçait à l'intérieur.

- Hé, Melvin ! criai-je. Ouvre !
- Allez-vous-en. Je ne me sens pas bien. Allez-vous-en.
- C'est Stéphanie Plum. Il faut que je te parle.

La porte s'ouvrit et Melvin passa la tête dehors. Il était hirsute, les yeux injectés de sang.

- Tu devais passer au tribunal ce matin, lui rappelai-je.
- J'ai pas pu y aller. J'étais malade.
- Tu aurais dû appeler Vinnie.
- Oups. J'y ai pas pensé.

Je fronçai le nez pour humer son haleine.

- Tu as bu ?

Il se balançait sur ses talons en souriant béatement jusqu'aux oreilles.

- Non.
- Ton haleine ne sent pas vraiment le sirop contre la toux.
- Schnaps aux cerises. On me l'a offert à Noël. Aïe, aïe, aïe. Je ne n'allais pas pouvoir le présenter dans cet état-là.

- Melvin, il faut que tu dessoûles.

- Ça va. Sauf que je ne sens plus mes pieds. Il baissa les yeux vers eux.

- Je les sentais, y a une minute.

Je le guidai sur le palier, fermai la porte de son studio à clé et passai devant lui pour descendre l'escalier miteux afin de l'empêcher de se rompre le cou. Je le jetai dans ma Honda et lui mis la ceinture. Il resta suspendu, retenu par la boucle, bouche bée, regard dans le vide. Je le conduisis chez mes parents et le traînai à l'intérieur.

- De la compagnie, quelle bonne idée, dit Mamie Mazur en m'aidant

à le tirer jusqu'à la cuisine.

Ma mère repassait en chantant.

- C'est la première fois que je la vois comme ça, dis-je à ma grand-mère.

- Elle n'arrête pas depuis ce matin. Je commence à me faire du souci. Ça fait une heure qu'elle repasse la même chemise.

J'installai Melvin à la table, lui servis un café noir et lui fis un sandwich au jambon.

- Maman ? dis-je. Ça va ?

- Oui, bien sûr, ma chérie. Je repasse, c'est tout. Melvin roula des yeux en direction de ma grand-mère.

- Vous savez ce que j'ai ffffait ? J'ai pissssssssssé sur la pièce montée de mon ex-femme. Pissssssssssé sur tous les choux. Devant tout le monde.

- Ça aurait pu être pire, lui répondit ma grand-mère. Vous auriez pu cagner sur la piste de danse.

- Vous savez ce qui arrive quand on pissssssssssé sur des choux ? l'sont fouuutus. l'dégoulinent de partout.

- Et le petit couple de mariés au sommet ? Vous avez fait pipi sur eux aussi ?

Melvin fit non de la tête.

- J'ai pas pu les atteindre. J'ai eu que le premier étage.

Il posa la tête sur la table.

- Oh, la honte ! soupira-t-il. J'y crois pas.

- En vous entraînant, vous atteindrez peut-être l'étage supérieur la prochaine fois, lui dit ma grand-mère.

- J'irai plus jamais à un mariage, décréta Melvin. Je voudrais être mort. Et si je me suicidais ?

Sur ces entrefaites, Valérie entra dans la cuisine, portant un panier de linge sale.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- J'ai pissé sur la pièce montée, lui dit Malcolm. J'étais pété.

Sur ce, il sombra dans l'inconscience, la tête dans son sandwich.

- Je ne peux pas le présenter dans cet état, dis-je.

- Il peut cuver sur le divan, dit ma mère. Soulevons-le chacune par une partie du corps, et traînons-le jusque là-bas.

Je rentrai chez moi et trouvai Ziggy et Benny sur le parking.

- On a appris que vous vouliez négocier, dit Ziggy-

- Eh oui. Vous avez Mooner ?

- Pas exactement.

- Alors, dans ce cas, pas de négociation.

- On a fouillé tout votre appartement, et on ne l'a pas trouvé.

- C'est parce que je l'ai mis ailleurs.

- Où ?

- Je ne dis rien tant que je n'ai pas vu Mooner.
- On pourrait vous faire très mal, vous savez, m'avertit Ziggy. On pourrait vous faire parler.
- Ça ne serait pas du goût de la grand-mère de mon futur mari.
- Vous savez ce que je pense ? fit Ziggy. Je pense que vous bluffez.

Ce n'est pas vous qui l'avez.

Je haussai les épaules et pénétrai dans mon immeuble.

- Quand vous trouverez Mooner, prévenez-moi, leur lançai-je. Alors, on pourra négocier.

Depuis que je fais ce boulot, des tas de gens s'introduisent chez moi par effraction. Ça n'arrête pas.

J'achète les meilleurs verrous qu'on puisse trouver sur le marché, mais rien n'y fait. Tout le monde entre chez moi. Ce qui me fait peur, c'est que je commence à m'y habituer.

Ziggy et Benny avaient laissé mon appartement dans l'état dans lequel ils l'avaient trouvé... en meilleur état, même. Ils avaient fait la vaisselle, nettoyé le comptoir. La cuisine était propre et bien rangée.

Le téléphone sonna. C'était Eddie DeChooch.

- C'est donc vous qui l'avez ?
- Oui.
- En bon état ?
- Oui.
- J'envoie quelqu'un le prendre.
- Pas si vite. Attendez une minute. Et Mooner ? Le marché que je vous propose, c'est de l'échanger contre Mooner.

DeChooch ricana.

- Mooner. Je me demande bien pourquoi vous vous souciez de ce perdant. Pour moi, Mooner ne fait pas partie du deal. Je vais vous donner de l'argent.

- Je ne veux pas d'argent.
- Tout le monde en veut ! Bon, alors que dites-vous de ça ? Si je vous kidnappais et vous torturais jusqu'à ce que vous me le rendiez ?
- La grand-mère de mon futur époux vous jetterait un mauvais sort.
- C'est une vieille toquée. Je ne crois pas à ces fadaises.

DeChooch raccrocha.

Le poisson avait vite mordu à mon hameçon, mais rien ne se passait sur le front Mooner. L'angoisse me nouait la gorge. J'avais peur. Personne, semblait-il, n'avait de Mooner à échanger. Je n'avais pas envie que Dougie ou lui soit mort. Pire que cela, je ne voulais pas finir comme Valérie, assise à table et pleurant comme un veau, la bouche grande ouverte.

- Aargh ! criai-je. Aargh, aargh, aargh !

Rex sortit à reculons de sa boîte de soupe et leva la tête vers moi, les moustaches frétilantes. Je brisai un coin d'une Pop-Tart à la fraise

et le lui tendis. Il le goba dans ses abajoues et retourna dans sa boîte. Rex, hamster aux plaisirs simples.

Je téléphonai à Morelli et lui proposai de venir dîner chez moi.

- Mais, je te préviens, tu devras apporter le dîner.
- Poulet frit ? Hamburger ? Chinois ?
- Chinois.

Je me précipitai dans la salle de bains, me douchai, m'épilai les jambes pour éviter que ma petite voix intérieure à la noix ne revienne tout gâcher, et me lavai les cheveux avec le shampoing aux extraits de racinette. Je farfouillai dans le tiroir de ma lingerie jusqu'à ce que je trouve mon string dentelle noir et le soutien-gorge assorti. Je recouvris ces dessous de mon T-shirt et de mon jean habituels, et mis du mascara et du Gloss. Puisque je risquais de me faire enlever et torturer, je comptais bien me payer un peu de bon temps avant.

Bob et Morelli surgirent au moment où j'enfilai mes chaussettes.

- Alors, au menu, annonça Morelli, nems, bouchées aux légumes, bouchées aux crevettes, bouchées au porc, riz gluant et encore d'autres bouchées destinées à un autre client, sans doute, mais qui se sont retrouvées dans mon paquet. Et j'ai aussi de la bière.

On posa le tout sur ma table basse et on alluma la télévision. Morelli lança un nem à Bob qui l'attrapa au vol et l'avalait d'un coup.

- J'en ai parlé à Bob, dit Morelli. Il est d'accord pour être mon témoin.
- Parce qu'on va vraiment se marier ?
- Je croyais que tu avais acheté ta robe.

Je pris une bouchée aux crevettes.

- C'est en attente.
- Quel est le problème ?
- Je n'ai pas envie d'un mariage en blanc. Je trouve ça nouille. Mais ma mère et ma grand-mère n'arrêtent pas de me pousser dans ce sens et, tout d'un coup, voilà que j'essaie cette robe. Là-dessus, j'apprends qu'elles ont réservé une salle. J'ai l'impression qu'on m'a aspiré le cerveau hors de la tête.

- On devrait peut-être se marier en douce, point barre ?
- Quand ?

- Ce soir, ce n'est pas possible. Il y a un match des Rangers. Demain ? Mercredi ?

- Tu es sérieux ?
- Ben oui. Tu veux le dernier nem ?

Mon cœur s'était arrêté net dans ma poitrine. Quand il se remit en route, il battait la chamade. Mariés. Mince ! J'étais enthousiaste rien qu'à cette idée, non ? C'était pour ça que j'avais comme l'impression d'avoir envie de vomir. L'enthousiasme.

- On n'a pas besoin d'analyses de sang, d'autorisations, d'autres choses ?

Morelli porta son attention sur mon T-shirt.

- Joli.

- Le T-shirt ?

Du bout du doigt, il suivit le bord en dentelle de mon soutien-gorge.

- Ça aussi.

Il glissa ses mains sous mon T-shirt qui, d'un coup, glissa par-dessus ma tête et atterrit sur le sol.

- Si tu me montrais un peu les autres trucs ? dit-il. Histoire de me convaincre que tu mérites que je t'épouse.

Je haussai un sourcil.

- C'est peut-être toi qui devrais me convaincre que tu me mérites, rétorquai-je.

Il ouvrit la fermeture Éclair de mon jean.

— D'ici la fin de la nuit, tu vas me supplier à genoux de bien vouloir t'épouser, ma jolie.

Je savais d'expérience que c'était vrai. Morelli pouvait faire en sorte qu'une fille se réveille avec le sourire. Demain matin, ce serait peut-être un peu dur de marcher, mais certainement pas de sourire.

Chapitre 9

Le bipeur de Morelli sonna à cinq heures et demie. Il lut le message et soupira.

- Un indic.

Je plissai les yeux dans l'obscurité pour le regarder se déplacer dans la chambre.

- Tu dois partir ?

- Non, il faut juste que je téléphone.

Il alla au salon. Il y eut un moment de silence. Puis il réapparut dans l'encadrement de la porte.

- Tu t'es levée dans la nuit pour ranger la nourriture ?

- Non.

- Elle n'est plus sur la table.

Bob!

Je me tirai du lit, enfilai les bras dans les manches de mon peignoir et me traînai jusqu'au lieu du carnage.

- J'ai trouvé deux ou trois petites poignées en fil de fer, me dit Morelli. Apparemment, il a mangé les restes et les boîtes.

Bob allait et venait devant la porte. Il avait le ventre distendu et bavait. Parfait

- Passe ton coup de fil, dis-je à Joe. Je vais le promener.

Je courus dans ma chambre, enfilai jean et sweat-shirt, et enfonçai mes pieds dans mes boots. Je passai la laisse à Bob et pris mes clés de contact.

- En voiture ? s'étonna Morelli.

- Juste au cas où j'aurais envie d'un beignet.

Beignet, mon œil ! Bob allait faire un gros caca postplat chinois, et ce serait sur la pelouse de Joyce. Avec de la chance, je réussirais peut-être à le faire vomir.

Nous prîmes l'ascenseur car je voulais éviter que Bob remue plus que nécessaire. Nous fonçâmes à ma voiture et je sortis du parking plein gaz.

Bob collait sa truffe contre la vitre. Il haletait bruyamment. Son ventre était tellement tendu qu'il semblait sur le point d'exploser.

Je roulais le pied au plancher.

- Retiens-toi, mon grand. On est presque arrivés. Ce ne sera plus très long.

Je freinai devant chez Joyce dans un crissement de pneus, fis le tour de la voiture en courant, ouvris la portière passager et Bob bondit dehors. Il fila comme une fusée jusqu'à la pelouse de Joyce, baissa

son arrière-train et crotta ce qui me parut valoir deux fois son poids. Il s'immobilisa un instant et dégomilla un mélange de carton et de chow mein aux crevettes.

- Gentil toutou ! lui murmurai-je.

Bob s'ébroua et nous nous précipitâmes à ma voiture. Je claquai la portière sur lui, sautai au volant et démarrai avant que les mauvaises odeurs ne viennent nous chatouiller les narines. Encore du travail bien fait.

À notre arrivée, Morelli préparait le café.

- Pas de beignets ? me demanda-t-il.

- J'ai oublié.

- C'est bien la première fois que ça t'arrive.

- J'avais autre chose en tête.

- Comme le mariage ?

- Entre autres, oui.

Morelli servit deux mugs de café et m'en tendit un.

- Tu as remarqué que le mariage semble toujours beaucoup plus pressant le soir que le matin ?

- Est-ce une façon de me dire que tu ne souhaites plus m'épouser ?

Morelli s'adossa au comptoir et but une gorgée de café.

- Tu ne renonces pas facilement, hein ? dit-il.

- Il y a beaucoup de choses dont nous n'avons pas encore parlé.

- Comme ?

- Comme les enfants. Suppose qu'on en ait et que, après coup, on ne les aime pas ?

- On aime bien Bob, alors on pourra aimer n'importe qui. Bob, au salon, léchait les peluches de la moquette.

Eddie DeChooch me téléphona dix minutes après que Bob et Joe furent partis au travail.

- Alors, on fait quoi ? demanda-t-il. Vous voulez négocier ?

- Je veux Mooner.

- Combien de fois vais-je devoir vous le dire ? Ce n'est pas moi qui l'ai. Et je ne sais pas où il est. Personne parmi mes connaissances ne l'a. Si ça se trouve, il a eu peur et s'est enfui.

Je fus prise de court car je n'avais pas envisagé cette possibilité.

- Vous le gardez au froid ? dit DeChooch. Je dois le récupérer en parfait état. Je risque ma peau, moi.

- Ouais, il est au frais. Il ne pourrait être en meilleur état. Trouvez Mooner, c'est tout, et vous le verrez par vous-même.

Je raccrochai.

De quoi parlait-il donc ?

J'appelai Connie à l'agence, mais elle n'était pas encore arrivée. Je lui laissai un message lui demandant de me rappeler, et j'allai prendre

une douche. Sous le jet, je fis le bilan de ma vie. Je pourchassais un vieillard déprimé qui me faisait passer pour une cruche. Deux de mes amis avaient disparu sans laisser de trace. À me voir, on pourrait croire que je venais de disputer un round contre George Foreman. J'avais une robe de mariée que je n'avais pas envie de porter et un mess où je n'avais pas envie de faire la fête. Morelli voulait m'épouser. Et Ranger voulait... Non ! Je ne pouvais pas songer à ce que Ranger attendait de moi. Ah oui ! Et j'avais failli oublier Melvin Baylor qui, pour autant que je le sache, cuvait toujours sur le divan de mes parents.

Je sortis de la douche, m'habillai, fis un minimum d'efforts sur ma coiffure, et Connie me rappela.

- Tu as eu d'autres nouvelles de ta tante Flo et de ton oncle Bingo ? lui demandai-je. J'ai besoin de savoir ce qui a dérapé à Richmond, et quel est cet objet que tout le monde cherche. C'est peut-être un médicament. Il faut le conserver au frais.

- Comment le sais-tu ?

- DeChooch.

- Tu lui as parlé ?

- Il m'a téléphoné.

Il y a des moments où j'ai du mal à croire ce que je vis. C'est moi qui reçois un coup de fil d'un DDC. Si ça, ce n'est pas le monde à l'envers !

- Je vais voir ce que je peux trouver, me dit Connie.

Ensuite, je téléphonai à ma grand-mère.

- J'ai besoin d'infos sur Eddie DeChooch, lui dis-je. J'ai pensé que tu pourrais peut-être te renseigner de ton côté.

- Que veux-tu savoir ?

- Il a eu un problème à Richmond. Maintenant, il est à la recherche de quelque chose. Je veux savoir quoi.

- Laisse-moi faire !

- Melvin Baylor est toujours là ?

- Ah non. Il est rentré chez lui.

Je dis au revoir à Mamie Mazur et, là-dessus, on frappa à ma porte. Je l'entrebâillai pour voir qui c'était. Valérie. Elle portait une veste de tailleur noire ajustée et un pantalon assorti, un chemisier blanc amidonné et une cravate à rayures rouges et noires. Ses mèches à la Meg Ryan étaient plaquées derrière ses oreilles.

- Nouveau look, dis-je. En quel honneur ?

- C'est ma première journée de lesbienne.

- Ah. D'accord.

- Je ne plaisante pas. Je me suis dit, pourquoi attendre ? Je repars de zéro. J'ai décidé que je devais carrément sauter le pas. Je vais trouver du travail. Et une petite amie. À quoi bon rester à la maison à me morfondre sur l'échec d'une relation ?

- Je ne pensais pas que tu étais sérieuse, l'autre soir. Tu as déjà eu une... hum, une expérience homosexuelle ?

- Non, mais ça ne doit pas être très compliqué ?

- Je ne suis pas sûre de t'approuver. Je suis habituée à être la brebis galeuse de la famille. Ça pourrait changer mon standing.

- Ne sois pas bête. Tout le monde se fichera que je sois lesbienne.

Valérie vivait en Californie depuis vraiment trop longtemps.

- Enfin bref, reprit-elle. J'ai décroché un entretien d'embauché. Tu trouves que je fais bonne impression ? Je ne veux pas cacher ma nouvelle orientation sexuelle, mais je ne veux quand même pas faire trop hommasse.

- Tu ne veux pas avoir le look camionneuse ?

- Exactement. Moi, ce serait plutôt lesbienne chic. Ayant très peu de connaissances en matière d'expérience lesbienne, je ne sais pas trop à quoi correspond le look lesbien chic. En fait, je connais surtout les lesbiennes de télévision.

- Les chaussures, je ne sais pas trop, dit-elle. Bien se chauffer, c'est toujours tellement difficile.

Elle portait de délicates sandales noires à petits talons. Ses orteils étaient vernis de rouge vif.

- Je dirais que ça dépend si tu veux que tes chaussures fassent homme ou femme. Tu veux être une lesbienne fille ou une lesbienne garçon ?

- Il y a des lesbiennes des deux sexes ?

- Ben, j'en sais rien, moi. Tu n'as pas fait de recherches là-dessus ?

- Non. Je suis partie du principe que, chez les lesbiennes, tout est unisexe.

Si être lesbienne lui posait déjà des problèmes pour s'habiller, qu'est-ce que ce serait pour se déshabiller, alors !

- Je postule pour un travail au centre commercial, dit-elle. Puis j'aurai un deuxième entretien d'embauché en ville. Je me demandais si on pouvait échanger nos voitures. Je tiens à faire bonne impression.

- Tu roules en quoi en ce moment ?

- J'ai pris la Buick 53 d'oncle Sandor.

- C'est une voiture musclée. Très lesbienne. Beaucoup mieux que ma Honda.

- Je n'y avais pas pensé.

Je me sentais un peu coupable car, en vérité, j'ignorais complètement si une Buick 53 pouvait recevoir l'approbation des groupes lesbiens. Je n'avais surtout pas envie qu'on échange nos voitures. Je la hais, cette Buick 53 !

Valérie s'éloigna dans le couloir d'un air dégagé tandis que je lui faisais au revoir de la main en lui souhaitant bonne chance. Rex était sorti de sa boîte de conserve et me regardait. Soit il pensait que j'étais

très futée, soit que j'étais une sœur indigne. Difficile à dire avec les hamsters. C'est pour ça que c'est l'animal de compagnie idéal.

Je mis ma besace en bandoulière, pris mon blouson en jean et fermai tous les verrous. Il était temps d'aller voir où en était Melvin Baylor. Je me sentais un tantinet nerveuse. Eddie DeChooch me préoccupait. Je n'aimais pas la facilité avec laquelle il pouvait vous tirer dessus d'une seconde à l'autre. Maintenant que je faisais partie des personnes visées, ça me plaisait d'autant moins.

Je descendis par l'escalier, aux aguets, traversai le hall comme une flèche et scrutai le parking par les portes vitrées. Pas de DeChooch nulle part.

M. Morganstern sortit de l'ascenseur.

- Bonjour, ma belle. Wouah. On dirait bien que vous vous êtes pris une poignée de porte.

- Risques du métier.

M. Morganstern est très âgé. Deux cents ans, peut-être.

- J'ai vu votre jeune ami partir hier, me dit-il. Il est peut-être un peu bizarre dans sa tête, mais il se déplace en grande pompe. Ça ne peut qu'éveiller de la sympathie.

- Quel jeune ami ?

- Mooner machin chose. Ce garçon aux cheveux bruns et longs qui se déguise en Superman.

Mon cœur s'accéléra. Il ne m'était jamais venu à l'idée que mes voisins pourraient me renseigner sur Mooner.

- Quand l'avez-vous vu ? À quelle heure ?

- Tôt le matin. La boulangerie en bas de la rue ouvre à six heures, j'en revenais, alors je suppose qu'il devait être pas loin de sept heures. Il sortait en compagnie d'une dame, et tous les deux sont montés dans une grande limousine noire. Je ne suis jamais monté dans une voiture pareille. Ça doit être fantastique.

- Il vous a dit quelque chose ?

- Il m'a dit... man.

- Il avait l'air bien ? Inquiet ?

- Oh, non. Il était comme d'habitude. Vous savez, comme s'il n'y avait personne à la maison.

- À quoi ressemblait cette femme ?

- Elle avait l'air très sympathique. Petite, plutôt brune. Jeune.

- Jeune, c'est-à-dire ?

- La soixantaine.

- Je suppose qu'il n'y avait rien d'écrit sur la limousine. Comme le nom de la société de location ?

- Pas que je me souviens. C'était juste une grosse limo noire.

Je fis demi-tour, remontai chez moi et appelai les sociétés de location de limousines. Il me fallut une demi-heure pour épuiser toutes celles

qui étaient détaillées dans l'annuaire. Seules deux d'entre elles étaient allées chercher des clients si tôt hier matin. Les limousines concernées étaient des « Town Cars » réservées pour des trajets jusqu'à l'aéroport. Aucune des deux n'avait été retenue par une femme.

Nouvelle impasse.

Je roulai jusque chez Melvin et frappai à sa porte. Il vint m'ouvrir avec un sac de maïs congelé sur le crâne.

- Je meurs, dit-il. Ma tête va exploser. J'ai les yeux en feu.

Il avait une sale tête. Pire qu'hier, ce qui n'était pas peu dire.

- Je repasserai, lui dis-je. Ne bois plus, d'accord ? Cinq minutes plus tard, j'arrivai à l'agence.

- Salut ! me lança Lula. Regarde-moi ça. Tes yeux sont un peu noir-vert aujourd'hui. C'est bon signe.

- Joyce est déjà passée ?

- Elle a déboulé il y a un quart d'heure, me répondit Connie. Elle était folle furieuse, en plein délire sur du chow mein aux crevettes.

- Complètement louf, surenchérit Lula. Ça n'avait aucun sens. Je l'avais jamais vue aussi furax. Je suppose que ça te dit rien, ces crevettes ?

- Ah non. Rien du tout.

- Comment va Bob ? Ça lui dit quelque chose, à lui, les crevettes ?

- Il va très bien. Il a eu des problèmes de digestion très tôt ce matin, mais ça va beaucoup mieux.

Connie et Lula se tapèrent dans les mains.

- J'en étais sûre ! dit Lula.

- Je vais faire un tour à quelques adresses, dis-je. Je me demandais si quelqu'un aurait envie de m'accompagner.

- Oh oh, fit Lula. Les seules fois où tu veux de la compagnie, c'est quand tu crains d'avoir quelqu'un à tes trousses.

- Ce pourrait être le cas d'Eddie DeChooch. D'autres personnes aussi, sans doute, mais DeChooch me paraissait le plus fou d'entre elles et le plus susceptible de me tuer. Toutefois, la vieille au regard effrayant suivait de très près.

- Je dirais qu'on est capables de gérer Eddie DeChooch, décréta Lula en prenant son sac sur le classeur à tiroirs. C'est rien qu'un vioque un petit peu déprimé.

Qui possède un revolver.

Nous passâmes d'abord voir les colocataires de Mooner.

- Mooner est là ? demandai-je.

- Ben non. On l'a pas vu. Il est peut-être chez Dougie. Il y va souvent.

Nous enchaînâmes par la maison de Dougie. J'avais pris les clés de chez lui le jour où Mooner s'était fait tirer dessus, et je ne les lui avais

pas rendues. Après être entrées, nous fîmes le tour des lieux. Tout semblait comme à l'ordinaire. Je retournai à la cuisine et regardai dans le congélateur et le réfrigérateur.

- Tu joues à quoi, là ? demanda Lula.

- Simple vérification.

Ensuite, direction le domicile d'Eddie DeChooch. Le scotch de scène de crime avait disparu, et la maison de DeChooch était obscure et sans vie.

Je me garai, et nous inspectâmes les lieux. Là encore, rien de spécial. Juste pour le plaisir, j'ouvris le réfrigérateur, puis le congélateur. J'y vis un rosbif.

- Je vois que t'es branchée rosbif, me dit Lula.

- On en a volé un dans le congélateur de Dougie.

- Hm hm.

- C'est peut-être celui-ci. On a peut-être retrouvé le rosbif volé.

- Soyons claires. Tu penses qu'Eddie DeChooch est entré chez Dougie pour voler un rosbif?

Dit comme ça, ça paraissait un peu idiot.

- Tout est possible, dis-je.

Nous passâmes en voiture devant le club de loisirs et l'église, nous fîmes le tour du parking souterrain de chez Mary Maggie puis un saut à « Atouts pavés » et nous terminâmes par le domicile de Ronald DeChooch au nord de Trenton. Nos pérégrinations nous permirent de couvrir la plus grande partie de Trenton et tout le Bourg.

- Bon, moi, j'en ai ma claque, dit Lula. J'ai besoin de poulet frit. J'ai envie du super épicé et super grillé du Cocorico Chaud. J'ai envie de pain rond, de salade, et d'un de leurs milk-shakes si épais qu'il faut aspirer de toute la force de ses abdos pour les attirer dans la paille.

Le Cocorico Chaud se trouve à deux rues de l'agence. Un coq géant empalé sur une pique se dresse sur le parking, pivotant sur le macadam. Leur poulet frit est un délice.

Nous commandâmes deux menus avant de choisir une table.

- Donc, récapitulons, dit Lula. Eddie DeChooch va à Richmond chercher des clopes. Pendant qu'il est là-bas, Louie D passe l'arme à gauche et y a un truc qui foire. On ne sait pas quoi.

Je sélectionnai un morceau de poulet en faisant oui de la tête.

- Choochy revient à Trenton avec les clopes, reprit Lula, en dépose chez Dougie, puis il se fait gauler alors qu'il essaie de livrer le restant à New York.

Je refis oui de la tête.

- Là-dessus, Loretta Ricci meurt et Choochy nous fausse compagnie.

- Oui. Puis Dougie disparaît. Benny et Ziggy sont à la recherche de

DeChooch qui, lui, est à la recherche de quelque chose. On ne sait toujours pas quoi. Et quelqu'un a volé le rosbif de Dougie.

- Et maintenant, Mooner aussi a disparu. Choochy pensait que Mooner avait son quelque chose. Tu as dit à Choochy que c'était toi qui avais son quelque chose. Pour le récupérer, il t'a proposé du fric, mais pas Mooner.

- Ouais.

- C'est le tissu de conneries les plus nazes que j'ai jamais entendues ! s'écria Lula en mordant à belles dents dans une cuisse de poulet.

Soudain, elle cessa de mâcher et fit des yeux ronds comme des soucoupes.

- Arrghh, dit-elle.

Elle battit des bras, puis porta les mains à sa gorge.

- Ça va ? demandai-je.

Nouveaux battements de bras.

- Tapez-lui dans le dos, me suggéra-t-on depuis une table voisine.

- Ça ne marche pas, dit quelqu'un d'autre. Il faut faire la manœuvre de Heimlich.

Je fonçai derrière Lula, enroulai mes bras autour d'elle, mais ne parvins pas à joindre les mains.

Un type balèze quitta le comptoir, vint jusqu'à nous, bloqua Lula en lui immobilisant les bras et la serra contre lui.

- Pfffffffi dit Lula tandis qu'un morceau de poulet volait hors de sa bouche et atterrissait sur la tête d'un gamin à deux tables de nous.

- Il faut vraiment que tu perdes du poids, dis-je à Lula.

- C'est juste mes os qui sont gros.

Le calme reprit ses droits, et Lula suçota son milk-shake.

- J'ai eu une idée pendant que je mourais, reprit-elle. Je sais ce que tu dois faire. Tu dois dire à DeChooch que t'acceptes de négocier pour du fric. Là, on le chope quand il vient pour prendre livraison de la chose. Puis, une fois qu'on le tient, on le fait parler.

- Jusqu'à présent, on n'a pas eu trop de chance quand on a tenté de l'arrêter.

- Ouais, mais qu'est-ce qu'on a à perdre, de toute façon ? On a rien à lui donner.

Exact.

- Tu devrais appeler la catcheuse pour lui dire qu'on accepte le deal.

Je finis par trouver mon portable. J'appelai Mary Maggie, mais tombai sur sa boîte vocale. Je laissai mes coordonnées en lui demandant de me rappeler.

Au moment où je rangeais mon portable dans mon sac, Joyce déboula de nulle part.

- J'ai vu ta voiture au parking, me dit-elle. Tu espérais trouver DeChooch ici, mangeant du poulet ?

- Il vient de partir, lui répondit Lula. On aurait pu l'arrêter, mais on s'est dit que ce serait trop fastoche. On aime les défis.

- Les défis ? rétorqua Joyce. Vous ne sauriez même pas comment les relever. Vous êtes des perdantes. Grosse Vache et Grosse Bêtasse. Vous me faites pitié.

- Ouais, fit Lula, en tout cas, on fait pas pitié au point de nous donner du chow mein, à nous.

Joyce fut prise de court un bref instant, ne sachant trop si Lula était au courant de l'infamie ou si c'était pure provocation de sa part.

L'alphapage de Joyce sonna. Elle lut le message et ses lèvres se retroussèrent en un sourire.

- Je dois y aller. J'ai une piste sur DeChooch. C'est vraiment dommage pour vous, les bimbos, que vous ne sachiez que rester ici assises sur votre cul à vous empiffrer. Mais bon, quand on vous regarde, on se dit que c'est encore ce que vous savez faire de mieux.

- Ouais, fit Lula, et quand on te regarde, on se dit que toi, ce que tu sais faire de mieux, c'est d'aller chercher et de hurler à la lune.

- Va te faire foutre, dit Joyce.

Sur ce, elle repartit précipitamment vers sa voiture.

- Hum ! bougonna Lula. Je m'attendais à quelque chose de plus original de sa part. Elle doit pas être très en forme aujourd'hui.

- Tu sais quoi ? On devrait la suivre. Lula ramassait déjà nos barquettes.

- Tu lis dans mes pensées.

Au moment où Joyce quittait le parking, nous montions dans ma Honda. Lula mit les barquettes de poulet et les petits pains ronds sur ses genoux, on planta les milk-shakes dans les porte-boissons et nous voilà parties.

- Je te parie que c'est une grosse menteuse, dit Lula. Je te parie qu'elle a pas de piste. Elle doit sûrement aller au centre commercial.

Je m'arrangeai pour laisser deux voitures entre nous afin qu'elle ne nous repère pas, et nous gardâmes les yeux collés au pare-chocs arrière de son 4x4. On distinguait deux têtes à travers son pare-brise arrière. Elle était accompagnée.

- Elle ne va pas au centre commercial, dis-je. Elle a pris la direction opposée. On dirait qu'elle se rend dans le centre-ville.

Dix minutes plus tard, j'eus ma petite idée sur sa destination.

- Je sais ! m'écriai-je. Elle va voir Mary Maggie Mason. Quelqu'un a dû la mettre au courant pour la Cadillac.

Je suivis Joyce dans le parking souterrain en gardant mes distances. Je me garai à deux allées de son 4x4, et nous attendîmes, vissées à nos sièges.

- Ha ha, fit Lula. La voilà. Avec son larbin. Ils montent voir Mary Maggie.

Aargh. Je ne connaissais Joyce que trop bien. Je l'avais vue à l'œuvre. Elle ferait irruption comme un membre d'un groupe de tireurs d'élite, revolver au poing, et fouillerait toutes les pièces les unes après les autres au nom du droit. C'est ce genre de comportement qui fait la mauvaise réputation des chasseurs de primes. Le pire, c'est que, parfois, ça donne des résultats. Si Mary Maggie cache Eddie DeChooch sous son lit, Joyce le trouvera.

De loin, je ne reconnus pas la personne qui se trouvait avec elle. Tenue identique pour les deux : jean cargo noir et T-shirt noir au dos zébré de l'inscription AGENT DE CAUTIONNEMENT.

- Wouah, s'exclama Lula. Ils ont la panoplie. Pourquoi on l'a pas, nous ?

- Parce qu'on n'a pas envie de passer pour deux andouilles ?

- Ouais. C'est bien ce que je pensais.

Je bondis hors de la voiture.

- Hé, Joyce ! criai-je. Attends une minute. Il faut que je te parle.

Joyce fit volte-face, tout étonnée. Ses yeux se réduisirent à deux fentes quand elle me vit. Elle s'adressa à sa coéquipière, mais ses paroles ne me parvinrent pas. Elle appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur dont les portés s'ouvrirent. Elles s'engouffrèrent dans la cabine.

Lula et moi atteignîmes l'ascenseur quelques secondes trop tard. Nous appuyâmes sur le bouton et attendîmes. Plusieurs minutes s'écoulèrent.

- Tu sais ce que je pense ? dit Lula. Il va jamais se pointer, cet ascenseur. Joyce a dû bloquer la porte.

Nous nous lançâmes à l'assaut de l'escalier. Vite d'abord puis plus lentement.

- J'en peux plus, dit Lula au quatrième étage. J'ai les jambes en coton. Elles veulent plus marcher.

- Continue d'avancer.

- Facile à dire pour toi avec ton corps en sac d'os. Regarde ce que je dois monter jusque là-haut, moi.

Ce n'était pas du tout facile à dire. Je suais à grosses gouttes et pouvais tout juste respirer.

- Il faut qu'on se remette en forme, dis-je à Lula. On devrait s'inscrire dans une salle de sport.

- Je préfère encore m'immoler par le feu.

Ce qui, grosso modo, résumait ma façon de penser.

Chancelantes, nous émergeâmes de l'escalier dans le couloir du sixième étage. La porte de l'appartement de Mary Maggie était ouverte. Joyce et elle hurlaient.

- Si vous ne sortez pas d'ici tout de suite, j'appelle la police ! cria Mary Maggie.

- C'est moi, la police ! cria Joyce en retour.

- Ah ouais ? Où est votre badge ?

- Ici, au bout de cette chaîne autour de mon cou.

- C'est un faux. On achète ça sur catalogue. Je vais vous dénoncer.

J'appelle la police et je leur dis que vous vous faites passer pour un flic.

- Je ne me fais passer pour personne. Je ne vous ai jamais dit que je faisais partie de la police municipale, mais de la police de cautionnement judiciaire.

- De la police de mon cul, ouais ! lâcha Lula à bout de souffle.

De près, je reconnus la coéquipière de Joyce. Il s'agissait de Janice Molnari, une ex-camarade de classe, une fille bien. Je ne pus m'empêcher de me demander ce qu'elle fichait avec Joyce.

- Stéphanie, me dit-elle. Ça faisait un bail.

- Depuis l'enterrement de vie de jeune fille de Loretta Beeber.

- Comment ça va ?

- Très bien. Et toi ?

- Très bien. Mes enfants vont à l'école maintenant, alors j'ai eu envie de travailler à mi-temps.

- Ça fait combien de temps que tu fais équipe avec Joyce ?

- Bientôt deux heures. C'est mon premier boulot. Joyce avait une arme de protection attachée contre sa cuisse. Sa main était posée dessus.

- Dis donc, à quoi tu joues, Plum ? À me suivre pour voir comment on s'y prend ?

- Ça suffit, dit Mary Maggie. Tout le monde dehors ! Tout de suite ! Joyce poussa Lula vers la porte.

- Tu as entendu ? Dégage.

- Hé ! protesta Lula en donnant à Joyce un coup de poing dans l'épaule. De quel droit tu me dis de dégager ?

- Du mien, pot de saindoux.

- Je préfère être un pot de saindoux qu'un tas de chow mein vomi et de merde de chien !

Joyce en resta comme deux ronds de flan.

- Comment tu le sais ? s'écria-t-elle, les yeux écarquillés. C'est toi ! C'est donc toi !

Outre son revolver, Joyce portait un ceinturon garni de menottes, d'une bombe lacrymo, d'un pistolet paralysant et d'une matraque. Elle dégaina son pistolet paralysant et le mit en marche.

- Tu vas me le payer, dit-elle. Je vais te griller. Tu vas y avoir droit jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de batterie et que tu sois réduite à une flaque gluante de graisse liquéfiée.

Lula abaissa le regard vers ses mains. Pas de sac ni dans l'une ni dans l'autre. Nous les avions laissés dans la voiture. Elle palpa ses

poches. Pas d'armes non plus de ce côté-là.

- Ho ho, fit Lula.

Joyce bondit sur elle. Lula poussa un cri perçant, pivota sur elle-même et enfila le couloir à fond de train vers l'ascenseur. Joyce s'élança à sa poursuite. Et nous courûmes toutes après elles. Moi d'abord, suivie de Mary Maggie, talonnée par Janice. Lula n'était peut-être pas très bonne pour monter les escaliers mais, une fois qu'elle avait pris son élan pour les descendre, on ne la rattrapait plus. Un vrai train de marchandises en marche.

Lula atteignit le niveau du parking et se précipita par la porte. Elle se trouvait à mi-chemin de la voiture quand Joyce lui tomba dessus et, tendant le bras, la buzza avec son pistolet paralysant. Lula se figea, oscilla sur place quelques secondes puis s'écroula comme un sac de ciment. Au moment où Joyce s'apprêtait à recommencer, je la plaquai par-derrière. Son pistolet paralysant lui échappa de la main, nous tombâmes par terre, et ce fut le moment que choisit Eddie DeChooch pour débarquer dans le parking au volant de la Cadillac blanche de Maggie.

Janice le vit la première.

- Hé, c'est pas le vieux que vous recherchez, celui qui vient d'arriver en Cadillac ? demanda-t-elle.

Joyce et moi relevâmes la tête pour voir de quoi il retournait. DeChooch roulait au pas, cherchant une place.

- Sors de là ! lui cria Mary Maggie. Sors du parking !

Joyce se releva tant bien que mal et piqua un sprint vers DeChooch.

- Chope-le ! cria-t-elle à Janice. Ne le laisse pas s'échapper !

- Que je le chope ? dit Janice, debout à côté de Lula. Elle est folle ou quoi ? Comment veut-elle que je m'y prenne ?

- Je ne veux pas un pet sur ma voiture, cria Mary Maggie à l'intention de Joyce et moi. C'est celle de mon oncle Ted !

Lula s'était mise à quatre pattes, elle bavait.

- Quoi ? bredouilla-t-elle. Qui ça ?

Janice et moi l'aidâmes à se relever. Mary Maggie continuait de crier et de gesticuler à l'adresse de DeChooch qui ne la voyait toujours pas.

Je laissai Lula aux bons soins de Janice et courus vers la Honda. Je démarrai, braquai et fonçai derrière DeChooch. Je ne savais pas comment j'allais m'y prendre pour l'arrêter, mais ça me semblait la meilleure chose à faire.

Joyce bondit devant la voiture de DeChooch, revolver au poing, et lui ordonna de s'arrêter. Il mit le pied au plancher et lui fonça dessus. Elle fit un saut sur le côté pour sa sécurité et tira, ratant DeChooch mais pulvérisant une vitre arrière.

DeChooch tourna à gauche dans une allée entre deux rangées de voitures. Je le suivis, prenant les virages sur les chapeaux de roue. Il

fonçait, aveuglé par la panique. Nous tournions en rond, DeChooch étant incapable de trouver la sortie.

Mary Maggie criait toujours. Lula, debout, agitait les bras.

- Attends-moi ! brailla-t-elle, donnant l'impression qu'elle voulait se mettre à courir mais sans savoir dans quelle direction.

Je fis un arrêt au stand « Lula », elle bondit en voiture. La portière arrière s'ouvrit avec fracas, et Janice se catapulta sur la banquette.

Joyce, qui avait récupéré son véhicule, l'avait en partie garé en travers de la sortie. Elle s'était campée derrière la portière chauffeur ouverte, revolver braqué à bout de bras.

DeChooch finit par trouver la bonne allée et mit le cap sur la sortie. Il roulait droit sur Joyce. Elle fit feu, rata complètement sa cible, et se jeta sur le côté tandis que DeChooch s'engouffrait dans l'espace libre, arrachant au passage la portière de la voiture de Joyce qui fut projetée dans les airs comme une fusée.

Je filai par la sortie à la suite de DeChooch. L'aile avant de la Cadillac avait morflé mais, apparemment, cela ne semblait pas gêner Choochy. Il tourna dans Spring Street avec moi collée à son pare-chocs. Il roula jusqu'à Broad Street et, subitement, nous nous retrouvâmes bloqués par le trafic.

- On le tient ! s'écria Lula. Tout le monde dehors ! Lula, Janice et moi jaillîmes de la Honda, prêtes à arrêter DeChooch. Il enclencha la marche arrière et recula sur la Honda qu'il emboutit de plein fouet, l'encastant dans la voiture qui se trouvait juste derrière. Il braqua, déboîta pour se dégager, éraflant le pare-chocs du véhicule de devant.

Lula, durant tout ce processus, n'arrêtait pas de lui crier :

- On a la chose ! On veut bien de l'argent ! On a décidé d'accepter l'argent !

DeChooch, apparemment, n'entendait rien. Il fit demi-tour et repartit en sens inverse, nous laissant dans sa poussière.

Lula, Janice et moi le regardâmes foncer dans la rue, puis nous reportâmes notre attention sur ma Honda en accordéon.

- Alors là, ça me fout vraiment en colère, dit Lula. Il a renversé mon milk-shake. Il était pas donné, ce milk-shake !

- Récapitulons, dit Vinnie. Tu es en train de me dire que DeChooch a aplati ta bagnole, et cassé une jambe à Barnhardt ?

- En fait, c'est la portière qui lui a cassé la jambe, précisai-je. Quand elle a volé dans les airs, elle est un peu revenue comme un boomerang et elle lui est retombée sur la jambe.

- On aurait rien su si l'ambulance avait pas dû se faufiler devant nous en chemin pour l'hosto, dit Lula. Elle est passée au moment où la remorqueuse chargeait la voiture de Steph, et on a vu Joyce saucissonnée dedans.

- Bon, soupira Vinnie. Où se trouve DeChooch à présent ?

- On connaît pas vraiment la réponse à cette question, dit Lula. Et comme on a plus de moyen de transport, on risque pas de la trouver.
 - Et ta voiture ? demanda Vinnie à Lula.
 - Au garage. Je la fais réviser. Et personnaliser côté peinture. Je ne la récupère pas avant la semaine prochaine.
- Il se tourna vers moi.
- Et la Buick ? Tu la prends toujours quand tu as des problèmes de voiture.
 - C'est ma sœur qui l'a.

Chapitre 10

- J'ai une moto derrière, je peux te la prêter, me dit Vinnie. Un gage pour une caution. Le type était à court d'argent, il m'a laissé sa bécane. J'ai déjà des tas de saloperies dans mon garage. Je n'ai pas la place pour une moto.

Les gens vident leur maison pour emprunter leurs cautions. Vinnie récupère des chaînes hi-fi, des téléviseurs, des manteaux de vision, des ordinateurs et des appareils de musculation. Un jour, il avait avancé la caution de Mme Zaretsky en échange de son fouet et de son chien dressé.

Normalement, je sauterais sur l'occasion d'avoir une moto. J'ai décroché mon permis il y a quelques années alors que je sortais avec un type qui tenait un magasin de deux roues. Je lorgnais les motos à l'occasion, mais je n'avais jamais eu les moyens de m'en acheter une. Pour le coup, une moto, ce n'est pas le véhicule idéal pour un chasseur de primes.

- Une moto ? lui dis-je. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? Tu me vois ramener un DDC à moto ?

- Ouais, et moi alors ? dit Lula. Comment tu comptes caser une nana aux formes généreuses dans mon genre sur une moto ? Et puis mes cheveux ? Va falloir que je mette un de ces casques à la con, et alors, mes cheveux, je te raconte pas.

- À prendre ou à laisser, dit Vinnie.

Je poussai un gros soupir et levai les yeux au ciel.

- Cette moto, tu as les casques qui vont avec ?

- Dans la salle du fond.

Nous nous y traînâmes sans enthousiasme.

- On va se taper la honte, dit Lula en ouvrant la porte. On va... attends, mate un peu. Putain de merde ! C'est pas une moto de bouffon, ça. C'est ce que j'appelle une grosse cylindrée !

C'était une Harley-Davidson FXDL Dyna Low Rider. Noire, flammes vertes, pots d'échappement customisés. Lula avait raison. Ce n'était pas une moto de bouffon. C'était un fantasme à l'état pur.

- Tu sais conduire un engin pareil, toi ? me demanda Lula.

- Oh oui, répondis-je, aux anges. Ça oui.

Nous ajustâmes nos casques avant d'enfourcher l'engin. Je mis le contact, démarrai d'un coup de talon et la Harley vrombit sous moi.

- Cap Canaveral, on vient de décoller, dis-je. Et j'eus comme un orgasme.

Je fis quelques allers-retours dans la ruelle derrière l'agence histoire de prendre la Harley en main, puis je partis en direction de chez Mary

Maggie. J'avais bien envie de faire une nouvelle tentative avec elle.

- Elle a pas l'air d'être là, dit Lula après un tour complet du parking souterrain. Je vois pas sa Porsche.

Ça ne m'étonnait pas. Elle était sans doute partie inspecter les dommages sur sa Cadillac.

- Elle a un combat ce soir, dis-je à Lula. On lui parlera là-bas.

En rentrant, je passai en revue les voitures sur le parking de mon immeuble. Pas de Cadillac blanche, pas de limousine noire, pas de Ziggy, pas de Benny, pas de Porsche MMM-MIAM, pas de voiture mega-luxueuse-et-sans-doute-volée qui aurait pu appartenir à Ranger. Rien que le pick-up de Joe.

Quand j'entrai, il était avachi devant la télévision, une bière à la main.

- On m'a dit que tu avais bousillé ta voiture ?

- Oui, mais moi, je vais bien.

- Ça aussi, on me l'a dit.

- DeChooch est complètement chtarbé. Il tire sur tout ce qui bouge. Il renverse les gens volontairement. C'est quoi, son problème ? Ce n'est pas un comportement normal... même pour un vieux mafioso. D'accord, je sais qu'il est déprimé, mais meeeeerde.

J'allai dans la cuisine pour donner à Rex un morceau de muffin qui me restait du déjeuner. Morelli me rejoignit.

- Tu es rentrée comment ?

- Vinnie m'a prêté une moto.

- Une moto ? Quel genre ?

- Une Harley. Une Dyna Low Rider.

Ses yeux et sa bouche se plissèrent d'un sourire.

- Toi, tu te balades sur une grosse cylindrée ?

- Oui. Et j'ai déjà connu l'extase dessus.

- Toute seule, comme une grande ?

- Oui.

Morelli s'esclaffa, s'avança vers moi, me plaqua contre le comptoir et m'encercla de ses mains, effleurant de ses lèvres mon oreille, puis mon cou.

- Je te parie que je fais mieux.

Le soleil s'était couché. L'obscurité régnait dans ma chambre. Morelli dormait à mes côtés. Même dans le sommeil, son corps mince et musclé irradiait une énergie contenue. Sa bouche était douce et sensuelle. Son visage était devenu plus anguleux avec l'âge, ses yeux plus las. Il en avait vu beaucoup en tant que flic. Trop, peut-être.

Je coulai un regard en direction du réveil. Huit heures. Huit heures ! Hi. J'avais dû m'endormir aussi. À un moment, on fait l'amour et, l'instant d'après, il est huit heures du soir.

Je secouai Morelli pour le réveiller.

- Il est huit heures ! lui dis-je.

- Hm-mmm.
- Bob ! Où est Bob ? Morelli sauta du lit.
- Merde ! Je suis venu directement après le travail. Bob n'a pas eu son dîner !

Sous-entendu, Bob avait dû tout manger... le canapé, la télévision, les plinthes.

- Habille-toi, dit Joe. On va aller nourrir Bob et manger une pizza dehors. Tu passeras la nuit chez moi.

- Je ne peux pas. Ce soir je travaille. On n'a pas réussi à parler à Mary Maggie aujourd'hui, avec Lula, alors je vais à La Fosse à Serpents. Elle a un combat à dix heures.

- Je n'ai pas le temps de discuter. Bob a sans doute déjà bouffé tout un mur. Passe chez moi après La Fosse.

Il me prit dans ses bras, m'embrassa et fila.

- D'accord, répondis-je, mais Morelli avait déjà disparu au bout du couloir.

Je ne savais pas trop ce qu'on portait pour aller à La Fosse, mais une coiffure d'allumeuse me parut être une bonne idée. Je soumis mes cheveux aux bigoudis chauffants et au crêpage, ce qui m'allongea de cinq bons centimètres. Je me refis une beauté sans lésiner sur le maquillage et parachevai le tout avec une jupe courte noire en spandex et dix centimètres de talons. Je me sentais hyper bien dans mes baskets. J'attrapai mon blouson en cuir noir, pris mes clés de voiture sur le comptoir de la cuisine... Minute. Ce n'étaient pas des clés de voiture. C'étaient des clés de moto. Merde ! Mes cheveux ne rentreraient jamais dans le casque.

Pas de panique, me dis-je. Réfléchis trente secondes. Où trouver une voiture ? Valérie. Elle avait la Buick. Je lui téléphonerais et lui dirais que j'allais dans un endroit où il y avait des femmes à moitié nues. C'est ce que les lesbiennes ont envie de voir, non ?

Dix minutes plus tard, Valérie passait me prendre au parking. Elle avait toujours les cheveux plaqués sur la nuque, sans maquillage à l'exception d'un rouge à lèvres sang. Elle portait des mocassins noirs pour homme, un costume anthracite à rayures et une chemise blanche au col ouvert. Je me retins de ne pas aller regarder si une touffe de poils n'en jaillissait pas.

- Comment s'est passée ta journée ? lui demandai-je.

- Je me suis acheté des chaussures ! Regarde. Elles sont super, non ? Je les trouve parfaites pour une lesbienne.

Il faut rendre justice à Valérie. Elle ne fait jamais les choses à moitié.

- Je pensais à ton travail, lui dis-je.

- Ça n'a pas marché. Je suppose qu'il fallait s'y attendre.

Contentement passe richesse...

Elle pesa de tout son poids sur le volant et réussit à faire prendre un

virage à la Buick.

- J'ai quand même inscrit les filles à l'école. Au moins un point positif.

Lula nous attendait au bord du trottoir devant chez elle.

- Je te présente ma sœur, Valérie. Elle vient avec nous parce qu'elle a la voiture.

- Apparemment, elle se fringue au rayon homme.

- Elle voulait la tester sur route.

- Bof, moi, ce que j'en dis, fit Lula.

Comme le parking de La Fosse à Serpents était archi-complet, nous nous garâmes huit cents mètres plus loin dans la rue. Le temps d'arriver à la porte, j'avais mal aux pieds et en étais à me dire qu'être lesbienne présentait certains avantages. Les chaussures de Valérie paraissaient très confortables.

Nous choisîmes une table dans le fond de la salle et commandâmes à boire.

- Comment on va s'y prendre pour parler à Mary Maggie ? demanda Lula. On y voit à peine d'ici.

- J'ai vérifié les lieux. Il n'y a que deux sorties, alors dès qu'elle aura fait son cirque dans la boue, on se postera chacune à une porte et on la coïncera au moment de son départ.

- Ça me paraît un bon plan, dit Lula en vidant son verre d'un trait avant d'en commander un autre.

Il y avait quelques femmes accompagnées, mais le public était essentiellement composé d'hommes seuls qui, l'air pénétré, espéraient qu'un string serait arraché dans la boue, ce qui doit équivaloir à plaquer un quarterback au football, je suppose.

Valérie avait les yeux ronds comme des soucoupes. Difficile de dire s'ils reflétaient simplement de la surexcitation ou de l'hystérie.

- Tu es sûre que je vais rencontrer des lesbiennes ici ? cria-t-elle pour couvrir le bruit ambiant.

Lula et moi regardâmes autour de nous. Nous n'en vîmes aucune. En tout cas, aucune qui avait le look de Valérie.

- On peut jamais savoir quand une lesbienne va se pointer, dit Lula. Tu devrais boire un autre verre. T'as l'air un peu pâle.

Nous commandâmes, et j'en profitai pour faire passer un mot à Mary Maggie. Je lui indiquais notre table et lui disais que je souhaitais transmettre un message à Eddie DeChooch.

Une demi-heure plus tard, je n'avais toujours pas reçu de réponse de sa part. Lula s'était enfilé quatre Cosmopolites et avait l'air de tenir le choc. Valérie avait bu deux verres de chablis, et avait l'air très très gaie.

Dans « la fosse », des femmes échangeaient des coups. De temps en temps, un infortuné pochard se faisait tirer dans la gadoue, et il

battait des bras et des jambes en avalant des litres de fange jusqu'à ce qu'un videur l'en extirpe. C'était un festival de tirages de cheveux, d'échanges de bonnes baffes, de glissades et de chutes. Je suppose que c'est le but du jeu. Jusqu'à présent, aucun string n'avait été arraché, mais nous avions droit à un joli bouquet de seins nus siliconés à bloc. Dans l'ensemble, ce spectacle ne me paraissait guère attirant et me rendait heureuse d'avoir un travail où l'on pouvait me tirer dessus. C'est toujours mieux que de se rouler dans la boue à moitié nue.

On annonça le combat de Mary Maggie. Elle surgit vêtue d'un bikini gris argent. Je commençais à voir là un thème récurrent. Porsche gris argent, bikini gris argent. La salle applaudit à tout rompre. Mary Maggie est une célébrité. Puis son adversaire apparut. Elle s'appelait La Bête, et, de vous à moi, ça me paraissait mal barré pour Mary Maggie. Le regard de La Bête étincelait et, difficile à dire de loin, mais j'avais bien l'impression de voir des serpents dans ses cheveux.

Le présentateur fit sonner la cloche et les deux femmes se tournèrent autour en tentant des attaques. Elles continuèrent un petit moment sans succès, puis Mary Maggie tomba et La Bête se jeta sur elle.

Toute la salle se leva, y compris Lula, Valérie et moi. Tout le monde hurlait, encourageant Mary Maggie à étripper La Bête. Bien entendu, Mary Maggie a beaucoup trop de classe pour étripper qui que ce soit, alors les deux femmes se contentèrent de se rouer de coups dans la boue durant quelques minutes, puis elles se mirent à provoquer le public, voulant elles aussi faire joujou avec un infortuné pochard.

- Toi ! cria Mary Maggie en pointant le doigt dans ma direction.

Je tournai la tête dans l'espoir de voir derrière moi un obsédé sexuel brandissant un billet de vingt dollars. Non...

Mary Maggie s'empara du micro.

- On a une invitée d'honneur, ce soir ! La Chasseuse de Primes ! Alias Miss Casse Cadillac. Alias La Harceleuse !

Aïe, aïe, aïe.

- Tu voulais me parler, Chasseuse de Primes ? cria Mary Maggie. Viens par là !

- Tout à l'heure, répondis-je en songeant que sa personnalité à la scène ne correspondait pas du tout à la dévoreuse de livres que j'avais rencontrée à la ville. On discutera après le show ! Je ne voudrais pas vous faire perdre un temps précieux pendant que vous vous produisez sur le ring !

Soudain, je fus soulevée dans les airs par deux armoires à glace qui me portèrent, sur mon siège, à deux mètres du sol, jusqu'au ring.

- Au secours ! glapis-je. AU SECOURS !

Ils me maintinrent au-dessus du ring. Mary Maggie sourit. La Bête tourna la tête en grondant. Puis mon siège fut incliné et je tombai en

piqué dans la boue.

La Bête me releva en me tirant par les cheveux.

- Relax, me dit-elle. Ça va pas faire mal.

Sur ce, elle m'arracha mon chemisier. Une chance, je portais mon bon soutien-gorge dentelle de chez Victorias Secret.

L'instant d'après, nous nous affalâmes en tas en hurlant. Mary Maggie Mason, La Bête et moi. Puis Lula s'en vint patauger avec nous.

- Hé ! cria-t-elle. On est juste venues pour parler, et vous dégueulassez la jupe de ma copine. On va vous refiler la note du pressing.

- Ah ouais ? dit La Bête. Tiens, note ça !

Elle tira Lula par le pied, l'envoyant sur le cul dans la boue.

- Là, tu m'as énervée, dit Lula. J'essayais d'expliquer le truc, mais là, tu m'as énervée.

J'avais réussi à me relever pendant que Lula et La Bête échangeaient des coups verbaux. Alors que j'essuyais mes yeux couverts de boue, Mary Maggie bondit sur moi et me plaqua de nouveau face dans la boue.

- Au secours ! criai-je. AU SECOUUUUURS !

- Lâche ma copine, lui dit Lula.

Elle attrapa Mary Maggie par les cheveux et la jeta hors du ring comme une poupée de chiffon. Boum ! En plein sur une table.

Deux autres catcheuses déboulèrent des coulisses au pas de course et sautèrent sur le ring. Lula en jeta une dehors et s'assit sur l'autre. La Bête, prenant son élan dans les cordes, se jeta sur Lula qui poussa un cri à glacer les sangs et roula dans la boue avec La Bête.

Mary Maggie remonta sur le ring. Suivie de l'autre catcheuse.

Rejointes bientôt par un type à moitié ivre. Nous étions sept à rouler sur nous-mêmes, enlacés dans la boue. Je tentai de me raccrocher à quelque chose, n'importe quoi. J'étouffais. Soudain, je sentis le string de La Bête entre mes doigts, et tout le monde se mit à siffler, à applaudir. Les videurs sautèrent sur le ring et nous séparèrent.

- Hé ! fit Lula, balançant toujours des swings dans le vide. J'ai paumé ma chaussure. Y a intérêt à ce qu'on la retrouve, sinon je remets plus jamais les pieds ici.

- Ne vous inquiétez pas, lui dit le directeur de la salle en la tirant par le bras. On s'en occupera. Passez par là. Par cette porte.

Et, sans nous laisser le temps de dire ouf, on nous jeta dehors. Lula, avec une seule chaussure ; moi, sans chemisier. La porte se rouvrit, et Valérie fut éjectée avec nos manteaux et nos sacs.

- Cette La Bête avait quelque chose de bizarre, dit-elle. Quand tu lui as arraché sa petite culotte, elle était rasée en bas !

Valérie me déposa chez Morelli et me fit au revoir de la main.

Joe ouvrit la porte et énonça l'évidence.

- Tu es couverte de boue.

- Ça ne s'est pas passé exactement comme je m'y attendais.

- J'aime bien le look « rien que le soutien-gorge ». Je pourrais m'y faire.

Je me déshabillai dans l'entrée, puis Morelli prit mes vêtements et les porta directement dans la machine à laver. J'étais toujours au même endroit à son retour. Juchée sur mes dix centimètres de talons et, pour tout vêtement, de la boue.

- J'aimerais bien prendre une douche, lui dis-je, mais si tu crains que je ne salisse l'escalier, je peux sortir dans le jardin et tu me jetteras un seau d'eau dessus.

- Tu vas sans doute me prendre pour un malade, mais, comme ça, tu me fais bander.

Morelli habite dans Slater Street, à deux pas du Bourg. Il a hérité sa maison de sa tante Rose, et il en a fait son chez-lui. Allez comprendre. Le monde est plein de mystères. Sa maison me fait beaucoup penser à celle de mes parents, étroite et utilitaire avant tout, mais pleine d'odeurs et de souvenirs réconfortants.

Dans le cas de Joe, lesdites odeurs étaient celles de pizza réchauffée, de chien et de peinture fraîche. Il refaisait petit à petit les encadrements de fenêtres.

Nous étions attablés dans sa cuisine... moi, Morelli et Bob. Joe mangeait un toast aux raisins secs et à la cannelle en buvant un café. Bob et moi mangions tout le reste du contenu du réfrigérateur. Rien de tel qu'un petit déjeuner copieux après un combat de boue.

Je portais un T-shirt de Morelli, un de ses pantalons de survêtement, et j'étais pieds nus, mes chaussures étant toujours détrempées et sans doute bonnes à jeter.

Morelli avait mis sa tenue de flic en civil.

- Je ne comprends pas, lui dis-je. Ce type se promène en Cadillac blanche, et la police ne l'arrête pas. Pourquoi ?

- Il ne doit pas rouler tant que ça. Il a été repéré deux fois, mais pas par quelqu'un qui soit en mesure de le poursuivre. La première, c'était par Mickey Greene alors qu'il patrouillait à bicyclette ; la seconde, par une voiture de police coincée dans la circulation. En outre, il n'est pas une priorité. Ce n'est pas comme si quelqu'un était missionné à plein temps pour le retrouver.

- C'est un assassin. Ce n'est pas prioritaire, ça ?

- Il n'est pas exactement recherché pour meurtre. Loretta Ricci est décédée d'une crise cardiaque. Pour l'instant, on souhaite simplement l'interroger en tant que témoin.

- Je pense qu'il a volé un rosbif chez Dougie.

- Ah, voilà qui change la donne. Ça le place dans la liste des

priorités, c'est sûr.

- Tu ne trouves pas bizarre qu'il ait volé un rosbif?

- Quand tu auras été flic depuis aussi longtemps que moi, tu trouveras que rien n'est bizarre.

Morelli finit son café, rinça sa tasse et la posa dans le lave-vaisselle.

- Je dois partir, dit-il. Tu restes ici ?

- Non. J'ai besoin que tu me déposes chez moi. J'ai des choses à faire, et des gens à voir.

Et me chausser, à l'occasion.

Morelli me déposa devant mon immeuble. J'y entrai pieds nus.

J'avais ses vêtements sur le dos, et les miens à la main. Je tombai sur M. Morganstern dans le hall.

- La nuit a dû être torride, me dit-il. Je vous donne dix dollars si vous me racontez tout en détail.

- Pas question. Vous êtes trop jeune.

- Vingt dollars ? La seule chose, c'est que vous devrez attendre le premier du mois, que je touche ma retraite.

Dix minutes plus tard, je m'étais changée et j'étais ressortie. Je voulais coincer Melvin Baylor avant qu'il parte travailler. En l'honneur de la Harley, j'avais mis des bottes, un jean, un T-shirt et mon blouson en cuir Schott's. Je quittai le parking en vrombissant et surpris Melvin au moment où il ouvrait la portière de sa voiture. Je me demandais bien pourquoi il la fermait à clé. Qui s'amuserait à voler cette bagnole ? Il était en costume cravate et, à l'exception de ses cernes noirâtres, il avait l'air en bien meilleure forme.

- Je suis vraiment désolée de te déranger, lui dis-je, mais il faut que tu ailles au tribunal pour une nouvelle convocation.

- Et mon boulot ? Je suis censé aller travailler. Melvin Baylor est un grand timide. Qu'il ait trouvé le courage de faire pipi sur une pièce montée demeurerait un mystère pour moi.

- Tu arriveras en retard. Je vais appeler Vinnie et lui demander de nous rejoindre au tribunal. Avec de la chance, ça ne devrait pas être long.

- Je n'arrive pas à ouvrir ma voiture.

- Alors, c'est ton jour de chance. Je t'emmène faire un tour en moto.

- Je la déteste, cette bagnole.

Il recula et flanqua un grand coup de pied dans la portière. Un gros morceau de peinture rouillée en tomba. Il arracha le rétroviseur extérieur et le jeta par terre.

- Putain de caisse ! dit-il en donnant des coups de pied dans le rétroviseur.

- C'est bien, dis-je. Mais on devrait peut-être y aller maintenant.

- J'en ai pas terminé.

Il essaya d'ouvrir le coffre. Pas de chance de ce côté-là non plus.

- Fait chier !

Il prit appui sur le pare-chocs arrière, monta sur le coffre et y sauta à pieds joints. Il grimpa sur le toit et répéta l'opération.

- Melvin, dis-je, tu es un peu en train de perdre ton sang-froid...

- Je déteste la vie que je mène. Je déteste ma voiture. Je déteste ce costume.

Il faillit tomber, se rétablit, sauta par terre et tenta de nouveau d'ouvrir le coffre. Cette fois, il y parvint. Il fouilla dedans et en sortit une batte de baseball.

- Ah ah ! s'écria-t-il. Aïe, aïe, aïe.

Melvin prit de l'élan et se mit à cogner sur sa voiture à coups de batte. Il n'arrêtait pas de frapper, jusqu'à en transpirer. Bang ! Un coup dans une vitre qui vola en éclats. Il recula et examina sa main. Une grande entaille la zébrait. Il y avait du sang partout.

Merde.

Je descendis de moto et le fis asseoir sur le trottoir. Toutes les ménagères du coin étaient sorties dans la rue pour profiter du spectacle.

- J'aurais besoin d'une serviette, dis-je.

Je téléphonai à Valérie en lui demandant de venir chez Melvin en Buick.

Elle arriva quelques minutes plus tard. Melvin avait sa main bandée dans une serviette, mais son costume et ses chaussures étaient mouchetés de sang. Valérie descendit de voiture, lança un regard à Melvin et tomba dans les pommes. Boum. Sur la pelouse des Selig. Je la laissai dans l'herbe et conduisis Melvin aux urgences. Une fois qu'on l'eut pris en charge, je retournai chez les Selig. Je n'avais pas le temps d'attendre qu'on lui ait fait des points de suture. A moins qu'il n'entre en état de choc suite à l'hémorragie, il attendrait certainement des heures avant d'être reçu par un médecin.

Valérie marchait sur le trottoir, l'air confuse.

- Je me demandais ce que j'allais faire, dit-elle. Je n'ai jamais conduit de moto.

- Pas de problème. Tu peux récupérer la Buick.

- Qu'est-il arrivé à Melvin ?

- Une grosse colère. Il va se remettre.

Étape suivante : l'agence. Je pensais m'être habillée comme une pro, mais Lula me faisait passer pour une novice. Elle portait des bottes de chez Harley, un pantalon en cuir, un débardeur en cuir, des clés au bout d'une chaîne clipée à sa ceinture, et sur le dossier de sa chaise était posé un blouson de cuir aux manches garnies de franges et au dos orné d'un emblème Harley.

- Juste au cas où on devrait sortir à moto, dit-elle. Une motarde redoutable toute vêtue de cuir noir sème la terreur sur les routes.

Trafic bloqué sur des kilomètres à cause d'automobilistes sous le choc.

- Je te conseille de t'asseoir, me dit Connie. J'ai des trucs à te dire sur DeChooch.

Je regardai Lula.

- Tu es au courant ?

Son visage se fendit d'un sourire.

- Ouais, Connie m'a raconté quand je suis arrivée ce matin. Elle a raison, vaut mieux que tu sois assise.

- Seuls les membres de la famille sont au courant, dit Connie. C'est vraiment resté secret, il faudra que tu le gardes pour toi.

- De quelle famille parles-tu ?

- De « la » famille.

- Pigé.

- Donc, voilà...

Lula pouffait déjà, incapable de se contenir.

- Excusez-moi, dit-elle. C'est trop bidonnant. Attends d'écouter ça, tu vas tomber de ta chaise.

- Eddie DeChooch a négocié une affaire de contrebande de cigarettes, commença Connie. Il s'est dit que ce serait une petite opération qu'il pourrait gérer tout seul. Alors, il a loué une camionnette et s'est rendu à Richmond pour prendre livraison des cartons. Pendant qu'il était là-bas, Louie D a fait un infarctus dont il ne s'est pas relevé. Tu sais peut-être que Louie D est du New Jersey. Il y a vécu toute sa vie puis, il y a deux ou trois ans, il s'est installé à Richmond pour gérer certaines opérations commerciales. Donc, lorsque Louie D a avalé son bulletin de naissance, DeChooch a sauté sur le téléphone et a prévenu sa famille dans le New Jersey. La première personne qu'il a appelée, bien sûr, c'est Anthony Thumbs.

Connie s'interrompt, inclina le buste et baissa d'un ton.

- Tu vois qui je veux dire quand je parle d'Anthony Thumbs ?

J'acquiesçai. Anthony Thumbs contrôle tout Trenton — ce qui, j'imagine, est un honneur discutable, car Trenton est loin d'être le centre de l'univers de l'activité mafieuse. Son vrai nom est Anthony Thumbelli, mais tout le monde l'appelle Anthony Thumbs. Comme Thumbelli n'est pas un vrai nom italien, je suppose qu'il a été fabriqué à Ellis Island et a perduré au fil des générations, tout comme le nom de mon grand-père. Plum est une abréviation de Plumerri créée de toutes pièces par un rond-de-cuir surmené des services de l'immigration.

- Anthony Thumbs n'a jamais particulièrement apprécié Louie D, mais ils sont vaguement parents, et Anthony sait que le caveau familial se trouve à Trenton. Du coup, il assume son rôle de chef de famille et

demande à DeChooch de raccompagner la dépouille mortelle de Louie D dans le New Jersey afin qu'il y soit enterré. Sauf qu'Anthony Thumbs, qui n'est pas connu pour être le type le plus éloquent du monde, dit à Eddie qui est sourd comme un pot : « Ramène le corps. » C'est une citation exacte. Anthony Thumbs dit à Eddie DeChooch : « Ramène le corps. » DeChooch n'ignore pas que les deux hommes se détestent cordialement. Il croit que c'est une histoire de vendetta et qu'Anthony lui a dit : « Ramène le cœur. »

La mâchoire m'en tomba.

- Quoi ?

Connie était hilare, et Lula pleurait de rire.

- C'est le moment que je préfère, dit cette dernière. C'est le moment que je préfère.

- Je te jure, reprit Connie. DeChooch a cru qu'Anthony Thumbs lui réclamait le cœur de Louie D. Du coup, un soir tard, il s'introduit dans le salon funéraire, et, d'une main experte, incise Louie D pour lui ôter le cœur. Il a dû découper quelques côtes au passage, apparemment. D'après les dires de l'ordonnateur des pompes funèbres...

Connie dut s'interrompre pour se ressaisir.

- Il a dit qu'il n'avait jamais vu du travail aussi soigné !

Lula et Connie riaient si fort qu'elles devaient se tenir à deux mains au bureau pour ne pas rouler par terre.

Je plaquai ma main sur ma bouche, ne sachant trop si j'allais participer à l'hilarité générale ou suivre mon petit bonhomme de chemin et vomir.

Connie se moucha et prit un autre mouchoir en papier pour essuyer ses larmes.

- Donc, reprit-elle, DeChooch met le cœur dans une glacière, dans de la glace, et le voilà parti pour Trenton avec les cigarettes et le cœur. Il apporte la glacière à Anthony Thumbs et, fier comme pas deux, lui annonce qu'il lui a rapporté le cœur. Anthony devient fou furieux, bien sûr. Il lui dit de ramener ce foutu cœur à Richmond et de demander aux pompes funèbres de le remettre dans le corps de Louie D. Tout le monde jure de garder le secret. Non seulement c'est très embarrassant, mais très gravement irrespectueux entre deux factions familiales qui ne s'entendent pas si bien que ça en temps normal. Et, pour couronner le tout, la veuve de Louie D, Sophia DeStefano, une femme très pieuse, pique une crise parce que la dépouille de son mari a été profanée. Elle se pose en protectrice de l'âme immortelle de feu son époux, et elle est bien décidée à ce qu'il soit enterré entier. Elle donne à DeChooch un ultimatum. Soit il remet le cœur de Louie à sa place, soit il sera transformé en hamburger.

- En hamburger ?

- Une des couvertures de Louie était une usine de transformation de

la viande.

Je ne pus réprimer un frisson.

- Là où ça se complique, dit Connie, c'est que, apparemment, DeChooch a perdu le cœur.

Cette histoire était tellement rocambolesque que je me demandais si Connie et Lula ne l'avaient pas concoctée pour me mettre en boîte.

- Il a perdu le cœur, répétais-je. Comment ça ? Connie tourna ses paumes vers le ciel avec une moue dubitative.

- Je tiens ça de ma tante Flo, et c'est tout ce que je sais.

- Pas étonnant que DeChooch soit déprimé.

- Tu l'as dit ! s'écria Lula.

- Quel est le lien avec Loretta Ricci ? demandai-
Autre moue dubitative de Connie.

- Je n'en sais rien, dit-elle.

- Et avec Mooner et Dougie ?

- Je n'en sais rien non plus.

- Donc, ce que cherche DeChooch, c'est le cœur de Louie D.
Connie souriait toujours. Connie trouvait ça très drôle.

- Apparemment, dit-elle. Je réfléchis un instant.

- À un moment, DeChooch a pensé que Dougie avait ce cœur. Puis, il a décidé que c'était Mooner.

- Ouais, fit Lula, et maintenant, il croit que c'est toi qui l'as.

Une nuée de points noirs dansèrent dans mon champ de vision et des clochettes tintèrent dans ma tête.

- Ho ho, dit Lula. Ça n'a pas l'air d'aller.

Je laissai pendre ma tête entre mes genoux et essayai de respirer profondément.

- Il pense que j'ai le cœur de Louie D ! m'écriai-je. Il pense que je me balade avec un cœur ! Bon Dieu, quel genre de gens se promènent avec le cœur d'un mort ? Je croyais que c'était une histoire de drogue, que... que j'étais censée échanger de la coke contre Mooner.

Comment vais-je m'y prendre pour faire un échange contre un cœur ?

- A mon avis, t'as pas à t'en inquiéter, dit Lula, vu que DeChooch n'a ni Mooner ni Dougie.

Je les mis au courant pour Mooner et la limousine.

- C'est-y pas merveilleux ! s'exclama Lula. Une vieille dame kidnappe le Mooner. Si ça se trouve, c'est la veuve de Louie D qui essaie de récupérer le cœur.

- Espérons que non, dit Connie. À côté d'elle, la grand-mère de Morelli a l'air normale. Un jour, elle a cru qu'une de ses voisines avait jasé à son sujet ; le lendemain, on a retrouvé la voisine morte, la langue arrachée.

- Elle a demandé à Louie de la faire tuer ?

- Non, répondit Connie. Louie était en déplacement. Pour affaires.

- Obondieu.
- Bref, ce n'est sans doute pas Sophia qui a enlevé Mooner. J'ai entendu dire que, depuis la mort de Louie, elle reste cloîtrée chez elle, allumant des cierges, priant et maudissant DeChooch.

Connie réfléchit quelques instants.

- Vous savez qui d'autre a pu le kidnapper? reprit-elle. La sœur de Louie D : Estelle Colucci.

Ce n'était pas bien compliqué d'enlever Mooner. Pour un joint, il ne serait que trop heureux de suivre n'importe qui au bout du monde.

- Et si on allait dire deux mots à Estelle Colucci ? proposai-je à Lula.

- Je suis partante.

Benny et Estelle Colucci habitent dans le Bourg, une maison jumelée joliment entretenue. Cela dit, toutes les maisons du Bourg sont joliment entretenues. C'est une question de survie. Les goûts en matière de décoration peuvent varier, mais les encadrements de fenêtres ont intérêt à être nickel.

Je garai la moto devant chez les Colucci, gagnai la porte et frappai. Pas de réponse. Lula s'aventura dans les buissons sous les fenêtres, et regarda dans la pièce.

- Y a personne, dit-elle. Pas de lumière. La télé est éteinte.

Nous essayâmes le club. Pas de Benny. Je roulai jusqu'à Hamilton Avenue, à deux rues de là, et reconnus sa voiture garée à l'angle de Grand Street, juste devant la sandwicherie Tip Top. Lula et moi scrutâmes l'intérieur de la salle à travers la vitrine. Benny et Ziggy y prenaient un petit déjeuner tardif.

Le Tip Top est un petit snack sans prétention qui propose une cuisine familiale à des prix raisonnables. Le linoléum vert et noir du sol est craquelé, les néons du plafond sont assombris de crasse, le skaï des banquettes est rafistolé de scotch. Mickey Spritz était cuisinier dans l'armée pendant la guerre de Corée. Il a ouvert le Tip Top à sa démobilisation, voilà trente ans, et rien n'a changé depuis. Ni le revêtement de sol, ni celui des banquettes, ni le menu. Mickey et sa femme font la cuisine, et un demeuré, Pookie Potter, dresse le couvert et fait la plonge.

Benny et Ziggy, concentrés sur leurs œufs, ne nous virent pas nous approcher d'eux.

- Wouah, murmura Benny en levant les yeux, bouche bée devant Lula tout de cuir vêtue. Où trouve-t-on des gonzzesses pareilles ?

- Nous sommes passées chez vous, lui dis-je. Il n'y avait personne.

- Ouais. Normal, puisque je suis ici.

- Et Estelle ? Elle n'était pas là non plus.

- Nous avons eu un décès dans la famille. Elle est partie quelques jours.

- Je suppose que vous faites allusion à Louie D ? Et à la bévée ? Benny et Ziggy m'accordaient toute leur attention à présent.

- Vous êtes au courant ? demanda Benny.

- Pour le cœur ? Oui.

- Bon sang de bonsoir ! s'écria-t-il. Je pensais que vous bluffiez.

- Où est Mooner ?

- Je vous l'ai dit, je n'en sais rien, mais ma femme me rend dingue avec ce cœur. Trouve-le ! Je n'entends plus que ça... comment voulez-vous que je le récupère, ce cœur ? Je ne suis qu'un être humain, vous voyez ce que je veux dire ? Je n'en peux plus.

- Benny ne va pas très bien non plus, intervint Ziggy. Il est cardiaque lui aussi. Vous devez lui donner ce cœur afin qu'il ait la paix. C'est le moins que vous puissiez faire.

- Et pensez à Louie D gisant dans son cercueil sans son cœur, surenchérit Benny. Ce n'est pas bien. Il faut être enterré avec son cœur.

- Quand Estelle est-elle partie pour Richmond ?

- Lundi.

- Le jour de la disparition de Mooner, dis-je. Benny se pencha vers moi.

- Qu'insinuez-vous ?

- Que votre femme a kidnappé Mooner. Échange de regards entre Benny et Ziggy. Ils n'avaient pas envisagé cette possibilité.

- Estelle ne fait pas de trucs pareils, dit Benny.

- Comment est-elle allée à Richmond ? A-t-elle loué une limousine ?

- Non. Avec sa voiture. Elle allait à Richmond rendre visite à Sophia, la femme de Louie D, puis à Norfolk. Notre fille habite là-bas.

- Je suppose que vous n'avez pas de photo d'Estelle sur vous ?

Benny sortit son portefeuille et me montra une photo de son épouse. Une femme à l'air affable, au visage rond, avec des cheveux gris coupés court.

- Bon, dis-je. Le cœur, c'est moi qui l'ai. Maintenant, à vous de découvrir qui détient Mooner.

Sur ce, nous filâmes.

- Putain de merde, dit Lula une fois sur la moto.

T'étais hyper cool. T'as presque réussi à me faire croire que tu savais ce que tu faisais, que c'était vraiment toi qui avais le cœur.

Nous retournâmes à l'agence. Mon portable sonna au moment où nous franchissions la porte.

- Ta grand-mère est avec toi ? me demanda ma mère. Elle est allée à la boulangerie tôt ce matin pour acheter des bagels, et elle n'est toujours pas rentrée.

- Je ne l'ai pas vue.

- Ton père l'a cherchée dans le quartier, mais il ne l'a pas trouvée. J'ai téléphoné à toutes ses copines. Ça fait des heures qu'elle est partie.

- Combien d'heures ?

- Je ne sais pas. Deux ou trois. Ça ne lui ressemble pas. Elle rentre toujours directement.

- D'accord. Je vais chercher Mamie. Appelle-moi si elle rentre. Je coupai la communication, et mon téléphone sonna aussitôt. C'était Eddie DeChooch.

- Vous avez toujours le cœur ?

- Oui.

- Bon. J'ai une monnaie d'échange.

Un mauvais pressentiment me noua l'estomac

- Mooner ? demandai-je.

- Perdu.

J'entendis des bruits confus, puis la voix de ma grand-mère résonna à l'autre bout de la ligne.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de cœur ?

- Je t'expliquerai plus tard, c'est un peu compliqué. Tu vas bien ?

- Mon arthrite au genou me fait un peu souffrir aujourd'hui.

- Non, je voulais savoir, DeChooch te traite bien ? J'entendis DeChooch, derrière elle, qui lui soufflait ses réponses.

- Dis-lui que je t'ai enlevée. Dis-lui que je vais te faire sauter la cervelle si elle ne me rend pas le cœur.

- Certainement pas ! lui dit Mamie Mazur. J'aurais l'air de quoi ? Et ne va pas te mettre de fausses idées en tête. Ce n'est pas parce que tu m'as kidnappée que je suis une fille facile. Ne compte pas sur moi pour faire quoi que ce soit avec toi si tu ne prends pas tes précautions. Je ne veux pas courir le risque d'attraper des maladies.

DeChooch reprit le téléphone.

- Voilà le deal, me dit-il. Vous prenez votre portable, le cœur de Louie D et vous allez à la galerie marchande de Quaker Bridge. Je vous rappellerai à sept heures. Si je vois un flic dans les environs, faites une croix sur votre mamie.

Chapitre 11

- C'est quoi, ce binz ? demanda Lula.

- DeChooch détient Mamie Mazur. Il veut l'échanger contre le cœur. Je dois le lui apporter à la galerie marchande de Quaker Bridge où il va m'appeler à sept heures pour me donner d'autres instructions.

- Les kidnappeurs disent tout le temps ça. C'est dans le manuel du kidnapping.

- Que comptes-tu faire ? me demanda Connie. As-tu une idée de qui a ce cœur ?

- Minute, fit Lula. Louie D n'avait pas fait graver son nom sur son cœur. On n'a qu'à en trouver un autre. Comment Eddie DeChooch va savoir que c'est pas le bon ? Je vous parie qu'on pourrait lui refiler un cœur de vache et qu'il y verrait que du feu. Il ne faut pas aller chez un boucher du Bourg, ça pourrait se savoir. Allons ailleurs. Je connais une ou deux boucheries dans Stark Street. Ou alors, on pourrait tenter le coup chez Price Chopper. Leur rayon viande est vraiment super. Je suis étonnée que DeChooch n'y ait pas pensé. Personne n'a vu le cœur de Louie D à part lui, et il est myope comme une taupe. Ça doit être lui qui a volé le rosbif dans le congélateur de Dougie. Il a cru que c'était le cœur.

- Lula vient d'avoir une idée de génie ! s'écria Connie. Ça peut marcher.

Je relevai ma tête d'entre mes jambes.

- Ça me donne la chair de poule, gémis-je.

- Ouais, dit Lula. C'est le meilleur moment. Elle lança un regard à la pendule murale.

- C'est l'heure de déjeuner, dit-elle. Allons chercher un hamburger, après, on ira chercher un cœur.

J'appelai ma mère du téléphone de Connie.

- Ne t'inquiète pas pour Mamie, lui dis-je. Je sais où elle est, je passe la chercher en début de soirée.

Je raccrochai avant qu'elle ait eu le temps de me poser des questions.

Après le déjeuner, Lula et moi nous rendîmes chez Price Chopper.

- Il nous faudrait un cœur, dit Lula au boucher. En bon état.

- Navré. Nous n'en avons pas. Que diriez-vous d'autres abats ? Des foies, par exemple. Nous avons de très jolis foies de veau.

- Faut que ce soit un cœur, lui répondit Lula. Vous savez où on pourrait en trouver un ?

- Nous, on les donne tous à une usine de nourriture pour chiens de

l'Arkansas.

- On n'a pas le temps d'aller dans l'Arkansas, dit Lula. Merci quand même.

En sortant, nous nous arrê tâmes devant un étalage de matériel de pique-nique et nous achetâmes une jolie petite glacière rouge et blanc.

- Elle sera parfaite, dit Lula. Il nous manque plus que le cœur.

- Tu penses qu'on aura plus de chance dans Stark Street ?

- Je connais des bouchers qui vendent de ces trucs, vaut mieux pas savoir quoi. S'ils ont pas de cœur, ils t'en trouveront un, et là-bas, personne pose de questions.

Comparée à certaines parties de Stark Street, la Bosnie fait penser au Club Med. Lula tapinait dans Stark Street autrefois. C'est une longue rue pleine de commerces en dépression, d'habitations en dépression et de gens en dépression.

Il nous fallut près d'une demi-heure pour y parvenir, en traversant le centre-ville dans la joie des gaz d'échappement et la curiosité éveillée par notre gros cube.

C'était une journée d'avril ensoleillée, pourtant Stark Street paraissait sinistre. Des pages de journaux roulaient sur elles-mêmes dans la rue pour échouer dans les caniveaux, ou contre les perrons en ciment de maussades maisons à l'identique. Des slogans de gangs étaient tagués sur les façades en brique. Par endroits se dressait un immeuble incendié et éventré, aux fenêtres noircies et condamnées par des planches. De petits commerces étaient nichés entre les maisons : Chez Andy, bar Garage Stark Street ; Chez Stan, électroménager ; Boucherie Omar.

- C'est là, dit Lula. Chez Omar. Si les cœurs servent à faire de la pâtée pour chiens, alors Omar doit les vendre pour faire de la soupe. Faudra juste nous assurer que le cœur qu'il nous donnera ne bat pas encore.

- Je peux laisser la moto garée au bord du trottoir ?

- Surtout pas ! Mets-la contre la vitrine qu'on la voie.

Un Noir baraqué se tenait derrière le comptoir de la boucherie. Ses cheveux coupés très court étaient mouchetés de gris ; son tablier de boucher, moucheté de sang. Il portait une grosse chaîne en or autour du cou et un diamant à l'oreille. Il se fendit d'un grand sourire en nous voyant.

- Lula ! T'as l'air en forme. Je te vois plus depuis que tu bosses plus dans la rue. J'aime bien, le cuir.

- Je te présente Omar, me dit Lula. Il est aussi riche que Bill Gales. Il tient cette boucherie juste pour le plaisir de mettre la main au cul des poulettes.

Omar renversa la tête en arrière en riant aux éclats, faisant à peu près le même bruit que l'écho de la Harley le long des vitrines de Stark

Street.

- Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Lula? demanda-t-il.
- Il me faut un cœur.

Omar ne cilla pas. Sans doute lui faisait-on régulièrement ce genre de demande.

- Pas de problème, dit-il. Quel genre de cœur? Pour en faire quoi ?
De la soupe ? Le trancher et le faire rissoler ?

- J'imagine que t'as pas de cœurs humains ?
- Pas aujourd'hui. C'est uniquement sur commande.
- C'est quoi qui y ressemble le plus ?
- Le cœur de porc. On voit à peine la différence.

- Va pour le porc ! dit Lula. J'en prends un. Omar gagna le bout du comptoir et remua un tas d'abats. Il en choisit un, et le posa sur une feuille de papier sulfurisé sur la balance.

- Celui-là, ça vous va ?

Nous lorgnâmes la chose en passant chacune la tête d'un côté de la balance.

- J'y connais que dalle en cœurs, dit Lula à Omar. Tu pourrais peut-être nous aider. On cherche un cœur qui corresponde à un « porc » de cent quinze kilos qui vient de faire un infarctus.

- Quel âge, ce porc ?
- La soixantaine, peut-être soixante-dix ans.
- Bel âge pour un porc, commenta Omar.

Il tourna les talons et alla choisir un autre cœur.

- Celui-là est là depuis un moment, dit-il. Je ne sais pas si le porc est mort d'une crise cardiaque, mais son cœur n'a pas l'air en très bon état. Il lui enfonça le doigt dedans.

- Il ne lui manque rien, faut pas croire, dit-il. C'est juste qu'il a pas mal de kilomètres au compteur, voyez ce que je veux dire ?

- C'est combien ? demanda Lula.

- Vous avez de la chance. Il est en solde. Je peux vous le laisser à moitié prix.

Échange de regards entre Lula et moi.

- D'accord, dis-je. On le prend.

Omar considéra la glacière que Lula tenait à la main.

- Je vous emballe Porcinet ou vous préférez le mettre au frais ?

Sur le chemin du retour, je stoppai à un feu. Un type en Harley Fat Boy s'arrêta en douceur à ma hauteur.

- Belle bécane, dit-il. Vous avez quoi dans votre glacière ?
- Un cœur de porc, lui répondit Lula.

Le feu passa au vert, et nous démarrâmes tous deux en trombe.

Cinq minutes plus tard, nous arrivions à l'agence et montrions le cœur à Connie.

- Dingue, murmura-t-elle. On dirait le vrai. L'étonnement dut nous

écarquiller les yeux.

- Remarquez, je dis ça, je n'en sais rien, ajouta Connie.

- Ça va marcher du tonnerre, affirma Lula. Il nous reste plus qu'à l'échanger contre Mamie.

La peur enroula ses vrilles autour de mon estomac. Des palpitations de nervosité me coupèrent la respiration. Je ne voulais pas qu'il arrive malheur à ma grand-mère.

Valérie et moi nous disputions sans arrêt quand nous étions petites. J'avais toujours des idées loufoques, et ma sœur caftait tout le temps. Stéphanie est montée sur le toit du garage pour essayer de voler ! criait-elle à ma mère en courant vers la cuisine. Ou : Stéphanie est dans le jardin, elle essaie de faire pipi debout comme les garçons ! Après que ma mère m'eut passé un savon, quand personne ne me regardait, je flanquais une bonne tarte à ma sœur, en plein sur la tête. Bang ! Après, nous nous bagarrions. Et ma mère m'enguirlandait de nouveau. Alors, je me sauvais de la maison.

Je me réfugiais toujours chez Mamie Mazur. Elle ne portait jamais de jugement. Aujourd'hui, je sais pourquoi. Au tréfonds d'elle-même, Mamie Mazur était encore plus folle que moi.

Mamie Mazur m'invitait à entrer sans me réprimander. Elle allait chercher quatre chaises dans la cuisine, les disposait en carré dans le salon et jetait un drap par-dessus. Elle me donnait un oreiller, des livres, et je m'installais sous cette tente improvisée. Quelques minutes plus tard, elle glissait sous le drap une assiette de gâteaux ou un sandwich.

Dans l'après-midi, avant que mon grand-père ne rentre du travail, ma mère venait me chercher et tout rentrait dans l'ordre.

Et voilà qu'aujourd'hui, Mamie se trouvait entre les pattes de ce fou de DeChooch, et qu'à sept heures, je devais parvenir à l'échanger contre un cœur de porc.

- Beurk, gémis-je.

Lula et Connie me regardèrent.

- Je pensais tout haut, leur dis-je. Je devrais peut-être appeler Joe ou Ranger en renfort ?

- Joe, c'est la police, fit remarquer Lula. Et DeChooch a dit : pas de police.

- Il ne remarquerait pas sa présence.

- Tu penses que Joe marcherait dans cette combine ?

C'était là le problème. Je serais bien obligée de lui raconter que je devais échanger Mamie contre un cœur de porc. C'était une chose de révéler un tel plan après coup, une fois qu'il avait fonctionné à merveille. Avant, ça faisait beaucoup penser à la fois où j'avais voulu essayer de voler du toit du garage.

- Peut-être qu'il aurait une meilleure idée, dis-je.

- DeChooch n'exige qu'une chose, me rappela Lula. Et tu l'as dans cette glacière.

- C'est le cœur d'un porc là-dedans !

- Ouais, bon, techniquement, c'est vrai, admit Lula. Ranger était sans doute une meilleure idée. Il cadrerait bien avec les timbrés de la planète... comme Lula, Mamie Mazur et moi.

Pas de réponse sur son portable. Je tentai son bipeur. Il me rappela moins d'une minute plus tard.

- Nouveau problème dans l'affaire DeChooch, lui dis-je. Il détient Mamie.

- Le couple idéal !

- Je ne plaisante pas ! J'ai fait courir le bruit que j'avais ce qu'il recherchait. Comme il n'a pas Mooner, il a kidnappé ma grand-mère pour négocier. L'échange doit avoir lieu ce soir, à sept heures.

- Que comptes-tu donner à DeChooch ?

- Un cœur de porc.

- Ça me semble équitable.

- C'est une longue histoire.

- Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

- Je ne dirais pas non à un peu de renfort au cas où ça tournerait mal.

Je lui racontai le plan.

- Demande à Vinnie de poser un micro sur toi, me dit Ranger. Je passerai à l'agence dans l'après-midi pour prendre le récepteur. Ouvre le micro à six heures et demie.

- Le prix à payer reste le même ?

- Ça, c'est cadeau.

Une fois le micro installé, Lula et moi décidâmes d'aller faire un tour au centre commercial. Lula avait besoin d'une nouvelle paire de chaussures, et moi, de me changer les idées.

La galerie marchande de Quaker Bridge est située au bord de la Route 1, entre Trenton et Princeton. Elle comporte les boutiques communes à tous les centres commerciaux, plus deux grands magasins ancrés à chaque extrémité, et un Macy's au centre. Je garai la moto près de l'entrée de Macy's qui proposait des soldes sur les chaussures.

- T'as vu ça ? me dit Lula au rayon chaussures. On est les seules à avoir une glacière.

Je la serrai à deux mains contre ma poitrine, de toutes mes forces. Lula était toujours en cuir. Quant à moi, j'avais des bottes, un jean, mes deux coquards et la glacière Igloo. Les gens, le regard aimanté par nous, se cognaient contre les rayonnages et les mannequins.

Règle numéro un du chasseur de primes : passer inaperçu.

Mon téléphone sonna et je faillis lâcher la glacière. C'était Ranger.

- Qu'est-ce vous foutez, bordel ? Vous attirez tellement l'attention qu'un vigile vous suit. Il doit penser que vous transportez une bombe.

- J'ai le trac.

- Sans dec.

Il coupa la communication.

- Écoute, dis-je à Lula. Si on allait manger une pizza histoire de se relaxer en attendant l'heure ?

- Bonne idée. De toute façon, je vois pas de pompes qui me plaisent par ici.

À six heures et demie, j'écopai la glace fondue dans la glacière et en demandai une autre au barman de la pizzeria.

Il m'apporta une tasse de glaçons.

- En fait, ce serait pour la glacière, lui dis-je. Il m'en faut plus.

Il lança un regard par-dessus le comptoir en direction de la glacière.

- Je ne pense pas être autorisé à vous en donner autant.

- Si tu ne nous en files pas tout de suite, notre cœur va tourner, lui dit Lula. Faut qu'on le garde au froid.

Nouveau regard du jeunot vers la glacière.

- Votre cœur ? répéta-t-il.

Lula fit glisser le couvercle de la glacière, révélant son contenu.

- Putain de merde, m'dame, s'écria le gamin. Prenez toute la glace que vous voulez.

Nous emplîmes la glacière à moitié de façon que le cœur soit tout beau tout frais sur son lit de nouvelle glace. Puis, je me rendis aux toilettes, et ouvris le micro.

- Test, murmurai-je. Tu m'entends ?

Un instant plus tard, mon portable sonnait.

- Je t'entends, me dit Ranger. J'entends même la nana dans la cabine à côté de la tienne.

Je laissai Lula à la pizzeria et me dirigeai vers le centre de la galerie marchande, devant Macy's. Je m'assis sur un banc, la glacière sur les genoux et le portable dans la poche de mon blouson, à portée de main.

À sept heures tapantes, il sonna.

- Prête pour les instructions ? me demanda DeChooch.

- Prête.

- Roulez jusqu'à la première bretelle inférieure en direction du sud sur la Route 1...

À cet instant, on me tapa sur l'épaule. Je tournai la tête. Un vigile.

- Excusez-moi, m'dame, mais je vais devoir vous demander de me montrer le contenu de cette glacière.

- C'est qui, là ? voulut savoir DeChooch. C'est qui ?

- C'est personne, lui dis-je. Continuez vos instructions.

- Je vais devoir vous demander de vous éloigner de cette glacière,

m'intima le vigile, IMMEDIATEMENT !

Du coin de l'œil, je vis un autre vigile s'approcher.

- Écoutez, dis-je à DeChooch. J'ai un petit problème, là. Vous pourriez me rappeler dans dix minutes ?

- Je n'aime pas ça. On laisse tomber. On laisse tomber.

- Non ! Attendez ! Il raccrocha. Merde.

- Qu'est-ce que vous voulez à la fin ? dis-je au vigile. Vous ne voyiez pas que je parlais au téléphone ? C'est important au point que ça ne pouvait pas attendre deux secondes ? On ne vous apprend donc rien dans vos sociétés de gardiennage ?

Entre-temps, il avait dégainé son pistolet.

- Éloignez-vous de cette glacière.

Je savais que Ranger observait la scène et qu'il devait avoir tout le mal du monde à se retenir de rire. Je posai la glacière sur le banc et m'éloignai.

- Maintenant, vous tendez lentement la main droite et vous faites glisser le couvercle, dit le vigile. Doucement !

Je m'exécutai.

Le vigile se pencha prudemment vers l'avant et regarda à l'intérieur.

- C'est quoi, ce machin ?

- Un cœur. Ça vous pose un problème ? C'est illégal de transporter un cœur dans la galerie marchande ?

J'étais entourée de deux vigiles à présent. Ils échangèrent un regard. Le manuel de leur société de gardiennage ne couvrait pas ce cas de figure.

- Navré pour le dérangement, me dit le vigile numéro un. Ça nous paraissait suspect.

- Andouilles ! leur lançai-je.

Je remis le couvercle en place, coinçai la glacière sous mon bras et fonçai rejoindre Lula à la pizzeria.

- Ho ho, fit-elle. Comment ça se fait que t'as toujours la glacière ? Tu devais récupérer Mamie.

- Il y a eu plantage.

Ranger attendait à côté de la Harley.

- Si, un jour, on exige une rançon pour ma libération, me dit-il, rends-moi service : refuse de t'en occuper.

Il glissa la main sous mon T-shirt et coupa le micro.

- Ne t'en fais pas, ajouta-t-il. Il te rappellera. Tu le vois renoncer à un cœur de porc ?

Il regarda le contenu de la glacière et se fendit d'un sourire.

- C'en est vraiment un, en plus, commenta-t-il.

- C'est censé être celui de Louie D, lui expliquai-je. DeChooch le lui a enlevé par erreur, puis, je ne sais comment, il l'a égaré alors qu'il le rapportait à Richmond.

- Et tu comptais le rouler avec ce cœur de porc ?
- On a manqué de temps, dit Lula. On a essayé d'en avoir un d'homme, mais c'est seulement sur commande.
- Jolie bécane, dit Ranger. Elle te va bien. Sur ce, il monta en voiture et fila.

Lula s'éventa.

- Ce mec, ce qu'il est sexyyy !

De retour chez moi, je téléphonai à ma mère.

- C'est pour te dire que Mamie ne rentre pas dormir.
- Pourquoi ne m'appelle-t-elle pas elle-même ?
- Je suppose qu'elle m'a cru capable de te transmettre le message.
- C'est très curieux. Elle dort chez qui ? Chez un homme ?
- Ouais.

J'entendis le bruit d'un plat qui se brise, puis ma mère raccrocha.

La glacière était posée sur le comptoir de ma cuisine. Je risquai un œil à l'intérieur. Ce que je vis ne me satisfît guère. La glace fondait et le cœur ne paraissait pas en très bonne forme. Il n'y avait plus qu'une solution. Mettre ce foutu organe au congélateur.

Je le soulevai avec précaution et le laissai tomber dans un sac à sandwich. J'eus la nausée mais parvins à ne pas dégobiller, ce dont je fus très fière. Je le mis au congélateur.

Joe m'avait laissé deux messages sur mon répondeur.

Dans les deux, il me disait : Rappelle-moi.

Je n'en avais guère envie. Il me poserait des questions auxquelles je ne souhaiterais pas répondre. Surtout depuis la foirade de l'échange contre le cœur de porc. Une petite voix irritante n'arrêtait pas de murmurer dans ma tête : Si tu avais prévenu la police, les choses auraient peut-être mieux tourné.

Et Mamie ? Elle se trouvait toujours entre les mains de DeChooch, ce vieillard frappadingue et déprimé.

Crotte. Je composai le numéro de Morelli.

- J'ai besoin de ton aide. Mais pas en tant que flic.
- Tu pourrais préciser ?
- Je vais te raconter quelque chose, mais tu dois me promettre que ça restera entre nous et ne sera pas utilisé officiellement par la police.
- Je ne peux pas faire ça.
- Il le faut !
- De quoi s'agit-il ?
- Eddie DeChooch a kidnappé ma grand-mère.
- Ne le prends pas mal, mais il aura de la chance s'il survit.
- Je me sens seule. Tu peux passer la nuit chez moi ?

Une demi-heure plus tard, Joe et Bob arrivaient. Bob courut dans tout l'appartement, humant les assises des chaises, inspectant le contenu des poubelles et terminant sa tournée en donnant des coups de patte

sur la porte du réfrigérateur.

- Il est au régime, m'expliqua Morelli. Je l'ai emmené chez le veto aujourd'hui pour ses rappels de vaccins, il m'a dit qu'il était trop gros.

Il alluma la télévision et se mit sur le match des Rangers.

- Alors ? me dit-il. Tu veux qu'on en parle ? Je fondis en larmes.

- Il retient Mamie prisonnière et j'ai tout gâché. J'ai peur. Il ne m'a pas rappelée. Et s'il tue Mamie ?

Je sanglotais. Incapable de m'arrêter. Des hoquets ravageurs de grosse bêtasse qui me faisaient couler le nez me bouffissaient et me marbraient le visage.

- Comment ça, tu as tout gâché ? me demanda Morelli en m'enlaçant.

- J'avais le cœur dans la glacière... et le vigile m'a interpellée, et... et alors DeChooch a raccroché.

- Le cœur ?

J'indiquai la direction de la cuisine.

- Il est au congélateur.

Morelli s'écarta de moi et alla voir par lui-même. Je l'entendis ouvrir la porte du congélateur. Quelques instants s'écoulèrent.

- Tu as raison, dit-il. Il y a un cœur là-dedans. La porte du congélateur se referma en chuintant.

- C'est un cœur de porc, lui précisai-je.

- Tu m'en vois soulagé.

Je lui narrai toute l'histoire.

Le truc, avec Morelli, c'est qu'on peut difficilement lire ses pensées. Gosse, c'était un petit chenapan ; ado, un grand dévergondé. Je suppose qu'il tenait à se montrer à la hauteur de la réputation familiale. Chez les Morelli, les hommes passent pour des durs. Puis, vers vingt ans, Joe s'est dicté ses propres lois. Aujourd'hui, il est difficile de dire où commence le Morelli nouveau et où s'arrête l'ancien.

Je soupçonnai que le Morelli nouveau devait penser que refileur un cœur de porc à DeChooch était un plan foireux. Je soupçonnai également que cela attiserait les flammes de sa crainte d'être sur le point d'épouser une « Extravagante Lucy ».

- Très malin de ta part d'avoir pensé à un cœur de porc, dit-il.

Je faillis tomber à la renverse sur le canapé.

- Si tu m'avais appelé moi, et non Ranger, j'aurais fait sécuriser le quartier.

- C'est clair, dis-je. Mais je ne voulais rien faire qui aurait pu effrayer DeChooch.

Nous sursautâmes tous deux lorsque le téléphone sonna.

- Je veux bien vous donner une seconde chance, me dit DeChooch. Faites tout foirer encore une fois, et vous pouvez dire adieu à votre grand-mère.

- Elle va bien ?
- Elle me rend dingue.
- Je veux lui parler.
- Vous lui parlerez quand vous me livrerez le cœur. Voilà le nouveau plan. Prenez le cœur, votre portable, et allez au snack d'Hamilton.
- Le Silver Dollar ?
- Ouais. Je vous rappelle demain soir à sept heures.
- Pourquoi ne pas faire l'échange plus tôt ?
- Croyez-moi, je préférerais aussi, mais ce n'est pas possible. Le cœur est toujours en bon état ?
- Je l'ai mis dans de la glace.
- Beaucoup de glace ?
- Il est congelé.
- Je pensais bien que vous seriez obligée d'en arriver là. Assurez-vous qu'il n'ait pas une égratignure. J'ai fait très attention en le retirant. N'allez pas tout saloper.

Il raccrocha et j'eus la nausée.

- Ick.

Morelli passa un bras autour de mes épaules.

- Ne t'inquiète pas pour ta grand-mère. Elle est comme la Buick 53. Effroyablement indestructible. Peut-être même immortelle.

Je fis non de la tête.

- Ce n'est qu'une vieille dame.
- Je me sentirais beaucoup mieux si je pouvais le croire sérieusement. Mais je pense que nous avons là une génération de femmes et de voitures qui défient les lois de la science et de la logique.

- C'est de ta grand-mère dont tu parles.

- Je ne l'ai jamais dit à personne mais, des fois, je me demande si elle n'est pas réellement capable de jeter des mauvais sorts. Des fois, elle me fiche une de ces pétoches.

J'éclatai de rire. Ce fut plus fort que moi. Morelli avait toujours paru prendre les menaces et les prédications de sa grand-mère tellement à la légère.

J'enfilai un tricot moulant par-dessus mon T-shirt et, au côté de Morelli, regardai le match des Rangers. Ensuite, nous sortîmes promener Bob, puis nous nous glissâmes sous les draps.

Crash. Crr, crrr. Craaaaash.

Échange de regards entre Morelli et moi. Bob jouait les charognards, faisant tomber les plats du comptoir de la cuisine, cherchant des restes.

- Il a faim, dit Morelli. On devrait peut-être l'enfermer dans la chambre avec nous pour éviter qu'il ne mette une chaise en charpie.

Joe quitta le lit, s'en revint avec Bob, ferma la porte et se recoucha.

Bob sauta sur le lit avec nous. Il tourna cinq ou six fois sur lui-même, gratta la couette, tournicota encore, l'air perplexe.

- Il est mignon quand même, dis-je à Morelli. À sa façon préhistorique.

Bob fit quelques tours de plus, puis se nicha entre Morelli et moi. Il posa sa grosse tête de chien sur un coin de l'oreiller de Joe, poussa un soupir de contentement et s'endormit aussitôt.

- Il va te falloir un lit plus grand, me dit Morelli. Oui, et je n'aurais même plus à m'inquiéter de ma contraception.

Morelli roula hors du lit aux premières lueurs de l'aube. J'entrouvris un œil.

- Où vas-tu ? Le jour n'est pas encore levé.

- Je n'arrive pas à dormir. Bob monopolise mon côté. De toute façon, j'ai promis au veto de lui faire faire de l'exercice. Je l'emmène courir.

- Sympa.

- Viens aussi. Pas question.

- C'est toi qui m'as refourgué ce chien. Tu vas te bouger les fesses et venir courir avec nous.

- Pas question !

Morelli m'attrapa par une cheville et me tira hors du lit.

- Ne m'oblige pas à employer la méthode forte, dit-il.

Debout tous les deux, nous regardions Bob. Il était le seul à être resté au lit. Il n'avait pas levé la tête de l'oreiller, mais il affichait un air inquiet. Bob n'est pas un chien du matin. Ni très sportif.

- Debout, lui intima Joe.

Bob ferma les yeux, faisant semblant de dormir. Morelli essaya de le tirer hors du lit, et Bob se mit à grogner tout bas pour montrer qu'il ne plaisantait pas.

- Merde, fit Morelli. Comment tu fais ? Comment réussis-tu à le faire aller sur la pelouse de Joyce si tôt le matin ?

- Tu es au courant ?

- Gordon Skyer habite en face de chez Joyce. Je joue au squash avec lui.

- Je lui graisse la patte en lui offrant à manger. Morelli alla à la cuisine et en revint avec un sachet de carottes.

- Regarde ce que j'ai trouvé, dit-il. Tu as des légumes frais dans ton frigo. Je suis impressionné.

Je ne voulais pas lui ôter ses illusions, mais les carottes étaient pour Rex. Personnellement, je ne les aime que rissolées au beurre et à la crème fraîche, ou bien incorporées dans un gâteau enrobé de fromage à tartiner.

Morelli tendit une carotte à Bob qui le gratifia de son regard Tu me prends pour un con ? Joe me fit pitié.

- Bon, dis-je, habille-toi, va à la cuisine et fais des bruits de tiroirs.

Bob cédera à la curiosité.

Cinq minutes plus tard, nous étions parés, et Bob portait son collier attaché à sa laisse.

- Attends, dis-je à Joe. On ne peut pas tous sortir en laissant le foyer désert. Les gens ont la manie de pénétrer chez moi, ça n'arrête pas.

- Quels gens ?

- Benny et Ziggy pour commencer.

- Ça ne se fait pas. C'est illégal. C'est une effraction.

- Ce n'est pas un gros problème. Les premières fois, ça m'a prise de court mais on finit par s'y habituer.

Je sortis le cœur du congélateur.

- Je vais le déposer chez M. Morganstern, dis-je. C'est un lève-tôt.

- Mon congélateur est détraqué, déclarai-je à M. Morganstern, et je ne veux pas risquer que ça se perde. Vous pourriez me le garder jusqu'à ce soir ?

- Bien sûr, me dit-il. On dirait un cœur.

- C'est pour un nouveau régime. Il faut que j'en mange un par semaine.

- Sans blague. Je devrais peut-être le faire. Je me sens un peu mollasson ces derniers temps.

Morelli m'attendait au parking. Il joggait sur place sous les yeux brillants de Bob qui semblait tout heureux de prendre l'air.

- Il a fait ? demandai-je à Morelli.

- Mission accomplie.

Bob et lui partirent à vive allure tandis que je me traînais à leur suite. Je peux marcher cinq kilomètres sur dix centimètres de talons et je peux faire du shopping jusqu'à épuisement, mais courir, ce n'est pas mon truc. Bon, si je devais courir pour des sacs en solde, je ne dis pas.

Peu à peu, je me laissai distancer. Lorsque Morelli et Bob eurent tourné le coin de la rue et furent hors de vue, je coupai par une allée derrière des maisons et ressortis à hauteur de chez Ferraro, le boulanger. Je pris un croissant aux amandes, puis la direction de chez moi d'un pas tranquille, mangeant ma viennoiserie en marchant. J'avais presque atteint mon parking lorsque j'aperçus Joe et Bob descendant St. James Street à petites foulées. Je me remis aussitôt à trotter en soufflant très fort.

- Où étiez-vous passés ? demandai-je à Joe. Vous m'avez semée.

Morelli hocha la tête, l'air écœuré.

- Tu me démoralises, dit-il. Tu as du sucre glace sur ton T-shirt.

- Poussière d'étoiles ?

- Pitoyable.

Nous tombâmes sur Benny et Ziggy dans le couloir.

- Alors, comme ça, vous étiez sortis faire un jogging, dit Ziggy. C'est très sain. On devrait tous courir.

Morelli arrêta Ziggy en plaquant une main sur sa poitrine.

- Qu'est-ce que vous faites ici ? lui demanda-t-il.

- On venait voir mademoiselle Plum, mais il n'y avait personne.

- Eh bien, la voilà. Vous ne voulez pas lui parler ?

- Si, bien sûr, dit Ziggy. La confiture vous a plu ?

- Vous ne vous êtes pas introduits dans son appart, là ? demanda Morelli.

- On ne ferait jamais une chose pareille, s'indigna Benny. On a bien trop de respect pour mademoiselle Plum. Pas vrai, Ziggy ?

- Ouais, c'est sûr. Mais je pourrais, si je voulais. J'ai encore la main.

- Avez-vous eu l'occasion de parler avec votre femme ? demandai-je à Benny. Elle est toujours à Richmond ?

- On s'est téléphoné hier soir. Elle est à Norfolk. Elle m'a dit que tout se passait pour le mieux. Je suis sûr que vous comprenez que toutes les personnes concernées ont été très affligées.

- C'est une tragédie. D'autres nouvelles de Richmond ?

- Malheureusement non.

Benny et Ziggy trottinèrent jusqu'à l'ascenseur, tandis que Morelli et moi suivîmes Bob à la cuisine.

- Ils sont entrés, non ? demanda Morelli.

- Ouais. Ils cherchaient le cœur. La femme de Benny lui pourrit la vie pour qu'il le retrouve.

Morelli dosa de la pâtée qu'il versa dans la gamelle de Bob. Ce dernier la renifla, puis leva la tête vers Joe avec l'air de demander du rab.

— Navré, mec, lui dit Morelli. Voilà ce qui arrive quand on est trop gros.

Je rentrai le ventre sous l'effet d'un pincement de culpabilité post-croissant aux amandes. En comparaison des tablettes de chocolat morelliennes, j'étais une grosse vache. Morelli pouvait faire des séries d'abdo interminables. En imagination, moi aussi. Mais dans la réalité, les abdos, pour moi, occupaient la deuxième position juste derrière les joies du jogging.

Chapitre 12

Eddie DeChooch retenait Mamie prisonnière. Pas dans le Bourg c'était certain, car j'en aurais déjà eu vent, mais autour de Trenton. Ses deux appels téléphoniques étaient locaux.

Joe m'avait promis de ne pas faire de rapport sur lui, mais je me doutais qu'il travaillerait à titre privé, poserait des questions, demanderait aux flics de le rechercher plus activement. Connie, Vinnie et Lula sollicitaient aussi leurs propres sources. Je n'en attendais rien. DeChooch travaillait en solo. Il rendrait peut-être visite au père Carolli à un moment ou à un autre, ou serait porté à se rendre à telle ou telle veillée funéraire, mais il faisait cavalier seul. J'étais convaincue que personne ne connaissait sa tanière. À l'exception, peut-être, de Mary Maggie Mason.

Pour une raison que j'ignorais, deux jours auparavant, DeChooch avait voulu lui rendre visite.

Je pris Lula à l'agence, et nous filâmes en Harley à la résidence de Mary Maggie. C'était le milieu de la matinée, le trafic était fluide. Des nuages se coagulaient au-dessus de nos têtes. On attendait de la pluie plus tard dans la journée. On s'en foutait pas mal.

C'était jeudi. Qu'il pleuve donc ! Dans le New Jersey, ce qui nous intéresse, c'est le temps qu'il fait le week-end.

La Low Rider vrombissait dans le parking souterrain. Les vibrations du moteur se répercutaient sur le ciment du sol au plafond. Nous ne vîmes pas la Cadillac, mais la Porsche gris argent MMM-MIAM occupait sa place habituelle. Je garai la moto deux allées plus loin.

Lula et moi échangeâmes un regard. Nous n'avions pas envie de monter.

- Ça me fait bizarre d'aller parler à Mary Maggie, dis-je. Cette bagarre dans la boue n'est pas vraiment un de mes plus beaux moments de gloire.

- Tout est sa faute. C'est elle qui a commencé.

- J'aurais pu faire mieux. J'ai été prise de court.

- Ouais. Je l'ai bien vu à la façon que t'avais de crier au secours. J'espère seulement qu'elle ne compte pas porter plainte contre moi pour une côte cassée.

Arrivées devant la porte de Mary Maggie, nous nous tîmes. Je respirai profondément et sonnai. Mary Maggie nous ouvrit et, dès qu'elle nous vit, essaya de refermer la porte. Règle numéro deux du chasseur de primes : si jamais on vous ouvre, glissez vite le pied dans l'embrasure de la porte.

- Quoi encore ? dit Mary Maggie en essayant de pousser mon pied.
- Je voudrais vous parler.
- On s'est déjà parlé.
- Il faut qu'on rediscute. Eddie DeChooch a kidnappé ma grand-mère.

Elle se figea et me considéra.

- Vous êtes sérieuse ? demanda-t-elle.
- J'ai ce qu'il veut. Il a quelqu'un que je veux.
- Je ne sais pas quoi vous dire. Je suis navrée.
- J'espérais que vous pourriez m'aider à la retrouver.

Mary Maggie ouvrit sa porte. Lula et moi entrâmes sans y être invitées. Je ne pensais pas trouver Mamie enfermée dans une penderie, mais il fallait tout de même que je vérifie. L'appartement était sympa, mais pas très grand. Salle à manger et coin salon, cuisine. Une chambre. Salle de bains très Body Shop. Meubles de goût et très classiques. Couleurs pastel. Gris et beige. Et, bien entendu, des livres partout.

- Franchement, je ne sais pas du tout où il se trouve, me dit Mary Maggie. Il m'a demandé de lui prêter la voiture, ce n'est pas la première fois. Quand le propriétaire du club vous demande s'il peut vous emprunter quelque chose, c'est une bonne idée de dire oui. Par ailleurs, c'est un vieux monsieur très gentil. Après votre première visite, je suis allée voir son neveu pour lui dire que je souhaitais récupérer ma voiture. Eddie me la ramenait quand votre copine et vous l'avez pris en embuscade dans le parking. Il ne m'a pas rappelée depuis.

La mauvaise nouvelle, c'était que je la croyais. La bonne, c'était que Ronald DeChooch avait gardé le contact avec son oncle.

- Désolée pour votre chaussure, dit Mary Maggie à Lula. On l'a cherchée, mais impossible de la retrouver.

- Hum, fit Lula.

Lula et moi regagnâmes le parking en silence.

- Qu'est-ce que t'en penses ? me demanda-t-elle une fois en bas.
- J'en pense qu'on devrait faire une petite visite à Ronald DeChooch.

Je démarrai la moto d'un coup de talon, Lula grimpa en croupe et nous roulâmes dans le parking à tombeau ouvert avant de mettre le cap sur « Atout Pavés ».

- La chance qu'on a d'avoir un bon boulot quand même, me fit remarquer Lula alors que je me garais devant l'entreprise de Ronald. On pourrait bosser dans un endroit comme ici, où ça pue le goudron toute la journée et où on aurait plein de trucs noirs collés sous nos semelles.

Je descendis de moto et ôtai mon casque. L'odeur de goudron chaud alourdissait l'air. Derrière les grilles fermées, les rouleaux

compresseurs et les goudronneuses expulsaient, dans la chaleur, des nuages de vapeurs tremblotantes. Il n'y avait aucun ouvrier en vue, pourtant, à voir le matériel, il était évident que la journée de travail venait de se terminer.

- Nous allons être pro, mais fermes, dis-je à Lula.

- Tu veux dire que tu ne toléreras plus que cette raclure de bidet de «jabroni[3] » de Ronald DeChooch te dise des conneries ?

- Tu as encore regardé un match de catch, toi.

- J'en avais enregistré un pour pouvoir refaire les prises de « The Rock ».

On se regonfla à bloc et on entra sans frapper. On n'allait pas se laisser impressionner par une bande de petits frimeurs joueurs de cartes. On allait obtenir des réponses à nos questions. On allait enfin se faire respecter.

Nous enfilâmes le petit couloir et fonçâmes vers le bureau contigu. Nous poussâmes la porte, toujours sans frapper, pour tomber nez à nez avec Ronald DeChooch qui jouait à cache-salami avec son employée de bureau. Enfin, nez à nez, façon de parler, car Ronald nous tournait le dos, le pantalon sur les chevilles. La fille était penchée sur la table de jeux.

Sous le choc, il s'ensuivit un moment de silence, puis Lula éclata de rire.

- Faudrait songer à vous faire épiler les fesses à la cire, dit-elle à DeChooch. Moche comme un pou, votre derrière !

- Bon Dieu, soupira DeChooch en remontant son pantalon. On ne peut même plus avoir des rapports de bureau.

La fille se redressa vivement et se rajusta en essayant de remettre ses seins dans son soutien-gorge. Elle fila sans demander son reste, mortifiée, sa petite culotte à la main. J'espérais pour elle qu'elle recevait de bonnes compensations.

- Alors ? fit DeChooch. Vous aviez une idée particulière en tête, ou vous veniez uniquement vous rincer l'œil ?

- Votre oncle a kidnappé ma grand-mère.

- Quoi ?

- Il l'a enlevée hier. Il exige le cœur comme rançon.

Dans son œil, l'étonnement monta d'un cran.

- Vous êtes au courant pour le cœur ? Échange de regards entre Lula et moi.

- Je... hum, j'ai le cœur, dis-je.

- Nom de Dieu. Mais comment vous l'avez récupéré ?

- On s'en fout de comment elle l'a récupéré, intervint Lula.

- Absolument, confirmai-je. Ce qui importe, c'est qu'on règle cette affaire. Pour commencer, je veux que ma grand-mère rentre chez elle.

Ensuite, je veux Mooner et Dougie.

- Pour votre grand-mère, je peux peut-être arranger ça, dit DeChooch. Je ne sais pas où mon oncle se cache, mais il me contacte de temps en temps. Il a un portable. Les deux autres, c'est différent. Je n'ai pas de nouvelles d'eux. À ce que j'ai entendu, personne ne sait rien à leur sujet, d'ailleurs.

- Eddie devrait m'appeler ce soir à sept heures. Je veux que ça se passe en douceur. Je vais lui rendre le cœur, alors, qu'il me rende ma grand-mère. S'il lui arrive quoi que ce soit ou s'il ne la libère pas, il va y avoir du vilain.

- Message reçu.

Je tournai les talons, suivie de Lula. Nous refermâmes les deux portes derrière nous, enfourchâmes la Harley et nous voilà parties. Deux rues plus loin, je dus m'arrêter. Nous riions si fort que je craignais que la moto se renverse.

- C'était impayable ! dit Lula. Pour qu'un mec nous accorde toute son attention, rien de tel que de le voir les fesses à l'air !

- Je n'avais encore jamais vu quelqu'un en train de le faire, dis-je, les joues en feu sous le couvert de mon rire. Je n'ai même jamais regardé dans un miroir.

- Surtout pas ! Les mecs adorent les glaces. Ils se matent en pleine action, ils voient Rex l'Étalon Incroyable. Nous, les femmes, si on s'y regarde, on se dit qu'il nous faut renouveler notre abonnement de gym.

Je ne m'étais pas encore tout à fait ressaisie quand ma mère m'appela sur le portable.

- Il se passe quelque chose de bizarre, dit-elle. Où est ta grand-mère ? Pourquoi n'est-elle toujours pas revenue à la maison ?

- Elle rentre ce soir.

- C'est déjà ce que tu m'as dit hier soir. Avec qui est-elle ? Je n'aime pas l'idée qu'elle soit en compagnie d'un homme. Que vont dire les voisins ?

- Ne t'inquiète pas. Mamie est très discrète. Elle avait juste ce truc à faire.

A court d'idées, je me mis à imiter des grésillements.

- Allô ? criai-je. Allô ? Oh, ça ne passe plus, ça va couper. Je te laisse.

Lula regardait quelque chose par-dessus mon épaule.

- Y a une grosse voiture noire qui vient de quitter le parking d'Atout Pavés, me dit-elle. Et y a trois hommes qui sont sortis par la grille. J'ai bien l'impression qu'ils nous montrent du doigt.

Je me retournai pour en juger. De loin, il était impossible de les voir distinctement, mais l'un d'eux, en effet, donnait l'impression de nous désigner aux autres. Ils montèrent en voiture et roulèrent dans notre direction.

- Ronald a peut-être oublié de nous dire un truc, suggéra Lula.
J'avais un mauvais pressentiment.
- Il aurait pu appeler, dis-je.
- En y réfléchissant, je pense que t'as peut-être eu tort de lui dire que t'avais le cœur.

Merde.

Nous sautâmes sur la moto mais, déjà, la voiture n'était plus qu'à une rue de distance et gagnait du terrain.

- Accroche-toi ! criai-je.

Je démarrai en trombe. J'accélérai jusqu'au virage que je pris très large. Je n'étais pas encore assez sûre de moi comme motarde pour courir le moindre risque.

- Wouah, hurla Lula dans mon oreille, ils nous collent au train !

Du coin de l'œil, j'aperçus la voiture qui s'approchait sur le côté. Nous roulions dans une artère à deux voies. Je distinguais Broad Street non loin devant nous. Les rues transversales étaient désertes, mais Broad serait animée à cette heure de la journée. Si je l'atteignais, je pourrais les semer. La voiture me doubla sans effort, creusa l'écart entre nous, puis se mit en travers de la chaussée, bloquant le passage. Les portières de la Lincoln s'ouvrirent, les quatre hommes en jaillirent et je freinai en douceur. Je sentis le bras de Lula sur mon épaule, et mon regard capta une lueur de son Glock.

Tout se figea.

Finalement, l'un des hommes s'avança vers nous.

- Ronnie m'a demandé de vous donner sa carte au cas où vous auriez besoin de le contacter. C'est son numéro de portable.

- Merci, dis-je en la lui prenant des mains. Il est malin d'y avoir pensé.

- Ouais. C'est un futé.

Sur ce, ils s'entassèrent dans la Lincoln et repartirent. Lula remit la sécurité de son pistolet.

- Je crois bien que j'ai mouillé ma culotte, dit-elle.

A notre arrivée à l'agence, Ranger était là.

- Sept heures ce soir, lui dis-je. Au Silver Dollar. Morelli est au courant mais il m'a promis de ne pas faire intervenir la police.

Ranger me dévisagea.

- Tu as besoin que je vienne aussi ?

- Ça ne peut pas faire de mal. Il se leva.

- Porte le micro. Ouvre-le à six heures et demie.

- Et moi ? fit Lula. Je suis invitée ?

- On fait équipe, lui dis-je. J'ai besoin de quelqu'un pour porter la glacière.

Le Silver Dollar est un snack de Hamilton, pas très loin du Bourg et tout près de chez moi. Il est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre

et propose une carte longue comme un jour sans pain. On peut y prendre un petit déjeuner à toute heure, et un délicieux hamburger au fromage à deux heures du matin. Il est entouré de toutes les horreurs qui donnent tant de charme au New Jersey. Épicerie, agences bancaires, entrepôts, boutiques vidéo, galeries marchandes, pressings. Sans compter les enseignes au néon et les feux tricolores à perte de vue.

Lula et moi y arrivâmes à six heures et demie. Le cœur congelé brinquebalait dans la glacière, mon micro me gênait et m'irritait la peau sous ma chemise écossaise en flanelle. Nous prîmes place dans un compartiment pour commander des cheeseburgers et des frites, et nous regardâmes par la vitre le flot de la circulation.

Je testai le micro et reçus le coup de fil de confirmation de Ranger. Il se trouvait par là... quelque part. Il surveillait le snack, invisible. Joe aussi était là. Ils communiquaient sans doute. Je les avais déjà vus bosser ensemble dans le passé. Il existait des règles que suivaient des types comme Joe et Ranger dans l'exercice de leur fonction. Des règles que je ne comprendrais jamais. Des règles qui permettaient à deux mâles alpha de coexister pour l'intérêt général.

Le snack était encore bondé des dîneurs du deuxième service. Ceux du premier service étaient les personnes âgées qui pensaient que l'avenir appartenait à ceux qui mangent tôt. À sept heures, ça commencerait à se vider. Nous n'étions pas à Manhattan où l'on dîne tard, à huit ou neuf heures, parce que ça fait branché. A Trenton, les gens travaillent dur, et la majorité d'entre eux s'endorment à dix heures.

À sept heures, mon portable sonna. Mon cœur fit un numéro de claquettes quand j'entendis la voix de DeChooch.

- Vous avez le cœur avec vous ? demanda-t-il.

- Oui. Il est ici, à côté de moi, dans la glacière. Comment va Mamie ? Je veux lui parler.

J'entendis des bruits de lutte, des marmonnements et Mamie Mazur prit l'appareil.

- Alors, ça boume ? me demanda-t-elle.

- Tu vas bien ?

- Au poil !

Elle me semblait un peu trop euphorique.

- Tu as bu ?

- Eddie et moi avons pris deux ou trois cocktails avant de dîner, mais ne t'en fais pas... je tiens encore sur mes guiboles !

Lula, assise en face de moi, sourit en hochant la tête. Ranger, sans doute, faisait de même. Eddie reprit l'appareil.

- Vous êtes prêtes pour les instructions ?

- Oui.

- Vous savez comment vous rendre à Nottingham Way?
- Oui.
- Très bien. Prenez Nottingham jusqu'à Mulberry Street, puis à droite, dans Cherry Street.
- Attendez une minute. Ronald, votre neveu, habite Cherry Street.
- Ouais. Vous déposerez le cœur chez lui. Il fera en sorte qu'il retourne à Richmond.

Aargh. J'allais récupérer Mamie, mais pas arrêter Eddie. Il ne me restait plus qu'à espérer que Ranger ou Joe le coince au moment où il la relâcherait.

- Et Mamie ? demandai-je.
- Dès que Ronald m'aura appelé, je lui rendrai sa liberté.

Je rempochai mon portable et fis part du plan à Lula et à Ranger.

- Il est encore malin pour un vieux, dit Lula. Pas mauvais, son plan.

J'avais déjà payé la note. Je laissai un pourboire sur la table et nous quittâmes les lieux. Mon coquard, caché derrière des lunettes noires, avait viré du vert au jaune. Lula avait renoncé au cuir. Elle portait un jean et un T-shirt parsemé de vaches vantant les glaces Ben & Jerry. Nous étions tout bonnement deux filles ordinaires sorties dîner de deux hamburgers. Même la glacière paraissait inoffensive. Aucune raison de soupçonner qu'elle contenait un cœur pour payer la rançon de ma grand-mère.

Quant à tous ces gens qui s'empiffraient de frites et de salades composées, qui commandaient du gâteau de riz en dessert, quels étaient leurs secrets ? Comment savoir si ce n'étaient pas des espions, des mafieux, des cambrioleurs de bijouteries ? Je regardai autour de moi. Pour commencer, comment savoir si c'étaient vraiment des êtres humains ?

Je pris mon temps pour me rendre à Cherry Street. J'étais inquiète pour Mamie, et anxieuse à l'idée de remettre un cœur de porc à Ronald. Je roulai donc très prudemment. Me planter en moto mettrait un sacré frein à ma tentative de sauvetage. De toute façon, c'était une belle soirée pour se balader en Harley. Pas de moustiques, pas de pluie. Derrière moi, je sentais Lula qui tenait fermement la glacière.

La véranda de chez Ronald était allumée. Il attendait ma visite. J'espérais pour lui qu'il avait de la place dans son congélateur pour un organe. Je laissai Lula sur la moto, avec son Glock à la main, et, la glacière dans la mienne, je remontai l'allée et sonnai à la porte.

Ronald vint m'ouvrir. Il me regarda, puis considéra Lula.

- Vous couchez ensemble aussi ? me demanda-t-il.
- Non. C'est avec Joe Morelli que je couche. Ronald fit la grimace en entendant cela car Morelli est flic à la brigade des mœurs, et Ronald fiché à ladite brigade.
- Avant de vous remettre ceci, dis-je, je voudrais que vous

téléphoniez pour faire libérer ma grand-mère.

- Bien sûr. Entrez donc.

- Je préfère rester dehors. Et je veux entendre ma grand-mère me dire elle-même qu'elle va bien.

- Comme vous voudrez, dit Ronald avec un haussement d'épaules. Faites-moi voir le cœur.

Je fis glisser le couvercle et Ronald regarda le contenu de la glacière.

- Putain, fit-il. Il est congelé.

Je baissai les yeux. Je vis une masse gerbante de glace rougeâtre enveloppée dans un sac plastique.

- Ouais, dis-je. Il commençait à sentir. On ne peut pas conserver éternellement un cœur à l'air libre, vous savez. Alors, je l'ai congelé.

- Vous l'avez vu non congelé, hein ? Il avait l'air en bon état ? *»

- Je ne suis pas vraiment experte en la matière. Ronald disparut dans la maison et revint avec un portable.

- Tenez, me dit-il. Je vous passe votre mamie.

- Je suis à Quaker Bridge avec Eddie, me dit Mamie Mazur. J'ai vu une veste qui me plaît beaucoup chez Macy's, mais je vais devoir attendre mon chèque de pension.

Eddie prit l'appareil.

- Je la laisse à la pizzeria du coin. Vous pourrez la récupérer quand vous voulez.

- Vous laissez Mamie à la pizzeria de la galerie marchande de Quaker Bridge ? répétais-je à l'intention de Ranger. Je la récupère quand je veux ? D'accord.

- Vous jouez à quoi, là ? Vous portez un micro ?

- Un quoi ?

Je rendis le téléphone à Ronald et lui tendis la glacière.

- Si j'étais vous, je mettrais ce cœur au congélateur pour le moment, puis je l'envelopperais de neige carbonique pour le trajet jusqu'à Richmond.

Il acquiesça.

- Je vais le faire. Je ne voudrais pas rendre à Louie D un cœur bouffé par les vers.

- Simple curiosité malsaine de ma part : c'est vous qui avez eu l'idée que je dépose le cœur ici ?

- Vous avez dit que ça devait se passer en douceur, alors...

De retour à la moto, je tirai mon portable et contactai Ranger.

- J'y vais, me dit-il. Je suis à dix minutes de Quaker Bridge. Je te rappelle dès que je l'ai récupérée.

Je fis oui de la tête et coupai la communication, incapable de parler. Putain, il y a des moments où la vie est tout bonnement écrasante.

Lula vit dans un tout petit appartement du ghetto noir qui est très

joli... pour le ghetto. Je pris Brunswick Avenue, enfilai quelques rues, traversai le passage à niveau et me retrouvai dans le quartier de Lula, sans doute bâti à l'origine pour les immigrés venus pour travailler dans les fabriques de porcelaine et les aciéries locales. Lula habite au milieu d'un pâté de maisons, au premier étage.

Mon téléphone sonna au moment où je coupais le moteur.

- Ta grand-mère est avec moi, baby, m'annonça Ranger. Je la ramène chez elle. Tu as envie d'une pizza ?

- Une pepperoni extra fromage.

- L'extra fromage te tuera, me dit Ranger. Et il raccrocha.

Lula descendit de moto et se tourna vers moi.

- Ça va aller ?

- Ouais. Ça va.

Elle se pencha vers moi et me serra contre elle.

- T'es une fille bien, tu sais.

Je lui rendis son sourire, clignai des paupières très fort et m'essuyai le nez d'un revers de manche. Lula aussi est une fille bien.

- Ho ho, fit-elle. Tu pleures ?

- Non. Je crois que j'ai inhalé deux ou trois moustiques en roulant.

Il me fallut dix minutes pour arriver chez mes parents. Je me garai un peu plus loin et coupai mon phare. Pas question que je rentre avant Mamie. Ma mère était sans doute hystérique. Il vaudrait mieux lui expliquer l'enlèvement de Mamie une fois que celle-ci serait là, en chair et en os.

Je m'assis sur le trottoir et utilisai ce temps mort pour téléphoner à Morelli. Je le joignis sur son portable.

- Mamie est saine et sauve, lui annonçai-je. Elle est avec Ranger. Il l'a récupérée à la galerie marchande, il la ramène à la maison.

- Je sais. J'étais derrière toi chez Ronald. J'y suis resté jusqu'à ce que Ranger me prévienne qu'il avait ta grand-mère. Je retourne chez moi.

Il m'invita à passer la nuit chez lui, mais je déclinai son offre. J'avais des choses à faire. Mamie était libre, mais Mooner et Dougie toujours portés disparus.

Au bout de quelques instants, une lueur de phares apparut à l'autre bout de la rue, puis la Mercedes noire et rutilante de Ranger s'arrêta en douceur devant chez mes parents. Ranger aida Mamie Mazur à en descendre et me sourit.

- Ta grand-mère a mangé ta pizza. Je suppose que ça creuse d'être otage.

- Tu entres ?

- Tu devras me tuer d'abord.

- Il faut que je te parle. Ce ne sera pas long. Tu veux bien m'attendre ?

Nos regards se croisèrent, et le silence s'étira entre nous.
J'humectai mes lèvres et m'éventai — mentalement, bien sûr. Ouais.
Il m'attendrait.

Je me détournai pour aller chez mes parents, mais il me tira en arrière. Ses mains se faufilèrent sous ma chemise. J'eus le souffle coupé.

- Le micro, dit-il en le retirant du bout de ses doigts tièdes, frôlant le galbe de mes seins non couvert par mon soutien-gorge.

Mamie avait déjà franchi la porte quand je la rattrapai.

- Bon Dieu, il me tarde d'aller au salon de beauté demain pour raconter tout ça !

Mon père leva la tête de son journal. Ma mère ne put réprimer un frisson.

- Qui est exposé ? demanda ma grand-mère à mon père. Ça fait deux jours que je n'ai pas lu le journal. J'ai manqué quelque chose ?

Ma mère se rembrunit.

- Où étais-tu ?

- Si je savais ! J'avais un sac sur la tête quand je sortais.

- Elle a été kidnappée, expliquai-je à ma mère.

- Comment ça... kidnappée ?

- Il se trouve que je possédais une chose qu'Eddie DeChooch voulait. Du coup, il a enlevé Mamie et l'a gardée en otage.

- Dieu soit loué ! dit ma mère. Moi qui craignais qu'elle se soit mise en ménage.

Mon père reprit la lecture de son journal. Un jour de plus dans la vie des Plum.

- As-tu appris des choses de Choochy ? demandai-je à ma grand-mère. As-tu une idée d'où sont passés Mooner et Dougie ?

- Eddie ne sait rien en ce qui les concerne. Lui aussi aimerait les retrouver. Il dit que tout est arrivé à cause de Dougie, que c'est lui qui a volé le cœur. Je n'ai rien compris à cette histoire de cœur, cela dit.

- Tu ne sais pas du tout où il te détenait ?

- Il me mettait un sac sur la tête pour sortir et entrer. Au début, je n'avais pas compris qu'il m'avait kidnappée. Je pensais que c'était un fantasme sexuel tordu. Ce que je sais, c'est qu'on a tourné un moment en voiture, puis on est entrés dans un garage. Ça, j'en suis sûre, j'ai entendu la porte s'ouvrir et se refermer. Puis on s'est rendus dans un sous-sol, comme si le garage donnait sur une cave aménagée. Il y avait un salon avec une télévision, deux chambres et une kitchenette. Plus une autre pièce avec la chaudière, le lave-linge et le sèche-linge. Je ne pouvais pas voir au-dehors, les soupiraux étaient fermés par des volets extérieurs.

Mamie bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

- Bon, je vais me coucher. Je suis vannée, et j'ai une dure journée

demain. Il faut que je tire le meilleur parti de ce kidnapping. Il y a tant de gens à qui je devrai le raconter.

- Mais motus et bouche cousue sur le cœur, lui dis-je. Le cœur, c'est un secret.

- Ça me convient parfaitement, d'autant plus que je ne saurais pas quoi en dire de toute façon.

- Tu vas porter plainte ? Mamie parut surprise de cette idée.

- Contre Choochy ? Bien sûr que non ! Que diraient les voisins ?

Ranger, adossé à sa voiture, m'attendait. Il était vêtu de noir. Pantalon de ville noir, mocassins de luxe noirs, T-shirt noir et veste en cachemire noire qui, je le savais, ne lui tenait pas chaud, mais dissimulait son revolver. Cela ne changeait rien au fait qu'elle lui allait très bien.

- Ronald va sans doute ramener le cœur à Richmond, lui dis-je. Je m'inquiète qu'ils découvrent que ce n'est pas celui de Louie D.

- Et ?

- Et j'ai peur qu'ils nous envoient un message en faisant quelque chose de terrible à Dougie et Mooner.

- Et ?

- Et je pense que Dougie et Mooner sont à Richmond. Je pense que la femme et la sœur de Louie D travaillent ensemble en secret. Je pense que ce sont elles qui détiennent Mooner et Dougie.

- Et tu voudrais leur porter secours ?

- Oui.

Ranger se fendit d'un sourire.

- Ça pourrait être marrant, dit-il.

Ranger a de curieux divertissements.

- J'ai obtenu l'adresse personnelle de Louie D par Connie. Sa femme est censée s'y cloîtrer depuis sa mort. Estelle Colucci, la sœur de Louie, est là-bas elle aussi. Elle est partie pour Richmond le jour où Mooner a disparu. Je pense que les deux femmes ont réussi à le kidnapper et qu'elles l'ont emmené à Richmond. Je parie que Dougie s'y trouve lui aussi. Estelle et Sophia en ont peut-être eu marre que Benny et Ziggy se plantent sans arrêt, et elles ont décidé de prendre les choses en main.

Malheureusement, ma théorie devenait beaucoup plus vaseuse à partir de là. Une des raisons en était qu'Estelle Colucci ne correspondait pas au signalement de la femme au regard dément. Ni à celui de la femme à la limousine, d'ailleurs.

- Tu veux d'abord faire un saut chez toi ? demanda Ranger. Ou tu préfères qu'on parte directement ?

Je lançai un regard à la Harley. Il fallait que je la mette en lieu sûr. Ce ne serait sans doute pas une bonne idée d'annoncer à ma mère que je partais pour Richmond en compagnie de Ranger. D'un autre côté, je

ne serais pas tranquille de la laisser sur mon parking. Les personnes âgées de mon immeuble ont la fâcheuse tendance à rouler sur tout ce qui est plus petit qu'une Cadillac. Pas question de la déposer chez Morelli. Il insisterait pour nous accompagner à Richmond. Il était aussi compétent que Ranger pour ce genre d'opérations. Peut-être même plus compétent, parce que plus sensé. Le problème, c'était qu'il ne s'agissait pas d'une opération de police, mais de chasseurs de primes.

- Et la moto ? dis-je à Ranger. Je ne peux pas la laisser là.

- Ne t'en fais pas pour ça. Je vais demander à Tank de la garder jusqu'à notre retour.

- Il a besoin de la clé.

Ranger me regarda comme si j'étais bouchée à l'émeri.

- Tu as raison, dis-je. Où avais-je la tête ?

Tank n'avait nul besoin de clé de contact. Tank faisait partie de la bande de joyeux compagnons de Ranger, et les joyeux compagnons de Ranger avaient des doigts de fée plus agiles encore que ceux de Ziggy.

Nous quittâmes le Bourg en direction du sud, et nous engageâmes sur l'autoroute à Bordentown. Il se mit à pleuvoir quelques minutes plus tard, une fine bruine qui gagna en intensité au fil des kilomètres. La Mercedes filait en douceur sur le ruban de bitume. La nuit, peu à peu, nous enveloppa. Seules les lumières du tableau de bord trouaient l'obscurité.

Tout le confort foetal doté de la technologie du cockpit d'un jet. Ranger alluma le lecteur de CD, et de la musique classique emplît l'habitacle. Une symphonie. Pas Godsmack, mais sympa tout de même.

D'après mes calculs, le trajet devait durer cinq heures. Ranger n'était pas du genre à faire la conversation. Il gardait sa vie et ses pensées pour lui. J'inclinai mon siège et fermai les yeux.

- Tu me dis quand tu seras fatigué et que tu voudras que je conduise, murmurai-je.

Je me relaxai dans mon siège en songeant à Ranger. La première fois que je l'avais vu, il était tout en muscles et roulait des mécaniques. Il parlait et marchait selon le plus pur style ghetto Hispano, s'habillait en treillis et en noir style SWAT. Et voilà que, tout à coup, il s'habillait en cachemire, écoutait du classique et s'exprimait davantage comme un professeur de Harvard que comme Coolio.

- Tu n'aurais pas un frère jumeau, par hasard ? lui demandai-je.

- Non, murmura-t-il d'une voix douce. Je suis un modèle unique.

Chapitre 13

Je m'éveillai au moment où la voiture s'immobilisa. Il ne pleuvait plus, mais il faisait très sombre. Je regardai l'horloge à affichage numérique du tableau de bord. Presque trois heures du matin. Ranger scrutait la façade en brique de la maison de style colonial qui se trouvait de l'autre côté de la rue.

- C'est celle de Louie D ? demandai-je. Il acquiesça d'un signe de tête.

Il s'agissait d'une vaste demeure située sur un petit terrain entourée de maisons identiques, toutes récentes. Aucun arbre très haut ni de haie. Dans vingt ans, ce serait sans doute un coin agréable. Pour l'instant, il faisait beaucoup trop neuf, trop dénudé. Aucune lumière ne brûlait chez Louie D. Aucune voiture n'était garée le long du trottoir. Dans ce quartier, on les gardait sous clé dans les garages ou les allées.

- Reste ici, me dit Ranger. Je vais repérer les lieux.

Je le regardai traverser la rue puis se fondre dans l'ombre des maisons. J'entrouvris la vitre et tendis l'oreille. Aucun bruit ne me parvint. Ranger a fait partie des Forces Spéciales dans une vie antérieure, et il n'a perdu aucune de ses aptitudes. Il se déplace comme un félin. Moi, de mon côté, je fonce comme un buffle. C'est la raison pour laquelle, je suppose, il m'a demandé d'attendre dans la voiture.

Il émergea à l'autre extrémité de la maison et revint à la Mercedes d'un pas nonchalant. Il se glissa au volant et mit le contact.

- Tout est fermé à clé, dit-il. L'alarme est branchée, et les doubles-rideaux sont tirés à la plupart des fenêtres. Il n'y a rien à voir. Si je connaissais mieux les habitudes de la maison, j'entrerais jeter un coup d'œil, mais ne sachant pas combien de personnes s'y trouvent, je préfère éviter.

Il quitta le bord du trottoir et nous nous éloignâmes dans la rue.

- On est à un quart d'heure d'un quartier d'affaires, poursuivit-il. Le GPS m'a signalé la présence d'un centre commercial, de quelques fast-foods et d'un motel. J'avais demandé à Tank de nous réserver des chambres. Tu pourras dormir deux ou trois heures et te refaire une beauté. Je propose qu'on aille frapper à la porte de Mme D à neuf heures et qu'on la persuade habilement de nous inviter à entrer.

- Ça me convient parfaitement.

Tank avait retenu des chambres dans un motel basique de deux étages. Pas le grand luxe, mais pas l'horreur non plus. Nos deux chambres se trouvaient au dernier étage. Ranger ouvrit la porte de la

mienne, alluma la lumière et inspecta rapidement la pièce. Tout semblait en ordre. Pas de grand méchant loup tapi dans un coin sombre.

- Je passe te chercher à huit heures et demie, me dit-il. On prendra un petit déjeuner, puis on ira dire un petit bonjour à ces dames.

- Je serai prête.

Il m'attira contre lui, inclina son visage vers le mien et m'embrassa. Lentement. Profondément. Ses mains étaient fermement plaquées contre mon dos. J'agrippai sa chemise et me blottis contre lui. Je sentis son corps réagir au contact du mien.

Une vision de moi en robe blanche me passa par la tête.

- Oh, merde ! criai-je.

- Habituellement, ce n'est pas la réaction que j'obtiens quand j'embrasse une femme.

- Bon, je vais tout te dire. J'aimerais beaucoup faire l'amour avec toi, mais il y a cette robe de mariée à la noix...

Du bout des lèvres, Ranger m'effleura la joue jusqu'à mon oreille.

- Je pense pouvoir te la faire oublier...

- Sans doute. Mais ça créerait de très gros problèmes.

- Tu te retrouverais face à un dilemme.

- Oui.

Il m'embrassa encore. Plus légèrement, cette fois. Il recula. Un petit sourire dépourvu d'humour faisait frémir sa bouche.

- Je ne veux surtout pas vous mettre la pression, à toi et à ton dilemme, mais tu as intérêt à pouvoir arrêter Eddie DeChooch toute seule, sinon je viendrai exiger mon dû.

Sur ce, il sortit en refermant la porte derrière lui. Je l'entendis s'éloigner dans le couloir et entrer dans sa chambre.

Aïe, aïe, aïe.

Je m'étendis sur le lit, tout habillée, la lumière allumée, les yeux grands ouverts. Quand mon cœur cessa de cogner contre ma poitrine et que mes tétons commencèrent à se décontracter, je me relevai et m'aspergeai le visage d'eau fraîche. Je mis le réveil à huit heures. Génial, quatre heures de sommeil. J'éteignis la lumière et me glissai au lit. Impossible de dormir. Trop habillée. Je me relevai, ne gardai que ma culotte et me recouchai. Non. Comme ça aussi, impossible de dormir. Pas assez habillée. Je remis ma chemise, me pelotonnai sous les draps et appareillai aussitôt pour le pays des rêves.

Quand Ranger frappa à ma porte à huit heures et demie, j'avais fait tout ce que je pouvais pour être prête. J'avais pris ma douche et tiré le meilleur parti de mes cheveux en l'absence de gel. Je transporte toujours pas mal de trucs dans mon sac. Qui aurait cru que j'aurais besoin de gel ?

En guise de petit déjeuner, Ranger prit du café, des fruits et un bagel

sésame. Moi, un Egg McMuffin, un milk-shake au chocolat et des frites. Comme Ranger payait le tout, j'eus droit à une figurine Disney.

Il faisait plus chaud à Richmond que dans le New Jersey. Certains arbres et les azalées précoces étaient déjà en fleurs. Le ciel, dégagé, s'efforçait de bleuir. Une magnifique journée pour intimider deux vieilles dames.

Le trafic se fit plus dense sur les artères principales, mais disparut dès que nous pénétrâmes dans le quartier de Louie D. Les bus de ramassage scolaire avaient déjà rempli leur office, et les adultes étaient partis au cours de yoga, au marché bio, au club de tennis, à Gymboree ou tout simplement au travail. Ce matin-là, la rue dégageait une impression de dynamisme lève-tôt. Seule exception : la maison de Louie D. Elle avait exactement le même air qu'à trois heures du matin. Sombre et figée.

Ranger téléphona à Tank qui lui apprit que Ronald était parti de chez lui à huit heures avec la glacière. Tank l'avait filé en direction du sud jusqu'à Whitehorse, puis avait fait demi-tour une fois certain que Ronald se rendait à Richmond.

- Alors, que t'inspire cette maison ? demandai-je à Ranger.

- Qu'elle semble porter un secret.

Nous descendîmes de voiture et gagnâmes le perron. Ranger sonna. Après quelques instants, la porte s'ouvrit sur une femme d'une soixantaine d'années. Ses cheveux bruns et courts encadraient un visage long et étroit dominé par d'épais sourcils noirs. Elle était en deuil. Robe-chemisier noire sur son corps sec et nerveux, cardigan noir, mocassins noirs, bas noirs. Elle ne portait ni maquillage ni bijoux hormis une croix en argent autour de son cou. Ses yeux étaient cernés, son regard éteint, comme si elle n'avait pas dormi depuis bien longtemps.

- Oui ? demanda-t-elle sans dynamisme.

Pas l'ombre d'un sourire sur ses lèvres minces et incolores.

- Je voudrais parler à Estelle Colucci, lui dis-je.

- Estelle n'est pas ici.

- Son mari m'a dit qu'elle était venue vous voir.

- Son mari s'est trompé.

Ranger fit un pas en avant, mais la femme lui bloqua le passage.

- Vous êtes Mme DeStefano ? lui demanda-t-il.

- Je suis Christina Gallone. La sœur de Sophia DeStefano.

- Nous devons parler à Mme DeStefano, dit Ranger.

- Elle ne reçoit pas de visite. Ranger la poussa en arrière.

- Moi, je pense que si.

- Non ! cria Christina en tirant Ranger. Elle ne va pas bien. Je vous prie de partir !

Une autre femme, venant de la cuisine, apparut dans le vestibule. Elle était plus âgée que Christina, mais la ressemblance était frappante. Elle portait la même robe noire, les mêmes chaussures noires et la même croix en argent. Elle était la plus grande des deux. Ses cheveux bruns coupés court étaient veinés de gris. Ses traits étaient plus animés que ceux de sa sœur, mais son regard étrangement vide aspirait la lumière sans rien offrir en retour. Ma première impression fut qu'elle était sous médicaments. La seconde, qu'elle était folle. J'étais sûre de me trouver face à la femme au regard dément qui avait tiré sur Mooner.

- Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

- Mme DeStefano ? s'enquit Ranger.

- Oui.

- Nous aimerions vous parler au sujet de la disparition de deux jeunes hommes.

Les deux sœurs échangèrent un regard, et le duvet de ma nuque se hérissa. Le salon, sur ma gauche, était obscur et inhospitalier. Mobilier austère en acajou. Lourdes tentures de brocart fermées qui ne laissaient filtrer aucun rayon de soleil. Un petit cabinet de travail se trouvait sur ma droite. Sa porte entrouverte révélait un bureau jonché de papiers. Là aussi, les doubles-rideaux étaient tirés.

- Que voulez-vous savoir ? demanda Sophia.

- Ils s'appellent Walter Dunphy et Douglas Kruper, et nous aimerions savoir si vous les auriez vus.

- Je ne connais ni l'un ni l'autre.

- Douglas Kruper n'a pas respecté les termes de sa mise en liberté sous caution, expliqua Ranger. Nous avons des raisons de penser qu'il est ici, dans cette maison, et, en notre qualité d'agents de cautionnement judiciaire pour Vincent Plum, nous sommes autorisés à pratiquer une fouille des lieux.

- Vous n'en ferez rien. Vous allez partir immédiatement ou j'appelle la police.

- Si vous préférez que la police soit présente pendant que nous fouillons la maison, ne vous gênez surtout pas, appelez-la.

À nouveau, échange silencieux entre les deux sœurs. Christina, à présent, tortillait le tissu de sa jupe.

- Je n'apprécie pas cette intrusion, dit Sophia. C'est irrespectueux.

Ho ho, songeai-je. Ma langue ! Je la voyais déjà subir le même sort que celle de sa pauvre voisine trop cancanière.

Ranger fit un pas sur le côté et ouvrit la porte de la penderie. Il tenait son revolver à la main, contre sa jambe.

- Arrêtez, dit Sophia. Vous n'avez pas le droit de fouiller cette maison. Vous savez à qui vous avez affaire ? Avez-vous conscience que je suis la veuve de Louie DeStefano ?

Ranger ouvrit une autre porte. Salle de bains.

- Je vous ordonne de vous arrêter ou vous en subirez toutes les conséquences !

Ranger ouvrit la porte du cabinet de travail, alluma la lumière sans quitter des yeux les deux femmes tandis qu'il inspectait la maison.

Je lui emboîtai le pas, allumant dans le salon puis dans la salle à manger. Il y avait une porte fermée dans un petit vestibule juste après la cuisine. Celle d'un cellier ou d'une cave, probablement. Je ne mourais pas d'envie d'aller voir de plus près. Je n'avais pas mon revolver. De toute façon, même si je l'avais eu, il me m'aurait pas été d'une grande utilité.

Soudain, Sophia me tomba dessus dans la cuisine.

- Sortez d'ici tout de suite ! cria-t-elle en m'attrapant par le poignet et en me tirant vers elle. Sortez de ma cuisine !

Je me dégageai brusquement. Alors, en un mouvement que je ne saurais qualifier que de reptilien, Sophia plongeait la main dans un tiroir et en sortit un pistolet. Elle se retourna et tira sur Ranger. Puis, elle se tourna vers moi.

Sans réfléchir, mue par ma peur panique, je me jetai sur elle et la plaquai au sol. Le pistolet glissa par terre et je crapahutai après. Ranger fut le plus rapide. Il le ramassa calmement et le mit dans sa poche.

Je m'étais relevée, ne sachant trop que faire. La manche de la veste en cachemire de Ranger était maculée de sang.

- Tu veux que j'appelle de l'aide ? lui demandai-je.

Il enleva sa veste et examina son bras.

- Ce n'est pas grave, dit-il. Donne-moi une serviette, ça devrait suffire.

Il passa le bras dans son dos et sortit des menottes.

- Menotte-les ensemble.

- Ne me touchez pas, dit Sophia. Si vous posez la main sur moi, je vous tue. Je vous arrache les yeux.

Je passai un bracelet au poignet de Christina et la tirai vers sa sœur.

- Tendez la main, dis-je à Sophia.

- Jamais de la vie ! Elle me cracha dessus. Ranger s'approcha de nous.

- Tendez la main ou je bute votre frangine, dit-il.

- Louie ! cria Sophia en levant les yeux, regardant sans doute au-delà du plafond. Louie, tu entends ça ? Tu vois ce qui se passe, là ? Tu vois notre disgrâce ? Dieu du ciel, gémit-elle. Dieu du ciel...

- Où sont-ils ? lui demanda Ranger. Où sont les deux hommes ?

- Ils sont à moi ! s'écria Sophia d'un air farouche. Je ne les relâcherai jamais ! Pas avant d'avoir obtenu ce que je veux. Ce crétin de

DeChooch qui engage son receleur pour ramener le cœur à Richmond. Trop fainéant, trop honteux pour s'en charger lui-même. Vous savez ce que ce petit merdeux m'a rapporté ? Une glacière vide. Et il s'imaginait qu'ils allaient s'en tirer comme ça, lui et son copain.

- Où sont-ils ? redemanda Ranger.

- Là où ils le méritent. En enfer. Et ils y resteront jusqu'à ce qu'ils m'aient dit ce qu'ils ont fait du cœur de mon mari. Je veux savoir où il est passé.

- C'est Ronald DeChooch qui l'a, dis-je. Il est en route pour venir ici. Sophia plissa les yeux.

- Ronald DeChooch ? fit-elle. Elle cracha par terre.

- Voilà ce que j'en pense, de Ronald DeChooch. Je croirai qu'il a le cœur de Louie quand je le verrai.

Apparemment, elle ignorait mon implication dans l'histoire.

- Relâchez ma sœur, dit Christina. Vous voyez qu'elle ne va pas bien.

- Tu as des menottes sur toi ? me demanda Ranger.

Je farfouillai dans ma besace et les trouvai.

- Menotte-les au frigo, dit-il alors. Puis essaie de trouver une trousse de premiers secours.

Nous avions tous deux une expérience personnelle des blessures par balle, nous connaissions la marche à suivre. Je découvris des produits paramédicaux dans la salle de bains de l'étage et appliquai une compresse stérile sur le bras de Ranger avec du sparadrap.

Ranger essaya d'ouvrir la porte après la cuisine.

- Où est la clé ? demanda-t-il.

- Allez pourrir en enfer, lui répondit Sophia, le regard haineux.

Ranger flanqua un bon coup de pied dans la porte qui céda avec fracas. Elle donnait sur un petit palier et un escalier qui s'enfonçait dans la cave d'un noir d'encre. Ranger alluma la lumière et descendit les quelques marches, revolver au poing. Le sous-sol, à l'aménagement inachevé, contenait l'assortiment habituel de cartons, d'outils et d'objets en trop bon état pour qu'on les jette, mais d'aucune utilité. Quelques meubles de jardin en partie recouverts de vieux draps. Un coin consacré à la chaudière et au cumulus. Un deuxième, au linge. Un troisième, muré du sol au plafond par des parpaings, formait une petite pièce fermée d'environ trois mètres sur trois. La porte en métal était cadénassée. Je regardai Ranger.

- Abri antiatomique ? suggérai-je. Cave à vins ? Chambre froide ?

- Va savoir.

Il me fit signe de m'écartier puis tira à deux reprises, pulvérisant le cadenas.

Nous ouvrîmes la porte en grand et reculâmes en titubant devant l'odeur acre de la peur et des excréments. Il n'y avait pas de lumière

dans la petite pièce, mais des yeux nous regardaient du coin le plus reculé. Mooner et Dougie étaient blottis l'un contre l'autre. Ils étaient nus, sales, leurs cheveux emmêlés, leurs bras couverts de plaies. Ils étaient menottes à une table métallique fixée au mur. Des bouteilles d'eau en plastique et des sachets de pains vides jonchaient le sol.

- Man, dit Mooner.

Mes jambes se dérochèrent sous moi, et je m'effondrai sur un genou. Ranger glissa la main sous mon aisselle et me releva.

- Plus tard, dit-il. Prends les draps qui sont sur les meubles.

En deux coups de feu, Ranger les libéra de la table.

Mooner était en meilleure forme que Dougie, retenu là depuis plus longtemps que lui. Ce dernier avait perdu du poids, et ses bras étaient marqués de brûlures de cigarette.

- J'ai cru que j'allais crever ici, dit-il.

Échange de regards entre Ranger et moi. Sans notre intervention, c'était probable. Sophia ne les aurait sûrement pas libérés après les avoir kidnappés et torturés.

Nous les emmitouflâmes dans les draps et nous les aidâmes à monter à l'étage. J'allai à la cuisine pour appeler la police et n'en crus pas mes yeux. Une paire de menottes pendait du réfrigérateur dont la porte était maculée de sang. Les deux sœurs avaient disparu.

- Elle aura sans doute cisailé sa main, dit Ranger dans mon dos.

Je composai le 911 et, dix minutes plus tard, une voiture de police se gara contre le trottoir. Elle était suivie d'une autre et d'une ambulance.

Nous ne quittâmes Richmond qu'en début de soirée. Mooner et Dougie furent hydratés et bourrés d'antibiotiques. Le bras de Ranger suturé et pansé. Nous passâmes pas mal de temps avec les policiers. Difficile d'expliquer certains points de l'histoire. Nous fîmes l'impasse sur le cœur de porc acheminé depuis Trenton. Pour ne pas les embrouiller, nous ne parlâmes pas de l'enlèvement de ma grand-mère. La Corvette de Dougie fut retrouvée dans le garage de Sophia. Elle serait expédiée à Trenton plus tard dans la semaine.

En sortant de l'hôpital, Ranger me donna les clés de la Mercedes.

- Pas de zèle, dit-il. Je ne voudrais surtout pas que la police regarde cette voiture de trop près.

Dogie et Mooner, vêtus de pantalons de survêtement et de baskets neufs, propres et soulagés d'être sortis de la cave, se tassèrent sur la banquette arrière.

Le trajet de retour fut très tranquille. Dougie et Mooner s'endormirent instantanément. Ranger se replia sur lui. Si j'avais été plus alerte, j'aurais pu profiter de ce moment pour faire un bilan de ma vie. En fait, je devais me concentrer sur la route, luttant pour ne pas passer en pilotage automatique.

J'ouvris la porte de chez moi, m'attendant à moitié à voir Benny et

Ziggy. À la place, je trouvai enfin du calme. Un calme enchanteur. Je tournai le verrou et m'effondrai sur le canapé.

Je m'éveillai trois heures plus tard et titubai jusqu'à la cuisine. Je fis tomber un cracker et un grain de raisin dans la cage de Rex et me confondis en excuses. Non seulement j'étais une fille facile qui désirait deux hommes à la fois mais, en plus, j'étais une mauvaise maman hamster.

Le voyant lumineux de mon répondeur clignotait furieusement. La plupart des messages étaient de ma mère. Deux de Morelli. Un de Tina pour me prévenir qu'elle avait reçu ma robe. Un de Ranger pour me dire que Tank avait laissé ma moto sur mon parking et me conseiller d'être prudente. Sophia et Christina rôdaient on ne savait où.

Le dernier message était de Vinnie.

« Tu as retrouvé ta grand-mère, félicitations ! Et je viens d'apprendre que tu as aussi retrouvé Mooner et Dougie. Génial ! Tu sais qui manque toujours à l'appel ? Eddie DeChooch. Tu te souviens de lui, j'espère ? C'est le type que moi, je veux retrouver. Celui qui va me mettre sur la paille si tu ne le traînes pas en taule par la peau de son cul décrépit. Il est vieux, bordel ! Il est aveugle. Il est sourd. Il ne peut même pas pisser sans qu'on l'aide. Et tu n'es pas foutue de l'arrêter ? C'est quoi le problème, là ? »

Zut. Eddie DeChooch. Je l'avais complètement oublié, celui-là. Il se terrait quelque part dans une maison dotée d'un garage qui donnait sur un sous-sol aménagé. D'après le nombre de pièces décrites par ma grand-mère, ce devait être une grande maison. Pas une de celles qu'on trouvait dans le quartier de Ronald. De quels autres éléments disposais-je ? Aucun. Je ne savais pas du tout comment m'y prendre pour retrouver Eddie DeChooch. À vrai dire, je m'en foutais.

Il était quatre heures du matin, j'étais vannée. Je débranchai mon téléphone, me traînai jusqu'à ma chambre, rampai sous les draps et fis le tour du cadran.

J'avais un film dans mon magnétoscope et un bol de pop-corn sur les genoux, quand mon portable sonna.

- T'es où ? brailla Vinnie. J'ai appelé chez toi, pas de réponse.

- J'ai débranché mon téléphone. J'avais besoin d'une journée de repos.

- Finie, ta journée de repos. Je viens d'intercepter un appel radio de la police. Un train de marchandises venant de Philadelphie a embouti une Cadillac blanche au passage à niveau de Deeter Street. C'est arrivé il y a quelques minutes. Je veux que tu t'y pointes, et fissa. Avec un peu de chance, il restera quelque chose d'identifiable de DeChooch.

Je lançai un regard vers la pendule de la cuisine. Presque sept heures. Vingt-quatre heures plus tôt, je me trouvais à Richmond,

m'apprêtant à reprendre la route jusque chez moi. C'était comme un mauvais rêve. Difficile à croire.

J'attrapai ma besace, les clés de la moto et avalai les restes d'un sandwich. DeChooch n'était pas mon meilleur ami, mais je n'avais tout de même pas envie qu'il se fasse écrabouiller par un train. D'un autre côté, cela me simplifierait la vie. Je levai les yeux au ciel en fonçant dans le hall. J'allais tout droit en enfer en nourrissant de telles pensées.

Il me fallut vingt minutes pour atteindre Deeter Street. L'accès du quartier était bloqué par des véhicules de police et d'urgences. Je me garai trois rues plus haut et continuai à pied. On plaçait du scotch de scène de crime à mon arrivée sur les lieux, moins pour préserver le site que pour repousser les curieux. Je scannai la foule, en quête d'un visage connu, de quelqu'un qui pourrait me permettre de passer. Je repérai Cari Costanza qui discutait avec un groupe de policiers en uniforme. Ils avaient répondu au message radio et, au-delà des badauds, ils regardaient l'épave en hochant la tête. Joe Juniak, l'inspecteur principal, était avec eux.

Je forçai le passage jusqu'à Cari et Juniak, m'efforçant de ne pas trop regarder la voiture en miettes, peu désireuse d'apercevoir des membres arrachés ici ou là.

- Te voilà ! dit Cari en me voyant. Je m'attendais à te voir. C'est une Cadillac blanche. Enfin, c'était.

- A-t-elle été identifiée ?

- Non. Les plaques ne sont pas visibles.

- Il y a quelqu'un à l'intérieur ?

- Difficile à dire. La voiture est haute d'un mètre à peine. Elle a été retournée et aplatie. Les pompiers ont sorti leur matériel infrarouge pour tenter de détecter de la chaleur corporelle.

Je ne pus réprimer un frisson.

- Brrrr.

- Comme tu dis. Je comprends ce que tu ressens. J'ai été le deuxième à arriver sur les lieux. Un coup d'œil à la Cadillac, et mes boules n'ont fait qu'un tour.

Je ne distinguais pas grand-chose de là où j'étais. Tant mieux. Mesurer l'ampleur des dégâts me suffisait amplement. La voiture avait été heurtée de plein fouet par le train qui, lui, n'avait subi aucun dommage et n'avait pas déraillé.

- Quelqu'un a prévenu Mary Maggie Mason? demandai-je. Si cette voiture est celle que conduisait Eddie DeChooch, elle lui appartient.

- Je doute qu'on l'ait appelée, dit Costanza. Je crois que les choses ne se sont pas encore organisées.

J'avais quelque part les coordonnées de Mary Maggie. Je fourrageai dans le bric-à-brac de menue monnaie, de papiers de chewing-gums,

de limes à ongles, de bonbons à la menthe et autres rebuts rejetés au fond de mon sac et finis par trouver ce que je cherchais.

Mary Maggie décrocha à la deuxième sonnerie.

- C'est Stéphanie Plum. Avez-vous récupéré votre voiture ?

- Non.

- Un train vient de percuter une Cadillac blanche. J'ai pensé que vous voudriez peut-être venir au cas où vous la reconnaîtriez.

- Il y a eu des blessés ?

- C'est encore trop tôt pour le dire. Ils sont en train d'examiner l'épave.

Je lui précisai l'endroit de l'accident et lui dis que je l'attendais.

- J'ai appris que Mary Maggie et toi étiez devenues copines, me dit Costanza. Que vous vous roulez dans la boue toutes les deux.

- Ouais. J'envisage de me recycler.

- Je te conseille d'y réfléchir à deux fois. Il paraît que La Fosse à Serpents va fermer, qu'ils sont dans le rouge depuis deux ans.

C'est impossible. C'était plein à craquer.

- Un endroit comme ça fait ses bénéfices sur les ventes d'alcool, et les gens ne boivent plus assez. Ils entrent, paient une conso et c'est tout. Ils savent que s'ils boivent trop, ils risquent de se faire contrôler, voire d'y perdre leur permis. C'est pour ça que Pinwheel Soba a retiré ses billes. Il a ouvert une boîte à South Beach où les gens viennent à pied. Dave Vincent s'en fout. C'était de la rigolade pour lui. Il gagne son fric avec des trucs qu'il vaut mieux que tu ignores.

- Donc, Eddie DeChooch ne s'enrichit pas avec cet investissement ?

- Je n'en sais rien. Ces types blanchissent large mais, à mon avis, DeChooch ne touche pas grand-chose.

Tom Bell, qui menait l'enquête sur l'affaire Loretta Ricci, avait aussi, semblait-il, hérité de celle-ci. Il faisait partie des policiers en civil regroupés autour de la voiture et de la locomotive du train. Il se détourna et vint vers nous.

- Il y a quelqu'un dans la voiture ? lui demandai-je.

- Je ne sais pas. La locomotive dégage tellement de chaleur qu'on ne réussit pas à interpréter correctement les données du détecteur thermique. On va devoir attendre que le moteur refroidisse, ou bien dégager la voiture et l'ouvrir. Ça va prendre du temps. Une partie de la carrosserie est coincée sous la loco. On attend l'arrivée du matériel. Ce qu'on sait, c'est qu'il n'y a personne de vivant là-dessous. Et, pour répondre tout de suite à ta prochaine question, impossible de lire la plaque, alors on ignore si c'est la Cadillac que DeChooch conduisait.

Sortir avec Morelli, ça a ses avantages. De temps en temps, on me fait une fleur : on me donne des réponses à mes questions.

Le passage à niveau de Deeter Street est équipé de barrières automatiques et d'une sonnerie. Nous nous trouvions à deux cents

mètres de là car la voiture avait été traînée sur cette distance. Le train s'étirait au-delà de Deeter Street. D'où j'étais, je voyais les barrières toujours baissées. Je supposai possible qu'elles aient mal fonctionné et se soient abaissées après la collision. Toutefois, la meilleure explication à mes yeux, c'était que le conducteur de la voiture l'avait arrêtée volontairement en plein milieu des voies pour attendre le passage du train.

J'aperçus Mary Maggie à l'autre bout de la rue. Je lui fis signe de la main. Elle fendit la foule des badauds et me rejoignit. Elle vit, pour la première fois, la voiture de loin, et blêmit.

- Obondieu, soupira-t-elle, les yeux écarquillés sous le choc.

Je la présentai à Tom Bell comme l'éventuelle propriétaire de la voiture.

- De plus près, pensez-vous pouvoir nous dire si c'est la vôtre ? lui demanda-t-il.

- Il y a quelqu'un à l'intérieur ?

- On ne le sait pas encore. On ne voit personne. Il est possible qu'elle soit vide. Mais on n'en sait rien.

- Je vais vomir, dit Mary Maggie.

Tout le monde se mobilisa. Eau, antiémétique, sac en papier. Je ne savais pas d'où tout cela sortait. Confrontés à une catcheuse nauséuse, je peux vous dire que les flics se magnent le cul.

Une fois le malaise de Mary Maggie passé et dès qu'elle eut repris des couleurs, Bell la guida à proximité de la voiture. Costanza et moi les suivions à quelques pas. Je n'avais pas particulièrement envie de voir le carnage, mais je n'avais pas non plus envie de passer à côté de quoi que ce soit.

Tout le monde s'arrêta à une dizaine de mètres de l'épave. Le moteur de la locomotive ne tournait plus, mais Bell avait raison : il irradiait encore beaucoup de chaleur. À elle seule, sa masse même était plus intimidante que le reste.

Marry Maggie contempla les vestiges de la Cadillac et vacilla sur ses jambes.

- C'est la mienne, murmura-t-elle. Je crois.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? lui demanda Bell.

- Le tissu des sièges. Ce n'est pas celui d'origine. Mon oncle les avait fait refaire en bleu.

- Autre chose ?

Mary Maggie secoua la tête.

- Je ne crois pas. Il n'en reste pas grand-chose. Nous fîmes tous demi-tour, formant de nouveau un petit groupe. Des dépanneuses arrivèrent, chargées de gros matériel, et commencèrent à dégager la Cadillac. Un désincarcérateur était à la disposition des équipes de secours, mais elles découpaient la carcasse de la voiture à l'aide de

chalumeaux acétylène. La nuit tombait. Des projecteurs éclairaient le site, lui conférant un air d'irréalité de plateau de cinéma.

On me tira par la manche. Je me retournai et vis Mamie Mazur qui se dressait sur la pointe des pieds pour mieux voir l'accident. Mabel Pritchett l'accompagnait.

- Tu as déjà vu une chose pareille ? me dit-elle. J'ai entendu à la radio qu'un train avait percuté une Cadillac blanche. J'ai demandé à Mabel de m'emmener ici d'un coup de volant. C'est la voiture de DeChooch ?

- On n'en est pas sûr, mais c'est bien possible. Je présentai Mamie à Mary Maggie.

- C'est un vrai plaisir, dit Mamie. Je suis très fan de catch, vous savez.

Elle tourna la tête vers la Cadillac.

- Quelle guigne si DeChooch est là-dessous, dit-elle. Il est si mimi.

Elle se pencha devant moi pour s'adresser à Mary Maggie.

- Ma petite-fille vous a dit qu'il m'avait enlevée ? J'avais un sac sur la tête, la totale !

- Vous avez dû avoir très peur, dit Mary Maggie.

- Bah, au début, j'ai cru que Choochy voulait pimenter la chose. Il a des problèmes d'érection, voyez. Puis, j'ai compris qu'il m'avait kidnappée. Vous vous rendez compte ? D'abord, on a tourné en rond en voiture. Puis, j'ai senti qu'on descendait dans un garage à porte automatique. Ce garage donnait sur un sous-sol aménagé avec deux chambres et une salle de télévision. Il y avait des chaises léopard.

- Je connais cette maison, dit Mary Maggie. Je suis allée à une soirée là-bas. Il y a une kitchenette en bas, non ? Le papier de la salle de bains est à motifs d'oiseaux tropicaux.

- En effet, confirma Mamie. Toute la décoration tourne autour de la jungle. Choochy m'a dit qu'Elvis aussi avait une pièce « jungle ».

Je n'en croyais pas mes oreilles. Mary Maggie connaissait la planque d'Eddie DeChooch. Et maintenant, ça ne me serait sans doute plus d'aucune utilité.

- À qui appartient cette maison ? demandai-je.

- À Pinwheel Soba.

- Je croyais qu'il avait déménagé en Floride.

- Oui, mais il a gardé ce pied-à-terre. Ils ont de la famille dans le coin, alors ils passent une partie de l'année en Floride, et une partie de l'année à Trenton.

Un bruit de métal déchiré se fit entendre. La Cadillac fut séparée du train. Nous regardâmes durant de longues minutes, dans un silence tendu, tandis que le toit en était détaché. Tom Bell se trouvait tout près de la voiture. Au bout de quelques instants, il se tourna vers moi et articula le mot « vide ».

- Il n'est pas là, dis-je.

Et, de soulagement, nous fondîmes toutes en larmes. Je ne sais pas trop pourquoi. Eddie DeChooch n'est pas un type formidable. Mais bon, peut-être personne n'est-il mauvais au point de mériter d'être aplati comme une pizza par un train.

Une fois de retour chez moi, je téléphonai à Morelli.

- Tu as appris pour DeChooch ?

- Ouais, Tom Bell m'a appelé.

- C'est vraiment bizarre. Je pense qu'il a laissé la voiture là pour qu'elle soit écrabouillée par le train.

- C'est aussi l'avis de Tom.

- Pourquoi DeChooch aurait-il fait une chose pareille ?

- Parce qu'il est fou ?

Je ne partageais pas son opinion. Pour la folie, voir Sophia DeStefano. DeChooch avait des problèmes, physiques et psychologiques. Il perdait le contrôle de sa vie qui allait à vau-l'eau. Certains événements avaient mal tourné, il avait essayé de redresser la barre mais cela n'avait fait qu'empirer les choses. Je voyais comment tout était lié, à l'exception de Loretta Ricci et de la Cadillac abandonnée sur les voies.

- J'ai quand même une bonne nouvelle, dis-je à Joe. Mamie est venue et a raconté son enlèvement à Mary Maggie en lui décrivant la maison où DeChooch l'avait séquestrée. Figure-toi que Mary Maggie la connaît. Ce serait celle de Pinwheel Soba.

- Il habitait Ewing Street, qui donne sur Olden Avenue. Il est fiché.

- Ce serait logique. J'ai vu DeChooch dans ce quartier. J'ai toujours pensé qu'il allait voir Ronald, mais peut-être se rendait-il chez Soba. Tu peux me donner l'adresse exacte ?

- Non.

- Comment ça, non ?

- Je ne veux pas que tu ailles fureter là-bas. DeChooch est un déséquilibré.

- C'est mon boulot.

- Ne recommence pas avec ça.

- Tu ne pensais pas que mon boulot présentait autant d'inconvénients la première fois qu'on a bossé ensemble.

- C'était différent. Tu n'allais pas devenir la mère de mes enfants.

- Je ne sais même pas si j'en veux, moi, des enfants.

- Bon Dieu, ne le dis surtout pas à ma mère ou à ma grand-mère. Elles passeraient un contrat sur toi.

- Tu ne veux vraiment pas me donner cette adresse ?

- Non.

- Je l'obtiendrai par un autre moyen, tu sais.
- Très bien. Je ne veux pas m'en mêler.
- Tu ne vas pas me cafter à Tom Bell, hein ?
- Si. Laisse faire la police.
- Alors, c'est la guerre, dis-je à Morelli
- Aïe, aïe, aïe, fit-il. Encore ?

Chapitre 14

Je raccrochai au nez de Morelli et obtins l'adresse par Mary Maggie. À présent, j'avais un problème. Je n'avais pas de coéquipier. On était samedi soir, et Lula avait un rendez-vous galant. Ranger répondrait évidemment présent, mais je ne voulais pas le solliciter aussi rapidement après la fusillade. Sans oublier le prix à payer. Rien que d'y penser, j'en eus des palpitations. Quand j'étais tout près de lui, que l'alchimie de la chair opérait, je le désirais à mort. De loin, l'idée de coucher avec lui me fichait une peur bleue.

Si j'attendais le lendemain, j'arriverais après de la police. Il ne me restait donc plus qu'une solution possible, mais l'idée de travailler en binôme avec cette personne me donnait des boutons. Il s'agissait de Vinnie. Quand il avait ouvert son agence, il se chargeait lui-même des arrestations. Au fur et à mesure que son affaire prenait de l'ampleur, il avait embauché du personnel et s'était retranché derrière son bureau. A l'occasion, il s'aventure encore sur le terrain, mais ce n'est pas trop son truc. Vinnie est excellent pour avancer des cautions, mais le bruit court qu'il n'est pas le chasseur de primes le plus intègre du monde.

Je lançai un regard à la pendule derrière moi. Je devais me décider rapidement. Je ne voulais pas, en atermoyant davantage, devoir tirer Vinnie du lit.

Je respirai profondément et composai son numéro.

- J'ai une piste sur DeChooch, lui dis-je. J'aimerais bien l'exploiter, mais je n'ai personne en renfort.

- Retrouve-moi à l'agence dans une demi-heure. Je garai la moto derrière les locaux, à côté de la Cadillac bleu nuit de Vinnie. La lumière était allumée dans les bureaux ; la porte de service, ouverte. Quand j'entrai d'un pas qui se voulait léger, Vinnie attachait un pistolet contre sa cuisse. Il avait revêtu la tenue noire seyant aux chasseurs de primes complétée d'un gilet pare-balles. De mon côté, j'avais opté pour un jean, un T-shirt kaki et un polo en flanelle porté en guise de veste. Mon revolver, lui, était dans ma boîte à biscuits. J'ai horreur des revolvers.

Vinnie me lança un gilet pare-balles que j'enfilai à la hâte.

- Franchement, dit-il en me regardant. Je me demande vraiment comment tu réussis à faire des arrestations.

- La chance.

Je lui tendis l'adresse et le suivis dans sa voiture. Je n'étais encore jamais sortie en compagnie de Vinnie, et ça me faisait bizarre. Nous avons toujours eu des rapports conflictuels. Nous en savons trop l'un

sur l'autre pour être un jour des amis. Nous savons également que nous sommes prêts à nous servir de ces connaissances si l'autre pousse le bouchon un peu trop loin. Bon, d'accord, en vérité, je ne suis pas vache à ce point-là. Mais je n'ai pas la langue dans ma poche pour les menaces. C'est peut-être tout aussi vrai pour Vinnie.

La maison de Soba se trouvait dans un quartier datant sans doute des années soixante-dix. Les terrains étaient vastes, les arbres adultes, les maisons jumelées avec doubles garages et, derrière, des jardins clôturés pour parquer les chiens et les enfants. Il y avait de la lumière dans la plupart d'entre elles. J'imaginai des adultes assoupis devant leurs télévisions, et des enfants dans leurs chambres faisant leurs devoirs ou surfant sur le Net.

Vinnie s'arrêta en face de chez Soba et laissa tourner le moteur au ralenti.

- Tu es sûre que c'est là ? me demanda-t-il. Mary Maggie m'a dit qu'elle avait été invitée ici

à une soirée, et que cette maison correspondait à la description faite par Mamie Mazur.

- Oh, c'est la meilleure, soupira Vinnie. Je vais procéder à une effraction sur les seuls dires d'une catcheuse de boue. Et pas dans n'importe quelle maison, non plus. Chez Pinwheel Soba.

Il s'engagea dans une rue transversale et se gara. Nous descendîmes de voiture et nous approchâmes de la maison à pied. Nous restâmes quelques instants sur le trottoir, surveillant les alentours, attentifs aux bruits qui signaleraient la présence de gens à l'extérieur.

- Il y a des volets noirs aux soupiraux, dis-je à Vinnie. Ils sont fermés, exactement comme Mamie me les a décrits.

- O.K., se décida Vinnie. On y va. Voilà les possibilités. On pourrait s'être trompés de maison, auquel cas on sera dans de beaux draps pour avoir effarouché une innocente famille de beaufs. Ou alors c'est la bonne maison, et ce fou de DeChooch nous flingue tous les deux.

- Ravie que tu me les aies énumérées. Je me sens beaucoup mieux à présent.

- Tu as un plan ?

- Mouais. Et si tu allais sonner à la porte pour voir s'il y a quelqu'un ? Je t'attends ici, en renfort.

- J'ai une meilleure idée. Et si tu penchais la tête que je te montre mon plan ?

- Il n'y a pas de lumière. Je pense qu'il n'y a personne.

- Ils sont peut-être tous endormis.

- Ils sont peut-être tous morts.

- Ah, ça, ce serait une bonne chose, dit Vinnie. Les morts ne flinguent pas.

- Je vais voir si c'est allumé par-derrrière, décidai-je en m'engageant sur la pelouse.

- Rappelle-moi de ne plus avancer de cautions à des vieux. On ne peut jamais compter sur eux. Ils pensent de travers. Il suffit qu'ils oublient deux ou trois comprimés, et les voilà qui planquent des cadavres dans leur remise et kidnappent des vieilles dames.

- Pas de lumière derrière non plus. Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Tu es doué pour les effractions ?

Vinnie sortit de sa poche des gants en caoutchouc et, clac, les enfila.

- J'ai une petite expérience de la chose, dit-il.

Il s'approcha de la porte de derrière, tourna la poignée. Fermée à clé. Il se retourna vers moi et me sourit.

- Du gâteau, dit-il.

- Tu peux crocheter la serrure ?

- Non, mais je peux passer la main par le trou laissé par une ancienne vitre.

Je m'approchai de lui. Effectivement, un des panneaux vitrés avait été retiré.

- Je suppose que DeChooch aura perdu sa clé, dit Vinnie. Ouais. À condition qu'il en eût jamais une. Malin de sa part de penser à utiliser la maison inoccupée de Soba.

Vinnie tourna la poignée de l'intérieur et ouvrit la porte.

- Le show va commencer, murmura-t-il.

J'avais sorti ma torche électrique, et mon cœur battait plus vite que la normale. Pas encore emballé, mais accéléré, c'était sûr.

Nous fouillâmes rapidement le rez-de-chaussée à la lueur d'un stylo éclairant pour conclure que DeChooch ne l'avait pas occupé. La cuisine était inutilisée, le réfrigérateur coupé et béant. Les chambres, le salon et la salle à manger n'avaient pas été dérangés. Chaque oreiller était à sa place. Sur les tables, les vases en cristal attendaient des fleurs. Pinwheel Soba vivait bien.

Avec les volets extérieurs et les doubles-rideaux fermés, on pouvait allumer les lumières du sous-sol. L'endroit correspondait très précisément à la description qu'en avaient faite Mamie et Mary Maggie. Très roi de la jungle. Sièges tapissés de tissu léopard et zèbre. Puis, histoire de brouiller les pistes, papier peint à motifs d'oiseaux qu'on trouve seulement en Amérique du Sud et en Amérique centrale.

Le réfrigérateur était débranché et vide, mais encore frais à l'intérieur. Placards... vides. Tiroirs... vides. L'éponge rangée sous l'évier... encore humide.

- On vient de le rater, dit Vinnie. Il est parti et, si tu veux mon avis, il ne compte pas revenir.

Nous éteignîmes les lumières et, alors que nous nous apprêtions à

partir, nous entendîmes la porte automatique du garage s'ouvrir. Nous nous trouvions dans la partie aménagée du sous-sol. Un petit vestibule et un escalier nous séparaient du garage. La porte de communication était fermée. Un filet de lumière se dessina dessous.

- Oh, merde ! murmura Vinnie.

La porte s'ouvrit et DeChooch se découpa à contre-jour. Il avança, alluma la lumière au pied de l'escalier et nous vit tout de suite. Nous restâmes tous figés tels des cerfs pris dans la lumière de phares. Cela dura quelques secondes avant que, d'une chiquenaude, il n'éteigne la lumière et s'élançe dans l'escalier. Je supposai qu'il courait vers la porte du rez-de-chaussée, mais il la dépassa et entra dans la cuisine en un temps record pour une personne âgée.

Vinnie et moi nous élançâmes dans l'escalier à sa poursuite, nous cognant dans l'obscurité. En haut des marches, j'aperçus à ma droite l'éclair d'un coup de feu et BOUM ! DeChooch tirait à vue.

- Agent de cautionnement ! hurla Vinnie. Lâche ton arme, DeChooch, vieux couillon de mes deux !

DeChooch lui répondit en lui tirant dessus. J'entendis un fracas, et Vinnie jura encore. Puis il fit feu.

J'étais accroupie derrière le canapé, la tête dans les mains. Vinnie et DeChooch jouaient au ball-trap dans le noir en se prenant pour cible. Vinnie avait un Glock muni d'un chargeur de quatorze balles. DeChooch, je n'en savais rien, mais à eux deux, on avait l'impression de rafales de mitraillette. Pendant une accalmie, j'entendis Vinnie jeter son chargeur vide par terre et le remplacer par un autre. Du moins, je pensais que c'était Vinnie. Difficile d'en être sûre depuis ma cachette.

Le silence retomba, encore plus assourdissant que les tirs. Je haussai la tête par-dessus le dossier du canapé, les yeux plissés pour tenter de percer l'obscurité enfumée.

- Coucou !

- J'ai perdu DeChooch, murmura Vinnie.

- Tu l'as peut-être tué.

- Minute ! C'est quoi, ce bruit ?

C'était celui de la porte automatique du garage qui s'ouvrait.

- Putain ! hurla Vinnie.

Il s'élança vers l'escalier, glissa sur la première marche dans le noir et dévala les autres cul par-dessus tête jusqu'au palier. Il se releva tant bien que mal, ouvrit la porte d'entrée en grand et visa. J'entendis des crissements de pneus et Vinnie claqua la porte.

- Aargh, fait chier, merde, putain ! pesta-t-il en gravissant les marches à pas lourds. J'arrive pas à croire qu'il nous ait encore échappé ! Il s'est fauflé en bas pendant que je rechargeais. Putain, putain, putain !

Il jurait avec tant de véhémence que je craignais qu'il ne se provoque

un accident vasculaire cérébral.

Il alluma la lumière et nous regardâmes autour de nous. Des lampes étaient fracassées, les murs et les plafonds troués de mini cratères, les tissus déchirés par les impacts de balles.

- Oh, la vache ! s'exclama Vinnie. On se croirait dans une zone de guerre.

Des sirènes hurlèrent au loin. La police.

- Je me barre, dit Vinnie.

- Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée de s'enfuir devant la police.

- Ce n'est pas devant la police que je m'enfuis, me répondit Vinnie en descendant l'escalier quatre à quatre. C'est devant Pinwheel Soba. Je pense que ce serait plutôt une bonne idée de garder ça pour nous.

Un point pour lui.

Nous traversâmes comme une flèche la partie la plus obscure du jardin, puis la propriété derrière la maison de Soba. Sur les vérandas, les lumières s'allumaient tout le long de la rue. Des chiens aboyaient. Et Vinnie et moi sprintions entre les buissons, à bout de souffle. Lorsque nous ne fumes plus qu'à un jardin de la voiture, nous émergeâmes de l'ombre et marchâmes d'un pas tranquille. Toute l'effervescence se passait derrière nous, après le virage, devant chez Soba.

- Voilà pourquoi il ne faut jamais se garer devant la maison cible, dit Vinnie.

A retenir.

Nous montâmes en voiture. Vinnie mit calmement le contact et nous partîmes tels deux citoyens respectables et responsables. Arrivés à l'angle de la rue, Vinnie baissa les yeux.

- Bon Dieu, dit-il. J'en bande.

Les rayons du soleil filtraient entre les doubles-rideaux de ma chambre, et j'envisageais de me lever quand on frappa à ma porte. Il me fallut une minute pour trouver mes vêtements et, entre-temps, les coups s'étaient mués en cris.

- Hé, Stéph, t'es là ? C'est Mooner et Dougie. J'allai leur ouvrir et ils me firent penser à Bob avec leur air tout heureux et leur énergie pataude.

- On t'a apporté des beignets, me dit Dougie en me tendant un grand sac en papier blanc. Et on a un truc à te dire.

- Ouais, surenchérit Mooner, attends d'avoir entendu ça. C'est trop cool. Dougie et moi, on parlait, tu vois. Et on a compris ce qui était arrivé au cœur.

Je posai le sachet de beignets sur le comptoir de la cuisine et tout le monde se servit.

- C'est le clebs, dit Mooner. Le clébard de Mme Belski, Spotty. C'est

lui qui a mangé le cœur de Louie D.

- Je me figeai, un beignet à mi-hauteur de la bouche.

- Je t'explique, reprit Mooner. DeChooch avait passé un deal avec le Dougster pour qu'il ramène le cœur à Richmond. Sauf que DeChooch lui avait rien expliqué à part qu'il devait livrer la glacière à Mme D.

Donc, le Dougster, il la pose sur le siège avant de la Batmobile en se disant qu'il décollera dès le lendemain matin. Le truc, c'est que mon colocataire Huey et moi, vers minuit, on a eu envie d'une glace Ben & Jerry, alors on a emprunté la Batmobile. Comme elle a que deux sièges, j'ai posé la glacière sur la véranda côté jardin.

- C'est trop excellent, dit Dougie, hilare.

- Donc, bref, Huey et moi, on ramène la bagnole très tôt le lendemain matin parce que Huey bosse aux Entrepôts Shoppers. Je le dépose et, quand je me gare dans le jardin de Dougie, la glacière s'était renversée et là, je vois le Spotty qui ronge quelque chose. J'y fais pas attention. Spotty farfouille toujours dans la poubelle. Donc, je remets la glacière dans la caisse et je rentre chez moi regarder la télé. Katie Courte est trop craquante, man.

- Et moi, j'ai apporté la glacière vide à Richmond, acheva Dougie.

- Spotty a mangé le cœur de Louie D, dis-je.

- C'est ça, confirma Mooner.

Il finit son beignet et s'essuya les mains sur sa chemise.

- Bon, faut qu'on se barre. On a des trucs à faire.

- Merci pour les beignets.

- Hé, no problemo.

Je restai assise dans la cuisine une bonne dizaine de minutes, m'efforçant de digérer cette nouvelle information, me demandant s'il fallait y trouver un sens profond. Est-ce là ce qui arrive quand on gâche irrémédiablement son karma ? Un chien mange votre cœur ? Incapable de parvenir à une conclusion quelconque, je décidai de prendre une douche pour voir si ça m'aiderait à réfléchir.

Je tournai mon verrou et me traînai vers la salle de bains. J'atteignais tout juste le salon qu'on frappait de nouveau à ma porte et, avant que je n'y parvienne, elle s'ouvrit avec suffisamment de force pour que la chaînette de sécurité se tende au maximum puis soit arrachée de ses fixations. Il s'ensuivit des jurons que j'attribuai sans hésiter à Morelli.

- Bonjour, dis-je en lorgnant la chaîne qui pendillait, inutile.

- Même avec beaucoup d'imagination, ce n'est pas une bonne matinée pour moi.

Morelli avait le regard noir, les sourcils froncés, la mâchoire crispée.

- Tu ne serais pas allée chez Pinwheel Soba hier soir, par hasard ?

- Non, lui répondis-je. Pourquoi ?

- Tant mieux. C'est ce que je pensais... parce qu'un connard s'est introduit chez Soba et a tout mis sens dessus dessous. En tirant tous

azimuts. En fait, on soupçonne deux personnes de s'être livrées à la fusillade du siècle là-dedans. Je me doute que tu n'es pas bête à ce point-là.

- Évidemment !

- Bon sang, Stéphanie, cria-t-il. Où avais-tu la tête ? Qu'est-ce qui s'est passé là-bas, bordel ?

- Je n'y étais pas, n'oublie pas.

- Ah ouais, bien sûr. Alors, à ton avis, que faisait quelqu'un d'autre chez Soba ?

- Je suppose qu'ils cherchaient DeChooch, que, peut-être, ils sont tombés sur lui, et qu'il y a eu une altercation.

- Et que DeChooch s'est échappé ?

- C'est ce que je dirais.

- Une bonne chose qu'on n'ait pas trouvé d'empreintes autres que les siennes, sinon ceux qui ont été assez cons pour mitrailler la maison auraient des ennuis non seulement avec la police, mais devraient en répondre à Soba !

Ça commençait à m'agacer de l'entendre me crier après de cette façon.

- Oui, une bonne chose, dis-je avec ma voix syndrome prémenstruel. Et à part ça ?

- A part ça, je suis tombé sur Dougie et Mooner sur le parking. Ils m'ont raconté que Ranger et toi, vous les aviez sauvés.

- Et alors ?

- A Richmond.

- Et alors ?

- Que Ranger avait reçu une balle.

- Blessure superficielle. Morelli pinça les lèvres.

- Putain !

- Je craignais que la veuve découvre que c'était un cœur de porc et qu'elle se venge sur Mooner et Dougie.

- Très altruiste de ta part, mais ça ne m'aide pas à me sentir mieux pour autant. Bon Dieu, je vais avoir un ulcère. Tu m'obliges à boire des litres de Maalox. Je déteste ça. Et je déteste passer la journée à me demander dans quel plan louftingue tu t'es encore fourrée, à me demander qui va te tirer dessus.

- Ce que tu peux être hypocrite. Tu es bien un flic.

- Moi, on ne me tire jamais dessus. Les seuls moments où je dois m'en inquiéter, c'est quand je suis avec toi.

- Bon, où veux-tu en venir ?

- Au fait que tu vas devoir choisir entre moi et ton boulot.

- Oh. Et tu sais quoi ? Je ne compte pas passer ma vie avec un type qui me donne des ultimatums.

- D'accord.

- D'accord.

Il partit en claquant la porte derrière lui. J'aime à penser que je suis une fille plutôt stable, mais là, c'était trop. Je pleurai jusqu'à ma dernière larme, puis je mangeai trois beignets à la suite et pris ma douche. Une fois sèche, je me sentais toujours oppressée, du coup, je décidai de me faire teindre en blonde. Un nouveau look, rien de tel, non ?

- En blond, dis-je à Arnold, le seul coiffeur du Bourg ouvert le dimanche matin. Blond platine. J'ai envie de ressembler à Marilyn.

- Chérie, avec les cheveux que tu as, tu ne peux pas ressembler à Marilyn, mais à Art Garfunkel.

- Fais-le, je te dis !

À mon retour, je croisai M. Morganstern dans le hall.

- Wouah, fît-il, vous ressemblez à... à...

- Garfunkel ?

- Non, à la chanteuse qui a des seins en cornets de glace.

- Madonna.

- Ouais. Celle-là.

Je rentrai chez moi, fonçai à la salle de bains et examinai mes cheveux dans le miroir. J'aimais bien. C'était autre chose. Très classe, avec un côté un peu pute.

Une pile de lettres que j'évitais consciencieusement depuis quelque temps m'attendait sur le comptoir. Je pris une bière pour fêter ma nouvelle couleur, et épluchai mon courrier. Facture, facture, facture, facture. Je feuilletai mon chéquier. Crédit insuffisant. Il fallait à tout prix que je capture DeChooch.

À mon avis, DeChooch aussi avait un problème de fric. Pas de rentrées de commissions. Pas d'argent après le fiasco du trafic de cigarettes. Pas d'argent ou très peu de la Fosse à Serpents. Et maintenant, il n'avait plus ni voiture ni logement. Rectification : il n'avait plus la Cadillac. Il s'était enfui au volant d'une voiture. Laquelle ? Je n'avais pas bien vu.

J'avais quatre messages sur mon répondeur. Je ne les avais pas écoutés car je craignais qu'ils soient de Joe. Je soupçonne qu'en vérité ni lui ni moi ne soyons prêts pour le mariage et que, au lieu d'affronter la vraie question, nous nous employons à saboter notre relation. On ne discute jamais des choses importantes, comme les enfants et le travail. On monte au créneau et on se querelle.

Ce n'est peut-être pas le bon moment pour nous marier, tout simplement. Joe a reçu une éducation italienne traditionnelle, avec mère au foyer et père despotique. S'il a envie d'une épouse coulée dans ce moule, je ne suis pas faite pour lui. Je serais peut-être mère

au foyer un jour, mais j'aurais toujours envie d'essayer de m'envoler du toit du garage. Je suis comme ça, je n'y peux rien.

Alors, aie du cran, Blondie, me dis-je. Voici la Stéphanie nouvelle et relookée. Écoute tes messages. Sois courageuse.

J'appuyai sur la touche « PLAY ». Premier message : ma mère.

« Stéphanie ? C'est moi. Je fais un bon rosbif ce soir. Et des muffins en dessert. Décorés de plein de paillettes. Les petites raffolent des muffins. »

Deuxième message : Tina me rappelait que ma robe de mariée était arrivée.

Troisième message : Ranger me donnait les dernières nouvelles du front. Christina s'était présentée à l'hôpital les os de la main brisés. Sophia la lui avait cognée à coups de maillet pour la libérer de la menotte. Incapable d'endurer la douleur, Christina s'était rendue, mais sa sœur courait toujours.

Quatrième message : Vinnie. Les plaintes contre Melvin Baylor avaient été retirées, et celui-ci s'était acheté un aller simple pour l'Arizona. Apparemment, son ex-femme avait assisté au pétage de plombs de Melvin contre sa voiture et avait pris peur. Si Melvin pouvait faire ça, jusqu'où serait-il capable d'aller ? Du coup, elle avait convaincu sa mère de retirer ses plaintes et trouvé un arrangement financier avec Melvin. Parfois, la folie, ça a du bon.

Voilà pour mes messages. Aucun de Morelli. C'est drôle, la disposition d'esprit d'une femme. Voilà que j'étais ronchon parce que Joe ne m'avait pas appelée.

Je prévins ma mère que je viendrais dîner. Puis je prévins Tina que j'avais décidé de ne pas acheter la robe. Après avoir raccroché, je me sentais plus légère de dix kilos. Mooner et Dougie allaient bien. Mamie itou. J'étais blonde, et je n'avais plus de robe de mariée. Hormis mes problèmes avec Morelli, la vie ne pourrait guère mieux me sourire.

Je décidai de faire un petit somme avant de prendre la direction de chez mes parents. À mon réveil, mes cheveux faisaient des trucs bizarres, alors je pris une douche. Après m'être lavée et séchée, mes cheveux faisaient toujours penser à ceux de Art Garfunkel, mais en pire. C'était comme s'ils avaient explosé.

- Je m'en fiche, dis-je à mon reflet dans le miroir. Je suis la Stéphanie nouvelle et relookée.

C'était un mensonge, évidemment. Dans le New Jersey, les filles ne se moquent pas de ces choses-là.

J'enfilai un nouveau jean noir, des boots noirs et un petit pull à côtes rouge. Je regagnai le salon et trouvai Benny et Ziggy assis sur mon canapé.

- On a entendu la douche, alors on n'a pas osé vous déranger, dit Benny.

- Ouais, confirma Ziggy, vous devriez faire réparer votre chaînette de sécurité. On ne sait jamais.

- On revient de l'enterrement de Louie D, et on a appris ce qui était arrivé à la petite tantouze et à son copain. C'est horrible ce que Sophia a fait.

- Déjà, du temps de Louie, elle était maboule. On prenait garde de ne jamais lui tourner le dos. Elle n'a pas les idées très claires.

- Oh, et transmettez nos vœux de bon rétablissement à Ranger. On espère que son bras n'est pas trop amoché.

- Louie a-t-il été enterré avec son cœur ? demandai-je.

- Ronald l'a porté directement à l'entrepreneur de pompes funèbres. Ils l'ont remis en place et ils ont recousu Louie, comme neuf. Puis, Ronald a suivi le corbillard jusqu'à Trenton pour l'enterrement aujourd'hui.

- Pas de Sophia ?

- Il y avait une couronne sur la tombe, mais elle n'a pas assisté à la cérémonie.

Ziggy hocha la tête.

- Beaucoup trop de policiers présents, ajouta-t-il. Ça vous gâche la plus stricte des intimités.

- Je suppose que vous recherchez toujours Choochy, dit Benny. Vous devriez faire attention avec lui. Il est un peu...

Benny fit tourner son index à hauteur de sa tête pour me signifier givré.

- Mais pas comme Sophia, quand même, s'empressa-t-il d'ajouter. Dans le fond, Chooch n'est pas un mauvais bougre.

- C'est la faute de son attaque et du stress, expliqua Ziggy. Il ne faut jamais sous-estimer le stress. Si vous avez besoin d'aide pour Choochy, appelez-nous. On pourra peut-être faire quelque chose pour vous.

Benny approuva de la tête. Je ne devais donc pas hésiter.

- C'est bien, vos cheveux, dit Ziggy. Vous vous êtes fait une indéfrisable, c'est ça ?

Ils se levèrent et Benny me tendit une boîte.

- Ce sont des pralines. Estelle les a rapportées de Virginie.

- On n'en trouve pas des comme ça par ici, dit Ziggy.

Je les remerciai et refermai la porte derrière eux. Je leur accordai cinq minutes pour quitter les lieux, puis je pris mon blouson en cuir, ma besace, et je partis.

Ma mère vint m'ouvrir et regarda derrière moi.

- Où est Joe ? Où est ta voiture ?

- J'ai échangé ma voiture contre la moto.

- Celle qui est au bord du trottoir ? J'acquiesçai d'un signe de tête.

- On dirait une moto de Hell's Angels.

- C'est une Harley.

Ce fut à ce moment-là que ça la frappa. Mes cheveux. Elle écarquilla les yeux et ouvrit grande la bouche.

- Tes cheveux, murmura-t-elle.

- J'avais envie d'essayer autre chose.

- Mon Dieu, tu ressembles à... à...

- Madonna ?

- Art Garfunkel.

Je déposai mon casque, mon blouson et mon sac dans la penderie de l'entrée et pris ma place à table.

- Tu arrives juste à temps, me dit ma grand-mère. Sacré nom d'une pipe ! Tu t'es vue ? Tu ressembles à... à...

- Je sais ! glapis-je. JE SAIS !

- Où est Joseph ? demanda ma mère. Je pensais qu'il venait dîner aussi.

- On a plus ou moins... rompu.

Tout le monde cessa de manger, à part mon père qui profita de l'occasion pour reprendre des pommes de terre.

- C'est impossible, dit ma mère. Tu as commandé une robe.

- J'ai annulé la robe.

- Joseph est au courant ?

- Moui.

Je m'efforçais de la jouer cool, de manger d'un bon appétit, de demander d'un ton léger à ma sœur de me passer les haricots verts. Je peux surmonter ça, me dis-je. Je suis blonde maintenant. Je peux tout faire.

- C'est tes cheveux, c'est ça ? demanda ma mère. Il a annulé le mariage à cause de tes cheveux.

- Non, c'est MOI qui ai annulé le mariage, et je n'ai pas envie d'en parler !

On sonna à la porte. Valérie bondit de son siège.

- C'est pour moi, dit-elle. Un rencard.

- Un « rencard » ? dit ma mère. C'est merveilleux. Tu arrives à peine et tu t'es déjà trouvé un chevalier servant.

Je levai mentalement les yeux au ciel plusieurs fois d'affilée. Ma sœur ne sait pas s'y prendre. Voilà ce qui arrive quand on grandit en petite fille modèle. On n'apprend jamais suffisamment l'importance du mensonge et de la duplicité. Moi, je ne faisais jamais venir mes petits amis à la maison. Il faut leur donner rendez-vous au centre commercial pour éviter que les parents fassent une attaque en voyant leurs tatouages sur les bras et leurs piercings dans la langue. Ou, en l'occurrence, que c'est une lesbienne.

- Je vous présente Janine, dit Valérie en faisant entrer une petite brune. Je l'ai rencontrée lors de mon entretien d'embauché à la

banque. Je n'ai pas décroché le poste, mais Janine m'a demandé si je voulais bien sortir avec elle un soir.

- C'est une femme, dit ma mère.

- Oui, nous sommes lesbiennes, lui répondit Valérie. Ma mère tomba dans les pommes, BOUM ! Étalée par terre de tout son long.

Tout le monde se leva pour lui porter secours.

Elle rouvrit les yeux mais elle fût incapable de bouger pendant une bonne trentaine de secondes. Puis, elle cria :

- Lesbienne ! Sainte mère de Dieu ! Frank, ta fille est lesbienne !

Mon père scruta Valérie.

- C'est ma cravate que tu portes ?

- Tu as un de ces culots, dit ma mère toujours allongée par terre.

Pendant toutes ces années où tu as été normale et où tu avais un mari, tu as vécu en Californie. Et maintenant que tu es revenue ici, tu deviens lesbienne ! Ça ne te suffit pas que ta sœur tire sur des gens ? Quelle famille, mais quelle famille !

- Je n'ai jamais tiré sur quelqu'un — enfin, presque.

- Je parie qu'il y a plein d'avantages à être lesbienne, intervint Mamie Mazur. Quand on épouse une lesbienne, au moins, or n'a plus à s'inquiéter de relever l'abattant des toilettes.

Je pris ma mère sous une aisselle, Valérie la prit sous l'autre, et nous l'aidâmes à se relever.

- Et voilà ! pépia Valérie, toute guillerette. Tu te sens mieux ?

- Mieux ? répéta ma mère. Mieux ?

- Bon, on y va, dit Valérie en se repliant dans l'entrée. Ne m'attendez pas pour vous coucher. J'ai ma clé.

Ma mère nous pria de l'excuser, alla à la cuisine et fracassa une autre assiette.

- Je ne l'avais jamais vue casser des assiettes, dis-je à ma grand-mère.

- Je vais mettre tous les couteaux sous clé, ce soir, juste pour être tranquille, me répondit-elle.

Je rejoignis ma mère à la cuisine et l'aidai à ramasser les morceaux.

- Elle m'a échappé des mains, me dit-elle.

- C'est ce que j'ai pensé.

La maison de mes parents semble immuable. La cuisine dégage exactement la même atmosphère que lorsque j'étais gamine. Les murs ont été repeints, les rideaux changés et un nouveau lino posé l'an dernier, l'électroménager remplacé uniquement quand il était irréparable. Voilà l'étendue des rénovations. Ça fait trente-cinq ans que ma mère cuisine des pommes de terre dans la même casserole. Les odeurs sont les mêmes – chou, compote de pommes, pudding au chocolat, gigot d'agneau, - ainsi que les rituels. Comme s'asseoir à la petite table de la cuisine pour déjeuner.

Valérie et moi faisons nos devoirs sur cette table, sous le regard attentif de ma mère. Maintenant, j'imagine que c'est au tour d'Angie et de Mary Alice de lui tenir compagnie.

Ce n'est pas facile de se sentir adulte quand rien ne change jamais dans la cuisine de sa mère. C'est comme si le temps s'était arrêté. J'entre dans la pièce, et j'ai tout de suite envie qu'on me découpe en triangles mes sandwiches au pain de mie.

- Tu n'es jamais fatiguée de ta vie ? demandai-je à ma mère. Tu n'as pas envie de faire autre chose, parfois ?

- Comme partir en voiture et rouler sans m'arrêter jusqu'à l'océan Pacifique, tu veux dire ? Ou pulvériser cette cuisine avec un boulet de démolition ? Ou divorcer de ton père et épouser Tom Jones ? Non, je ne pense jamais à ce genre de choses.

Elle découvrit les moules à gâteaux et regarda ses muffins. Moitié chocolat recouvert d'un glaçage à la vanille, moitié blond doré recouvert d'un glaçage au chocolat. Des paillettes multicolores recouvraient le glaçage blanc. Elle marmonna quelque chose qui ressemblait fort à foutus muffins.

- Quoi ? demandai-je. Je n'ai pas entendu.

- Rien. Va t'asseoir au salon.

- Je comptais sur toi pour me déposer chez Stiva ce soir, me dit Mamie Mazur. Il expose Rusty Kuharchek, un ancien camarade de classe. Ça promet d'être une très belle veillée.

Je ne pouvais même pas prétendre avoir mieux à faire.

- Bien sûr, lui répondis-je, mais il va falloir que tu portes un pantalon. Je suis en Harley.

- Une Harley ? Depuis quand as-tu une Harley ?

- J'ai un problème de voiture, alors Vinnie m'a prêté une moto. *

- Il est hors de question que tu emmènes ta grand-mère à moto, intervint ma mère. Elle va tomber et se tuer.

Mon père, fort judicieusement, ne pipa mot.

- Ça va aller, dis-je. J'ai un deuxième casque.

- Tu en prends l'entière responsabilité, dit ma mère. S'il lui arrive quoi que ce soit, c'est toi qui iras la voir à la maison de repos.

- Et si je m'achetais une moto ? s'interrogea Mamie Mazur. Quand on vous retire le permis de conduire, ça inclut les motos ?

- Oui ! cria-t-on à l'unisson.

Aucun d'entre nous ne tenait à ce que Mamie Mazur reprenne la route.

Mary Alice, qui mangeait la tête dans son assiette parce que les chevaux n'ont pas de mains, releva son visage barbouillé de purée et de sauce.

- C'est quoi, une lesbienne ? demanda-t-elle. Tout le monde se figea

sur sa chaise.

- C'est une fille qui a une petite amie et non un petit ami, répondit ma grand-mère.

- Selon certaines théories, l'homosexualité résulterait d'une aberration chromosomique, dit Angie en prenant son verre de lait.

- J'allais le dire, ajouta Mamie.

- Et les chevaux ? demanda Mary Alice. Il y a des lesbiennes chez les chevaux ?

Échange de regards à la ronde. C'était une colle. Je me levai de ma chaise.

- Qui veut un muffin ?

Chapitre 15

Mamie Mazur se met toujours sur son trente et un pour une veillée funèbre. Sa préférence va aux escarpins noirs et aux jupes amples et froufroutantes, au cas où elle croiserait un beau bodybuildé. En concession à la moto, elle portait un pantalon et des tennis.

- Puisque tu as cette Harley, il me faut une tenue de motarde, décréta-t-elle. Je viens de recevoir mon chèque de pension. Dès demain matin, je vais faire du shopping.

J'enfourchai la moto. Mon père aida ma grand-mère à monter en croupe. Je tournai la clé de contact, fis vrombir le moteur et les pots d'échappement grondèrent.

- Prête ? criai-je à Mamie Mazur.

- Prête !

Je remontai Roosevelt Avenue jusqu'à Hamilton Avenue et, peu après, nous fûmes chez Stiva, garées au parking.

J'aidai Mamie à descendre et lui enlevai son casque. Elle s'écarta de la moto et rajusta ses vêtements.

- Maintenant, je comprends pourquoi certains aiment tant ces Harley, dit-elle. Elles vous réveillent pour de bon là en dessous, pas vrai ?

Rusty Kuharchek se trouvait dans le salon de repos 3, emplacement qui indiquait que ses proches avaient rogné sur le cercueil. Seuls les morts atroces et ceux qui achetaient un lit de repos éternel en acajou richement sculpté modèle Grand Luxe étaient exposés dans le salon 1.

J'abandonnai Mamie à Rusty en disant que je repasserais la chercher et en lui donnant rendez-vous une heure plus tard devant les petits-fours.

C'était une soirée agréable et j'avais envie de marcher. Je déambulai dans Hamilton Avenue, et coupai par le Bourg. Il ne faisait pas très sombre. Dans un mois, à cette heure, les gens seraient assis sur leur véranda. Je me dis que je me promenais pour me détendre et, peut-être, pour faire le point sur ma vie. Mais bientôt, je me retrouvai devant chez Eddie DeChooch, et je ne me sentis plus du tout détendue, mais plutôt agacée de ne pas avoir réussi à l'interpeller.

La partie DeChooch de la maison semblait totalement à l'abandon. Chez les Marguchi retentissaient les échos d'un jeu télévisé. Je remontai l'allée jusqu'à leur porte et frappai.

- Quelle agréable surprise, dit Mme Marguchi en m'ouvrant. Je me demandais justement où vous en étiez avec DeChooch.

- Nulle part.

Angela émit une sorte de tschhh.

- Quel roublard celui-là, dit-elle.

- Vous l'avez revu ? Vous avez entendu du bruit à côté ?

- Non. C'est à croire qu'il a disparu de la surface de la Terre. Je n'entends même pas son téléphone sonner.

- Je vais quand même jeter un coup d'œil.

Je fis le tour de la maison, regardai dans le garage, m'arrêtai devant la remise. Comme j'avais la clé de chez lui sur moi, j'entrai. Aucune trace d'un passage de DeChooch. Un tas de lettres cachetées étaient étalées sur le comptoir de la cuisine. Je retournai frapper chez Angela.

- C'est vous qui lui rentrez son courrier ?

- Oui. Tous les jours et je m'assure aussi que tout va bien. Je ne vois pas ce que je peux faire de plus. Je pensais que Ronald passerait le chercher, mais je ne l'ai pas vu.

À mon retour chez Stiva, Mamie Mazur, devant les petits-fours, bavardait avec Mooner et Dougie.

- Man, dit Mooner.

- Vous êtes venus voir quelqu'un ? leur demandai-je.

- Négatif. On est là uniquement pour les petits-fours.

- Je n'ai pas vu passer l'heure, dit ma grand-mère. Il y a encore beaucoup de gens à qui je n'ai pas eu le temps de dire un petit bonjour. Tu es pressée de rentrer ?

- On peut vous déposer, lui proposa Dougie. On se barre jamais avant neuf heures, c'est le moment où Stiva sort les choux au chocolat.

J'étais tiraillée entre mon désir de partir et ma crainte de confier Mamie Mazur à la garde de Dougie et Mooner.

Je pris Dougie à part.

- Vous ne fumez pas d'herbe, d'accord ?

- Pas d'herbe, répéta Dougie.

- Et je ne veux pas que Mamie aille dans des bars à Chippendale.

- Pas de Chippendale.

- Ni qu'elle participe à un détournement de marchandises.

- Hé, je me suis assagi.

- O.K. Je compte sur toi.

À dix heures, je reçus un appel téléphonique de ma mère.

- Où est ta grand-mère ? Pourquoi n'es-tu pas avec elle ?

- Elle devait se faire raccompagner.

- Par qui ? Tu as encore perdu ta grand-mère ? Aargh.

- Je te rappelle, lui dis-je.

Je raccrochai et je reçus un autre appel. De Mamie Mazur.

- Il est là ! me dit-elle.

- Qui ça ?

Eddie DeChooch. Tout d'un coup, au salon funéraire, j'ai eu une illumination, et j'ai su où on le trouverait ce soir.

- Où ?

- Il est allé toucher son chèque de pension. Au Bourg, tout le monde l'encaisse le même jour. Et c'était hier, sauf qu'hier, DeChooch mettait sa voiture en pièces. Alors, je me suis dit, il va attendre qu'il fasse nuit et il va y aller aujourd'hui. Et, ça n'a pas manqué, c'est ce qu'il a fait.

- Où est-il maintenant ?

- Ah, c'est là que tout se complique. Il est allé chez lui chercher son courrier et, quand on a essayé de l'arrêter, il a sorti son pistolet, on a tous eu la trouille et on s'est tous enfuis. Sauf Mooner qui n'a pas couru assez vite. Du coup, il est entre les mains de DeChooch.

Je me frappai la tête contre le comptoir de la cuisine. Je me disais que ça pourrait me faire du bien de continuer à la cogner comme ça. Bang, bang, bang, contre le comptoir.

- Vous avez appelé la police ? demandai-je.

- On n'était pas sûrs que ce serait une bonne chose. Mooner a peut-être des substances contrôlées sur lui. Je crois bien que Dougie a fait allusion à un certain petit paquet que Mooner cache dans sa chaussure. Super.

- J'arrive, dis-je. Ne faites RIEN d'ici là.

J'attrapai ma besace, sprintai dans le couloir, l'escalier, le hall, sur le parking et sautai sur ma moto. Je m'arrêtai en dérapage contrôlé dans l'allée d'Angela Marguchi et cherchai des yeux Mamie Mazur et Dougie. Je les repérai tous les deux accroupis derrière une voiture de l'autre côté de la rue. Ils portaient des Super Tenues, une serviette de bains épinglée aux épaules en guise de cape.

- Belle idée, les serviettes, fis-je remarquer.

- Nous sommes des justiciers, dit Mamie.

- Ils sont toujours là ?

- Oui, répondit Mamie. J'ai parlé à Choochy depuis le portable de Dougie. Il dit qu'il ne relâchera Mooner que si on lui fournit un hélicoptère pour le conduire à Newark, où un avion devra l'attendre pour l'emmener en Amérique du Sud. Je crois qu'il a un peu bu.

Je composai son numéro sur mon portable.

- Je veux vous parler, lui dis-je.

- Jamais de la vie. Pas avant d'avoir mon hélico.

- Vous ne l'aurez jamais tant que vous garderez Mooner en otage. Vous pouvez le tuer, tout le monde s'en fout. Relâchez-le, et je prendrai sa place. Je vous serai plus utile comme otage pour obtenir un hélicoptère.

- O.K., dit DeChooch. Ça se tient.

Mooner sortit accoutré en Super Tenue et serviette de bain. DeChooch maintint son pistolet contre sa tempe jusqu'à ce que je sois

montée sur la véranda.

- C'est un peu... gênant, tu vois, dit Mooner.

Genre, à quoi ça ressemble qu'un justicier super héros se fasse coincer par un man senior ? Il se tourna vers DeChooch.

- Sans vouloir te vexer, mec.

- Raccompagnez Mamie Mazur à la maison, dis-je à Mooner. Ma mère se fait un sang d'encre.

- Genre, tout de suite ?

- Oui. Tout de suite.

Mamie se trouvait toujours de l'autre côté de la rue. Je n'avais pas envie de crier pour me faire entendre, aussi l'appelai-je sur le portable.

- Je vais régler ça avec Eddie, lui dis-je. Rentre avec Mooner et Dougie.

- Ça ne me paraît pas être une bonne idée, me répondit-elle. Je pense qu'il vaut mieux que je reste.

- Je te remercie, mais ce sera plus facile si je m'en occupe toute seule.

- Tu veux que j'appelle la police ?

Je considérai DeChooch. Il n'avait l'air ni fou ni furieux. Tout juste fatigué. Si je faisais intervenir la police, il pourrait passer en mode autodéfense et faire une bêtise, comme me tuer, par exemple. Si je lui parlais calmement, je pourrais peut-être le convaincre de se rendre.

- Négatif, dis-je à ma grand-mère.

Je coupai la communication. DeChooch et moi restâmes sur la véranda jusqu'à ce que Mamie Mazur, Mooner et Dougie soient partis.

- Elle va appeler la police ? demanda DeChooch.

- Non.

- Vous vous imaginez pouvoir me conduire au poste toute seule ?

- Je ne veux plus qu'il y ait de blessés. Moi, comprise.

Je le suivis à l'intérieur.

- Vous ne comptez pas vraiment obtenir un hélicoptère, hein ?

Il fit un geste dégoûté et gagna la cuisine en traînant les pieds.

- C'était juste pour impressionner Edna. Il fallait bien que je dise quelque chose. Elle me prend pour un fuyard de grande envergure.

Il ouvrit le frigo.

- Il n'y a rien à manger là-dedans. Du vivant de ma femme, il était toujours plein.

Je versai de l'eau dans la cafetière et dosai le café dans le filtre. Je passai en revue les placards et finis par trouver un paquet de biscuits. J'en disposai quelques-uns sur une assiette et m'assis à la table de la cuisine, face à Eddie DeChooch.

- Vous avez l'air fatigué, lui dis-je. Il confirma d'un signe de tête.

- Je n'ai pas trouvé d'endroit où dormir hier. Ce soir, je comptais toucher mon chèque de pension et me trouver une chambre d'hôtel

quelque part. Là-dessus, Edna s'est pointée avec ses deux clowns.
Rien ne marche pour moi.

Il prit un biscuit.

- Je ne suis même pas fichu de réussir mon suicide, reprit-il. Foutue prostate ! J'arrête la Cadillac au milieu des voies, et j'y reste, j'attends la mort. Et alors, qu'est-ce qui se passe ? Faut que j'aille pisser. Faut toujours que je pisse. Du coup, je descends de voiture, je vais jusqu'à un buisson pour me soulager, et le train déboule. Quelles étaient mes chances pour que ça arrive ? Alors, comme je ne savais plus quoi faire, je me suis dégonflé. J'ai pris mes jambes à mon cou comme un foutu froussard.

- Ça a été un accident terrible.

- Ouais, j'ai vu. Bon sang, le train l'a traînée sur au moins cinq cents mètres.

- Où vous êtes-vous procuré votre nouvelle voiture ?

- Je l'ai chourée.

- Vous voyez que vous êtes encore doué.

- Les seules choses qui fonctionnent bien chez moi, ce sont mes doigts. Je vois plus. J'entends plus. Je pisse.

- Ça se soigne, tout ça.

Il fit tourner un biscuit dans l'assiette.

- Il y a des choses qui ne se soignent pas.

- Oui, je sais, Mamie m'en a parlé. Il releva la tête, surpris.

- Elle vous en a parlé ? Oh, c'est pas vrai ! Bordel ! Ce que les femmes peuvent être pipelettes, c'est rien de le dire !

Je servis deux cafés et lui tendis une tasse.

- Vous avez consulté un médecin à ce sujet ?

- Certainement pas. Ils ont vite fait de vous tripatouiller et de vous refourguer un de leurs implants. Pas question que je me retrouve avec un fichu pénis implanté.

Il secoua la tête.

- Je n'arrive pas à croire que je vous en parle. Pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça ?

Je lui souris.

- J'attire les confidences.

En plus, son haleine fleurait soixante pour cent d'alcool. DeChooch buvait beaucoup trop.

- Tant qu'on y est, lui dis-je, et si vous me disiez ce qui s'est passé avec Loretta Ricci ?

- Hou, c'était une chaude, celle-là. Elle était venue m'apporter un plateau-repas. Elle ne me lâchait pas. Je n'arrêtais pas de lui dire que je ne tenais plus la distance pour ça, mais elle ne voulait rien entendre. Elle disait qu'avec elle, tous les hommes... y arrivaient, voyez. Alors, j'ai pensé, bof, qu'est-ce que je risque, pas vrai ? Et la voilà à genoux

qui s'active et, ma foi, elle s'en tire plutôt bien. Mais juste au moment où je me dis c'est gagné, vlan, elle tombe à la renverse, morte. Elle a dû faire une crise cardiaque après tant d'efforts. J'ai essayé de la ranimer, mais elle était fichtrement morte. Ça m'a tellement gonflé, alors je l'ai criblée de balles.

- Des cours de gestion du stress vous feraient peut-être du bien ?
- Ouais, on me l'a déjà dit.
- Il n'y avait du sang nulle part. Pas d'impact de balles non plus.
- Vous me prenez pour qui ? Un amateur ?

Son visage se chiffonna et une larme roula sur sa joue.

- Je suis vraiment déprimé, dit-il.
- Je vous parie que je connais un moyen de vous remonter le moral. Il donnait l'impression de ne pas me croire.

- Vous savez que Louie D a retrouvé son cœur ? dis-je.

- Ouais.
- Eh bien, ce n'est pas le sien.
- Vous me faites marcher ?
- Non, je vous jure devant Dieu.
- C'est le cœur de qui, alors ?
- Celui d'un porc. Je l'avais acheté chez un boucher.

DeChooch sourit.

- Ils ont mis un cœur de porc dans la dépouille de Louie et l'ont enterré avec ?

Je fis oui de la tête. Il pouffa.

- Et où est son vrai cœur ?
- Un chien l'a mangé.

DeChooch éclata de rire. Il se bidonna tant qu'il en eut une quinte de toux. Quand il se fut ressaisi, qu'il cessa de rire et de tousser, il baissa les yeux sur lui.

- Bon Dieu, je bande.

Décidément, les hommes ont des érections dans les moments les plus étranges qui soient.

- Regardez ça, dit-il. Mais regardez ça ! C'est une belle. Dure comme de la pierre.

Je risquai un coup d'œil. C'était, en effet, une érection digne de ce nom.

- Qui l'eût cru, dis-je. Allez comprendre. DeChooch était aux anges.
- Je ne suis donc pas si vieux que ça.

Il va aller en prison. Il ne voit rien. Il n'entend rien. Il ne peut pas pisser en moins d'un quart d'heure. Mais il a une belle érection, et tous ses autres problèmes sont de la menue monnaie. Dans ma prochaine vie, je veux être un homme. Les priorités sont si clairement définies.

La vie est si simple.

Le réfrigérateur de DeChooch retint mon attention.

- Est-ce vous, par hasard, qui auriez volé un rosbif dans le congélateur de Dougie ?

- Ouais. Sur le coup, j'ai cru que c'était le cœur. Il était enveloppé dans du film plastique, et il faisait sombre dans la cuisine. Puis, je me suis rendu compte que c'était trop gros. Et quand j'y ai regardé de plus près, j'ai compris. Je me suis dit qu'il ne leur manquerait pas, et que ce serait bien de manger du rosbif un de ces quatre. Mais je n'ai pas eu l'occasion de le cuisiner.

- Je suis désolée de ramener ça sur le tapis, lui dis-je, mais il faut que vous me laissiez vous conduire au poste.

- C'est pas possible. Vous imaginez pour qui je vais passer ? Eddie DeChooch serré par une fille.

- Ça arrive tout le temps.

- Pas dans ma profession. Je n'y survivrais pas. Quel déshonneur ! Je suis un homme. Il faut que ce soit un dur qui m'arrête, comme Ranger.

- Ah non. Pas Ranger. Il n'est pas libre. Il est souffrant.

- Eh bien, c'est Ranger ou rien. Je ne me laisserai arrêter que par lui.

- Je vous préférerais avant votre érection. Sourire de DeChooch.

- Eh ouais, je suis remonté en selle, poulette.

- Et si vous vous rendiez ?

- Les types de ma trempe ne se rendent jamais. Les jeunes, peut-être. Mais ceux de ma génération ont des règles. Un code de l'honneur.

Son pistolet était posé sur la table devant lui. Il le prit et glissa une balle dans le chargeur.

- Vous tenez vraiment à être responsable de mon suicide ?

Oh, c'est pas vrai !

Une lampe du salon était allumée, de même que le plafonnier de la cuisine. Le reste de la maison était obscur. DeChooch était assis, dos à l'embrasure de la porte de la salle à manger plongée dans le noir. Soudain, tel un spectre surgi des horreurs du passé, au seul bruissement de ses vêtements, Sophia se matérialisa sur le seuil. Elle demeura là quelques instants, oscillant légèrement, et je crus qu'elle pouvait bien être réellement une apparition, un produit de mon imagination excessive. Elle serrait un pistolet contre sa taille. Elle me regarda droit dans les yeux, visa et, avant que je puisse réagir, tira, PAN !

Le pistolet de DeChooch vola d'entre sa main, du sang jaillit de sa tempe et il s'effondra par terre.

Quelqu'un cria. Moi, sans doute.

Sophia eut un petit rire, ses pupilles étrécies en têtes d'épingle.

- Surpris de me voir, tous les deux ? Je vous regardais par la fenêtre. Vous et DeChooch, assis, à vous empiffrer de biscuits.

Je ne dis rien. Je craignais, si j'ouvrais la bouche, de bredouiller, de baver, voire de n'exprimer que des sons gutturaux inintelligibles.

- Louie a été mis en terre aujourd'hui, reprit-elle. C'est à cause de vous si je n'ai pas pu assister à ses funérailles. Vous avez tout gâché. Vous et DeChooch. Il est la cause de tout, il va me le payer. Je ne pouvais pas m'occuper de lui tant que je n'avais pas récupéré le cœur de Louie, mais le moment est venu. Œil pour œil.

Son petit rire, encore.

- Et c'est vous qui allez m'aider. Si vous faites du bon boulot, je vous laisserai peut-être partir. Qu'en dites-vous ?

Je pense avoir acquiescé de la tête, mais je n'en suis pas sûre. Elle ne me laisserait jamais partir. Je le savais aussi bien qu'elle.

- Œil pour œil, répéta Sophia. Ce sont les paroles de Dieu.

J'eus des nausées. Elle me sourit.

- Je vois que vous avez compris ce qui doit être fait. C'est le seul moyen, n'est-ce pas ? Si nous ne le faisons pas, nous serons maudites à jamais, déshonorées à jamais.

- Vous devriez aller voir un médecin, chuchotai-je. Vous avez subi beaucoup de tensions. Vous n'avez pas les idées claires.

- Parce que vous avez les idées claires, vous ? Vous parlez à Dieu? Vous êtes guidée par Ses paroles ?

Je ne la quittai pas des yeux. Je sentais mon poulx battre dans ma gorge et à ma tempe.

- Moi, je Lui parle, dit-elle. Je fais ce qu'il me demande de faire. Je suis Son instrument.

- Oui, bien sûr... mais Dieu est un chic type. Il ne voudrait pas que vous fassiez des choses mauvaises.

- Je fais ce qui est bien. Je coupe le mal à sa racine. Mon âme est celle d'un ange exterminateur.

- Comment le savez-vous ?

- Dieu me l'a dit.

Une pensée terrible me vint.

- Louie savait-il que vous parlez à Dieu? Que vous êtes l'instrument de Dieu ?

Sophia se figea.

- La pièce dans la cave, poursuivis-je. Celle où vous avez retenu Mooner et Dougie prisonniers. Louie vous y a-t-il déjà enfermée ?

Son pistolet tremblait dans sa main, ses yeux miroitaient dans la lumière du plafonnier.

- Le chemin est toujours escarpé pour les fidèles. Pour les martyrs. Pour les saints. Vous cherchez à me distraire, mais je vous préviens, ça ne marchera pas. Je sais ce que je dois faire. Et vous allez m'y

aider. À genoux, et déboutonnez sa chemise !

- Pas question !

- Oh, que si. Vous le faites tout de suite, ou je vous tire dessus. D'abord dans un pied, puis dans l'autre. Puis dans le genou. Et je continuerai à vous tirer dessus jusqu'à ce que vous fassiez ce que je vous dis ou mouriez.

Elle me visa. Je savais qu'elle ne bluffait pas. Elle me canarderait sans l'ombre d'un remords jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je me levai en prenant appui sur la table. Je m'approchai de DeChooch, mes jambes raides comme du bois, et je m'agenouillai à côté de lui.

- Allez ! dit Sophia. Déboutonnez sa chemise.

Je posai la main sur sa poitrine tiède, le sentis respirer brièvement.

- Il est toujours vivant !

- C'est encore mieux, répondit Sophia.

Je frissonnai malgré moi et commençai à déboutonner sa chemise. Un bouton après l'autre. Lentement.

Pour gagner du temps. Mes doigts étaient empotés et engourdis. Tout juste capables d'accomplir cette tâche.

Une fois la chemise déboutonnée, Sophia tendit le bras derrière elle vers le comptoir de la cuisine et prit un couteau de boucher sur la planche à découper. Elle le lança par terre à côté de DeChooch.

- Déchirez son marcel.

Je pris le couteau qui pesa dans ma main de tout son poids. Si on était dans une série télé, en un mouvement vif comme l'éclair, je plongerais le couteau dans le corps de Sophia. Seulement, j'étais dans la vraie vie, et je ne savais ni lancer un couteau ni bouger plus rapidement qu'une balle.

Je glissai la lame du couteau sous le tricot blanc. Je réfléchissais à toute allure. Mes mains tremblaient. La sueur perlait sous mes aisselles et à mon front. Je perçai le tissu puis fis courir le couteau sur toute la longueur du maillot, exposant la poitrine décharnée de DeChooch. La mienne était en feu et comprimée par la douleur.

- Arrachez-lui le cœur, m'ordonna Sophia d'une voix posée et ferme.

Je levai les yeux sur elle et vis son expression sereine... à l'exception de son regard terrifiant. Elle était certaine d'agir pour le bien. Elle entendait sans doute des voix dans sa tête qui la confortaient dans ce sens.

Quelques gouttes tombèrent sur le torse de DeChooch. Soit je bavais, soit mon nez coulait. J'avais trop peur pour vérifier.

- Je ne sais pas comment on fait ça, dis-je. Je ne sais pas comment atteindre le cœur.

- Vous trouverez.

- Je ne peux pas.

- Vous le ferez ! Je secouai la tête.

- Vous souhaitez dire une prière avant de mourir ? me demanda-t-elle.

- La pièce dans la cave... il vous y enfermait souvent, n'est-ce pas ? Vous disiez des prières là-bas ?

Sa sérénité la quitta d'un coup.

- Il prétendait que j'étais folle, mais c'était lui qui était fou ! Il n'avait pas la foi. Dieu ne lui parlait pas, à lui !

- Il n'aurait jamais dû vous enfermer dans cette pièce, dis-je en éprouvant une bouffée de colère contre cet homme qui avait préféré séquestrer sa femme plutôt que de la faire soigner.

- Le moment est venu, dit Sophia. Elle braqua son pistolet sur moi. Je baissai les yeux sur DeChooch en me demandant si je serais capable de le tuer pour sauver ma peau. Jusqu'où allait mon instinct de survie ? Je jetai un coup d'œil à la porte de la cave.

- J'ai une idée, dis-je. DeChooch a des outils dans sa cave. Avec une scie électrique, je pourrais lui découper la cage thoracique.

- C'est absurde.

Je bondis sur mes pieds.

- Non. C'est exactement ce qu'il me faut. Je l'ai vu faire à la télé. Lors d'une émission médicale. Je reviens tout de suite.

- Ne bougez pas !

J'avais déjà atteint la porte de la cave.

- Je n'en ai que pour une minute.

J'ouvris la porte, allumai la lumière et m'élançai sur la première marche.

Sophia se trouvait à quelques pas derrière moi, pistolet au poing.

- Pas si vite. Je viens avec vous.

Nous descendîmes les marches ensemble, lentement, ne voulant surtout pas en rater une. Je traversai la cave et pris une scie électrique portative sur l'établi. Les femmes veulent avoir des enfants. Les hommes, un outillage électrique.

- On remonte, dit-elle, agitée de se trouver dans une cave et pressée d'en sortir.

Je remontai très lentement, traînant les pieds à chaque marche, la sachant nerveuse derrière moi. Je sentais son pistolet contre mon dos. Elle était près de moi, trop près de moi. Elle était tellement pressée de sortir de cette cave qu'elle prenait des risques. Arrivée au sommet de l'escalier, je fis volte-face et la frappai dans le ventre avec la scie électrique.

Elle poussa une exclamation, tira une balle perdue puis bascula en arrière et dégringola l'escalier. Je n'attendis pas de voir comment elle se réceptionnait. Je franchis la porte d'un bond, la claquai et tournai la clé. Puis, je pris mes jambes à mon cou.

Je cognai à la porte d'Angela Marguchi en lui hurlant de m'ouvrir.

Quand elle le fit, je faillis la culbuter dans ma hâte à entrer chez elle.

- Fermez à clé ! criai-je. Fermez toutes les portes, allez chercher la carabine de votre mère !

Je sautai sur le téléphone et composai le 911.

La police arriva avant que je me sois suffisamment calmée pour retourner chez DeChooch. À quoi bon y aller quand mes mains tremblaient tellement que je n'arrivais même pas à tenir la carabine ?

Deux policiers pénétrèrent chez DeChooch et, quelques minutes plus tard, donnèrent le feu vert à l'équipe médicale qui entra. Sophia gisait toujours dans la cave. Elle s'était cassé la hanche et sans doute quelques côtes — ce que je trouvai d'une ironie noire.

Je suivis l'équipe de secours et m'arrêtai net quand j'arrivai à la cuisine. DeChooch n'était plus par terre.

Le policier Billy Kwiatkowski était arrivé le premier sur les lieux.

- Où est DeChooch ? lui demandai-je. Je l'ai laissé étalé au pied de la table.

- La cuisine était vide à notre arrivée.

Nous regardâmes tous deux la traînée de sang qui s'étirait jusqu'à la porte de derrière. Kwiatkowski alluma sa torche électrique et sortit dans le jardin. Il en revint quelques instants plus tard.

- Dans le noir, c'est difficile de suivre les traces de sang sur l'herbe, mais j'en ai vu dans l'allée derrière le garage. Il devait avoir une voiture là-bas et il est parti.

Incroyable. Putain, je n'y croyais pas ! Ce type était un vrai cafard... allumez la lumière, et il disparaît.

Je fis ma déposition et m'éclipsai. Je m'inquiétais pour ma grand-mère. J'avais envie de m'assurer qu'elle était rentrée saine et sauve. J'avais envie de m'asseoir dans la cuisine de ma mère. Et, surtout, j'avais envie d'un muffin.

À mon arrivée, toutes les lumières étaient allumées chez mes parents. Tout le monde regardait le journal du soir au salon. Et, les connaissant, tout le monde attendait le retour de Valérie.

Quand j'entrai, Mamie Mazur bondit du canapé.

- Tu l'as eu ? Tu as eu DeChooch ? Je fis non de la tête.

- Il s'est échappé.

Je n'avais pas le cœur à me perdre en explications

- Il est vraiment trop, commenta Mamie en se rasseyant.

J'allai à la cuisine pour prendre un muffin. J'entendis la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, Valérie fit irruption dans la pièce et se laissa tomber sur une chaise. Ses cheveux étaient plaqués derrière ses oreilles et plus ou moins hérissés sur le dessus. Pseudo lesbienne blonde en sosie d'Elvis.

Je posai l'assiette de muffins devant elle et m'attablai en sa

compagnie.

- Alors ? Ton rencard, c'était comment ?
- Un désastre. Ce n'est pas mon type.
- C'est quoi, ton type ?
- Pas les femmes, apparemment, dit-elle en détachant le moule en papier du muffin. Janine m'a embrassée, et il ne s'est rien passé. Elle m'a embrassée de nouveau, et elle s'est, disons... emballée.
- Emballée, c'est-à-dire ? Valérie devint cramoisie.
- Elle m'a roulé une pelle !
- Et ?
- Et ça fait tout drôle. Ça fait vraiment tout drôle.
- Conclusion, tu n'es pas lesbienne ?
- C'est ce que je dirais.
- Bah, tu as essayé. Qui ne risque rien n'a rien.

- Je pensais que je pourrais finir par aimer. Comme, tu sais, quand on était petites, je détestais les asperges ? Maintenant, j'adore ça.

- Il faut peut-être que tu insistes. Il t'a fallu vingt ans pour aimer les asperges.

Valérie, songeuse, mordit dans son muffin. Arrivée de Mamie.

- Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. J'ai raté quelque chose ?

- On mange des muffins.

Elle en prit un et s'assit avec nous.

- Stéphanie t'a déjà fait faire un tour en moto, Valérie ? Je suis montée en croupe ce soir, et je peux te dire que ça m'a chatouillé les organes.

Valérie faillit avaler de travers.

- Tu devrais peut-être renoncer à devenir lesbienne et t'acheter une Harley ? lui suggérai-je.

Arrivée de ma mère. Elle considéra l'assiette de muffins et soupira.

- Je les avais faits pour les filles, dit-elle.

- On est des filles, lui rétorqua Mamie Mazur. Ma mère s'assit et prit un muffin. Elle choisit celui à la vanille parsemé de paillettes. On en resta tous babas. On ne l'avait jamais vue manger le muffin le plus gros et le plus appétissant. Ma mère mange les miettes ou les muffins au glaçage raté, les biscuits brisés en deux et les pancakes brûlés d'un côté.

- Wouah, dis-je. Tu manges un muffin entier ?

- Je l'ai bien mérité.

- Toi, je parie que tu as encore regardé le show d'Oprah, lui dit Mamie.

Ma mère tritura le moule en papier de son muffin.

- Il y a autre chose... dit-elle.

Nous cessâmes toutes de manger pour regarder ma mère.

- Je vais reprendre des études, déclara-t-elle. J'ai posé ma candidature à l'université de Trenton, et je viens d'apprendre que je suis acceptée. Je suivrai des cours du soir.

Je poussai un gros soupir de soulagement. J'avais craint qu'elle ait décidé de se faire faire un piercing sur la langue ou un tatouage. Ou de s'enfuir de la maison pour s'engager dans un cirque.

- C'est formidable, lui dis-je. Des études de quoi ?

- Au début, c'est un enseignement général. Mais, plus tard, j'aimerais devenir infirmière. J'ai toujours pensé que je ferais une excellente infirmière.

Il était presque minuit quand j'arrivai chez moi. Mon taux d'adrénaline avait cédé devant l'épuisement. J'étais repue de muffins et de lait, prête à ramper sous les draps et à dormir une semaine. Je pris l'ascenseur et, quand j'en sortis à mon étage, je me pétrifiai, n'en croyant pas mes yeux. À l'autre bout du couloir, Eddie DeChooch était assis devant ma porte.

Il s'était bandé le crâne avec une serviette de bain maintenue par sa ceinture à la boucle coquettement plaquée contre sa tempe. Il tourna la tête en m'entendant venir vers lui, mais ne se leva pas, ne me sourit pas, ne me tira pas dessus, ne me salua pas. Immobile, il me fixait des yeux.

- Vous devez avoir un mal de crâne carabiné, lui dis-je.

- Je ne dirais pas non à une aspirine.

- Pourquoi n'êtes-vous pas entré comme tout le monde ?

- Pas d'outils. Il faut être outillé pour ça.

Je l'aidai à se relever et le conduisis chez moi. Je le fis asseoir au salon dans mon fauteuil cosy et péchai la bouteille de gnôle à moitié vide que Mamie Mazur avait cachée dans mon placard un soir qu'elle avait dormi chez moi.

DeChooch en siffla une goulée et reprit des couleurs.

- Bon Dieu, soupira-t-il, j'ai bien cru que vous alliez me découper comme une dinde de Noël.

- Il s'en est fallu de peu. Quand êtes-vous revenu à vous ?

- Au moment où vous discutiez de la façon de me découper les côtes. Bon sang ! J'en ai les couilles qui se rétractent rien que d'y repenser.

Il but une autre gorgée au goulot.

- J'ai filé dès que vous êtes descendues à la cave. Je ne pus m'empêcher de sourire. J'avais décampé si vite que je ne m'étais même pas rendu compte qu'il n'était plus là.

- Bon, dis-je. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Il s'avachit dans le fauteuil.

- J'ai tourné en voiture un moment. Je comptais prendre le large, mais ma tête me fait trop souffrir. Sophia m'a dégommé la moitié de

l'oreille. Et puis, je suis fatigué. Pfff, si fatigué. Mais vous savez quoi ? Je ne suis plus si déprimé que ça. Alors, je me suis dit, et puis merde, allons voir ce que mon avocat peut faire pour moi.

- Vous voulez que je vous conduise au poste ? DeChooch rouvrit les yeux.

- Ça ne va pas, non ? Je veux que ce soit Ranger. Ce qu'il y a, c'est que je ne sais pas comment le joindre.

- Après tout ce que j'ai subi, je mérite au moins de faire votre arrestation !

- Hé, et moi ? Je n'ai plus qu'une moitié d'oreille. Je poussai un méga soupir et appelai Ranger.

- J'ai besoin de ton aide, lui dis-je. Mais c'est un peu bizarre.

- Comme d'habitude.

- Je suis avec Eddie DeChooch, et il ne veut pas être arrêté par une fille.

J'entendis Ranger rire doucement à l'autre bout de la ligne.

- Ce n'est pas drôle, lui dis-je.

- C'est excellent.

- Bon, tu vas m'aider ou pas ?

- Tu es où ?

- Chez moi.

Ce n'était pas le genre d'aide que je me serais attendue à solliciter de lui et, pour moi, ça n'entrait pas dans le cadre du marché que nous avions passé. Cela dit, avec Ranger, on ne peut jamais savoir. De toute façon, je n'étais pas certaine qu'il ait été sérieux au sujet de sa « récompense » pour son assistance.

Vingt minutes plus tard, Ranger frappait à ma porte. Il portait un pantalon de treillis noir complété d'un ceinturon bien garni. Dieu sait à quoi je l'avais arraché. Il me considéra et sourit.

- Blonde ?

- Une pulsion.

- D'autres surprises ?

- Rien dont je souhaite te parler pour le moment. Il s'enfonça dans mon appartement et haussa les sourcils en avisant l'état de DeChooch.

- Ce n'est pas moi qui lui ai fait ça, dis-je.

- C'est grave ? demanda-t-il.

- Je survivrai, répondit DeChooch, mais ça me fait très mal.

- Sophia a surgi et lui a dégommé l'oreille.

- Où est-elle ?

- En garde à vue.

Ranger soutint DeChooch et l'aida à se lever.

- Tank m'attend dans le 4x4, en bas. On va conduire DeChooch aux urgences, il y sera mieux qu'en prison. On l'hospitalisera sous

surveillance policière.

DeChooch avait bien fait d'en appeler à Ranger. Celui-ci trouvait toujours le moyen d'accomplir l'impossible.

Je refermai la porte derrière eux et tournai le verrou. J'allumai la télé d'un coup de télécommande, et zappai de chaîne en chaîne. Pas de catch. Pas de hockey. Pas de film intéressant. Cinquante-huit chaînes et rien à regarder.

Je pensais à des tas de choses et n'avais envie de réfléchir à rien. J'arpentai mon appartement, agacée et en même temps soulagée que Morelli ne m'ait pas appelée.

Je n'avais plus rien en attente. J'avais retrouvé tout le monde. Je n'avais pas d'affaire en cours. Lundi, j'irais voir Vinnie pour toucher ma prime, et je pourrais payer un autre mois de factures. Ma Honda était en réparation. Je n'avais pas encore reçu le devis. Avec de la chance, l'assurance prendrait tout à sa charge.

Je pris une longue douche chaude et, quand j'en sortis, je me demandai qui était la blonde dans le miroir.

Ce n'est pas moi, me dis-je. La semaine prochaine, j'irai sans doute chez le coiffeur à la galerie marchande et reprendrai ma couleur naturelle. Deux blondes dans la famille, c'est une de trop.

L'air qui entrait par la fenêtre ouverte de ma chambre sentait l'été, aussi optai-je, comme tenue de nuit, pour des dessous vaporeux et un T-shirt. Finies les chemises de nuit en coton jusqu'en novembre prochain. Je me glissai sous les draps. J'éteignis la lumière et demeurai un instant immobile, me sentant seule.

J'ai deux hommes dans ma vie et je ne sais que penser d'eux. C'est bizarre, la façon dont les choses tournent. Morelli entre et sort de ma vie depuis que j'ai six ans. Il est comme une comète qui, chaque décennie, est aspirée par ma force gravitationnelle, me tourne furieusement autour puis repart dans l'espace. Il semblerait que nos besoins ne soient jamais complètement au diapason.

Ranger a surgi plus récemment dans mon existence. Il est une entité inconnue, au début un mentor qui, peu à peu, est devenu... quoi? Difficile à dire ce qu'il attend de moi au juste. Et ce que j'attends de lui. A part du plaisir charnel, je ne sais pas trop. Je frissonnai malgré moi à la perspective d'un rapport sexuel avec Ranger. J'en sais si peu sur lui que, d'une certaine façon, ce serait comme faire l'amour les yeux bandés... la sensation physique et l'exploration des corps à l'état pur. La confiance, en plus. Ranger distille un sentiment de confiance.

Les chiffres bleus de mon réveil à affichage numérique flottaient dans l'obscurité de ma chambre. Une heure. Impossible de dormir. Une vision de Sophia s'imposa à mon esprit. Je la repoussai en fermant les yeux très fort et en lui intimant de partir. D'autres minutes d'insomnie s'écoulèrent. Les chiffres bleus indiquaient 1 : 30.

Alors, dans l'appartement silencieux, j'entendis le clic lointain d'un verrou qu'on tournait, suivi bientôt du léger raclement de ma chaînette de sécurité oscillant contre le bois de la porte. Mon cœur s'arrêta net dans ma poitrine. Quand il repartit, il battait si fort contre ma cage thoracique que ma vision se brouilla. Quelqu'un venait de pénétrer chez moi.

Les pas étaient légers, mais non précautionneux. L'intrus ne s'arrêtait à aucun moment pour prêter l'oreille et prendre ses repères dans l'appartement. Je m'efforçai de contrôler ma respiration, de calmer l'emballement de mon cœur. Je me doutai de son identité, ce qui ne diminuait en rien ma panique.

Il s'arrêta sur le seuil de ma chambre et frappa doucement sur le chambranle.

- Tu es réveillée ?
- Maintenant, oui. Tu m'as fait une de ces peurs ! C'était Ranger.
- J'aimerais bien te voir, me dit-il. Tu as une veilleuse ?
- Dans la salle de bains.

Il alla la chercher et la brancha dans ma chambre. Elle diffusait peu de lumière, mais assez toutefois pour que je le voie distinctement.

- Alors, dis-je en faisant craquer les articulations de mes doigts - mentalement, cela va sans dire. Qu'est-ce qui se passe ? Comment va DeChooch ?

Ranger défit son ceinturon et le laissa tomber par terre.

- DeChooch va bien. C'est nous qui n'en avons pas terminé.

[1] Allusion à une fameuse sitcom où ces trois affreux jojos suggèrent de faire un «carbecue», à savoir un barbecue d'animaux écrasés en voiture. (N.d.T.)

[2] Célèbre organisateur de combats de boxe, ceux de Myke Tyson entre autres. (N.d.T.)

[3] Jabroni : désigne un lutteur utilisé pour donner la vedette à son opposant. (N.d.T.)